LES ARTS DESSINÉS

Avril/juin 2018

02

Joost Swarte

Claude Ponti | Gérard Garouste | Plantu | Pierre Étaix&Jean-Claude Carrière | Jean Teulé&Frédéric Poincelet

L 15306 - 2 - F: 14,95 € - RD

AIX-EN-PROVENCE

Rencontres du 9e art

FESTIVAL DE BANDE DESSINÉE ET ARTS ASSOCIÉS

AVRIL & MAI 2018
AIX-EN-PROVENCE

BD

www.BD-AIX.com

© Jakob Hinnichs

3 provence alpes côte d'azur · france bleu provence · un Télérama événement · L'oeil · Les Arts Dessinés · La Provence · AIRFRANCE · la diabline

Département Bouches du Rhône · @dagp · la culture avec la copie privée · Région Provence Alpes Côte d'Azur · CNL · Aix Marseille Provence · Pays d'Aix · Aix en Provence · Aix Pays d'Aix

Édito

MICAËL

– CES ŒUVRES ONT MIS DES ANNÉES ET DES ANNÉES AVANT DE NOUS SCANDALISER !

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

64

SOMMAIRE #02

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL/p.04
Continuer dans cette voie |

ACTUS EXPOSITIONS/p.06
& Événements |

SERGE BLOCH/p.10
Des images sur des mots |

ANDRÉ FRANÇOIS/p.16
Le retour ? |

JOOST SWARTE/p.22
L'art moderne |

JACQUES DE LOUSTAL/p.30
Lolita, un classique par... |

SALONS DU DESSIN/p.32
Le dessin en lumière |

GÉRARD FROMANGER/p.36
Pas un mollah du dessin |

PAT ANDREA/p.38
Le dessin, c'est la ligne... |

MARCHÉ DE L'ART/p.40
Le prix des œuvres en galerie |

GÉRARD GAROUSTE/p.42
Le dessin comme urgence... |

ABDELKADER BENCHAMMA/p.46
50 nuances de noir |

© L. Frank Baum & Stéphane Levallois / Charche Midi

88

© Teulé & Poincelet / Julliard

ACTUS BANDE DESSINÉE/p.52
Festivals et beaux livres |

SIMON HANSELMANN/p.56
Défonce de banlieues tristes |

STÉPHANE LEVALLOIS/p.64
Monsieur cent mille traits |

EMMANUEL PIERRE & ANDRÉ JUILLARD/p.68
Hamlet à Péking |

ACTUS JEUNESSE/p.70
Beaux livres |

CLAUDE PONTI/p.72
Du pessimisme à l'optimiste décisionnel |

ALBERTINE & GERMANO ZULLO/p.82
La fusion des extrêmes |

ACTUS GRAPHISME/p.86
Beaux livres |

JEAN TEULÉ & FRÉDÉRIC POINCELET/p.88
Jamais l'un sans l'autre |

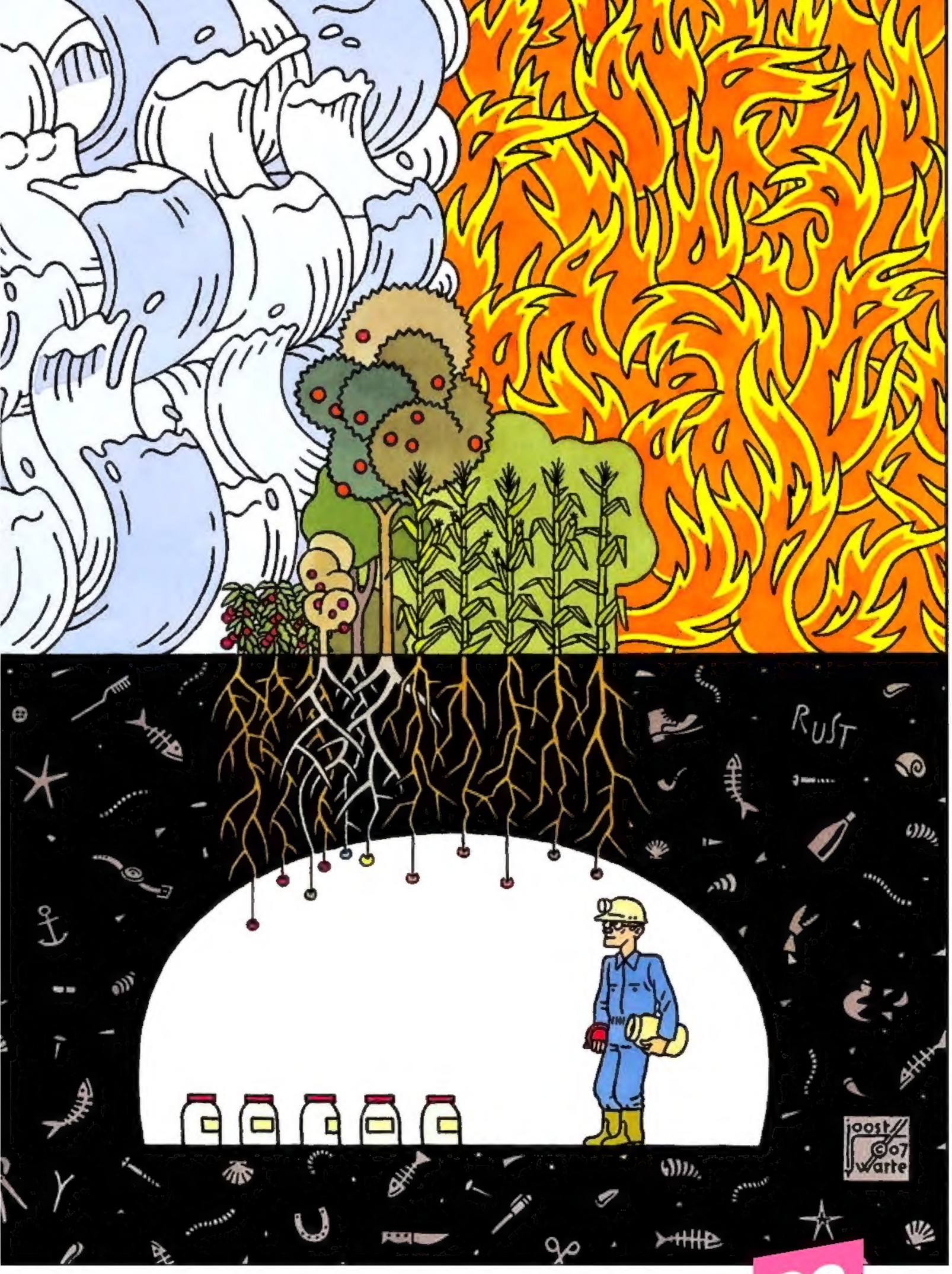
HUBERT DE LARTIGUE/p.94
Secrets de fabrication : l'aérographe hyperréaliste |

AMANDINE URRUTY/p.98
Les sept péchés capitaux par... |

ACTUS ART & ILLUSTRATION/p.106
Expositions, beaux livres, événements |

LES 4 Z'ARTS/p.112
Ils avaient fait les choses comme il faut |

CAROL BAILLY/p.116
Art brut, par Michel Thévoz |



© Joost Swarte / The New Yorker

22

ALEJANDRO JODOROWSKY & GÉRARD DUBOIS/p.120
Poésie illustrée |

PHILIPPE DECOUFLÉ/p.122
Le costume vivant |

FRANÇOIS OLISLAEGER & MATHILDE MONNIER/p.125
Reportage illustré |

FRANÇOIS DELAROZIÈRE/p.132
Le dessin comme point de référence |

ZAÏ ZAÏ ZAÏ ZAÏ/p.136
La BD prend corps et voix |

ACTUS CARICATURE/p.138
Expositions, beaux livres & événements |

PLANTU/p.140
Citoyen-acteur, levez-vous ! |

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE & PIERRE ÉTAIX/p.146
Éternels complices |

PIERRE MORNET/p.156
Les quatre saisons par... |

QUI FAIT QUOI DANS
LES ARTS DESSINÉS

Siège social :
44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@dbdmag.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Éric Adam, Jean-Claude Carrière, Géant Vert, Gérard Dubois, Katia Furter, Alejandro Jodorowsky, André Juillard, Janine Kotwica, Ronan Lancelot, Hubert de Lartigue, Jacques de Loustal, Micaël, Pierre Mornet, François Olislaeger, Emmanuel Pierre, Michel Thévoz, Amandine Urruty
• **Direction Artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr) • **Maquette :** Rémi Joffart
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, E. Bourgeau, Jorge Colombo, Compagnie DCA, Françoise Goze, Cormac Hanley, Hubert de Lartigue, Christophe Lebédinsky, Laurence Sudre, Tom Tom Photography, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** À tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

COUVERTURE : *JOOST SWARTE* © 2018 Joost Swarte

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

PUBLICITÉ : Frédéric Bosser
• Tél. : 06 14 48 73 75 • email : fbosser@dbdmag.fr

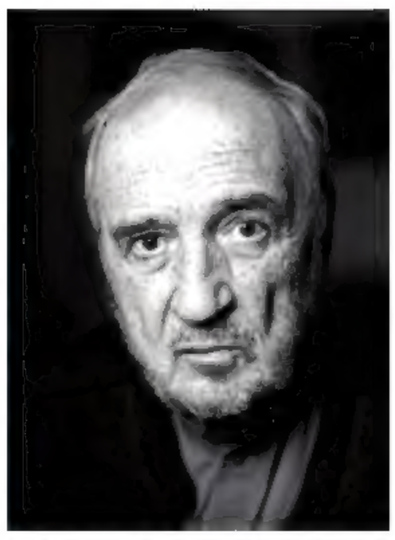
GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Né en 1966, **Éric ADAM** débute des études d'architecture aux Beaux-Arts de Paris, puis suit un cursus complet à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, en section bande dessinée et illustration. Il complète sa formation par un module d'histoire de l'art. Depuis 1994, il a écrit le scénario d'une quarantaine d'albums de bande dessinée, rédige des articles orientés polar ou bande dessinée dans différents supports de presse, a été un temps directeur éditorial d'une maison d'édition BD, donne des cours de scénario et d'écriture et se lance aujourd'hui dans l'édition de romans. **| Les 4 z'Arts p.112**



Né en 1931, **Jean-Claude CARRIÈRE** reçoit en 1961 un Oscar pour *Heureux anniversaire*, coécrit avec Pierre Étaix. Ils écrivent ensemble *Le Soupirant* (prix Louis Delluc), puis *Yoyo*, *Tant qu'on a la santé* et *Le Grand Amour*. Dès 1963, Jean-Claude Carrière travaille avec Luis Buñuel, Miloš Forman, Volker Schlöndorff, Andrzej Wajda, Louis Malle, Jacques Deray, Jean-Paul Rappeneau... Pour la télévision, il est l'auteur d'une quinzaine de films, de nombreuses pièces de théâtre, de livrets d'opéra, de chansons, d'une bande dessinée (*Le Ciel au-dessus du Louvre*, avec Bernar Yslaire). Un recueil comprenant ses dessins intitulé *Dessins d'occasions* a paru en 2013 aux Cahiers dessinés. Son dernier livre publié est *Croyance* (2015). **| Hommage à Pierre Étaix p.155**

Katia FURTER a longtemps travaillé en médiathèque. Spécialiste de la littérature jeunesse, qu'elle enseigne à Genève, et critique littéraire, elle s'intéresse également à la bande dessinée et à la littérature générale. Proche du monde de l'édition, à l'affût de chalenges, de projets, elle organise des expositions et anime des rencontres d'auteur(e)s et d'artistes. Elle vit à Lausanne, se promène entre Berne, Paris, Bruxelles et Arles et tient le blog Page à Pages. http://page-a-pages.ch **| Albertine et Germano Zullo p.82**

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine KOTWICA** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com **| André François p.16**

Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan LANCELOT** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et dirige depuis septembre dernier la galerie Huberty & Breyne à Paris. **| Simon Hanselmann p.56**

François OLISLAEGER est dessinateur et auteur de bandes dessinées franco-belges. Diplômé de l'école Émile-Cohl de Lyon, il devient dessinateur de presse (*Le Monde*, *Libération*, *Les Inrockuptibles*...) et publie régulièrement des reportages dessinés. Après sept années de reportages au Festival d'Avignon, il publie *Carnets d'Avignon*. Sa rencontre avec Mathilde Monnier l'entraîne à entamer un travail scénique et biographique dans le livre *Mathilde, danser après tout*. Son dernier livre est la biographie *Marcel Duchamp, un petit jeu entre moi et je* chez Actes Sud et son prochain, *Ecolila*, sortira chez ce même éditeur. Il vit et travaille entre Paris et Mexico. **| Reportage dessiné sur Mathilde Monnier p.125**

Professeur honoraire à l'université de Lausanne, **Michel THÉVOZ** a été conservateur au musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, puis conservateur de la Collection de l'art brut depuis sa fondation en 1976. Il a consacré une trentaine d'ouvrages à des phénomènes *borderline* tels que l'académisme, l'art des fous, le spiritisme, le reflet des miroirs, l'infamie, le syndrome vaudois, le suicide. Il a publié récemment *L'Art comme malentendu* aux éditions de Minuit, et prochainement *L'art suisse n'existe pas* aux Cahiers dessinés. **| Carol Bailly p.116**

Née en 1982, **Amandine URRUTY** vit et travaille sur son lit, à Paris, une valise débordant de crayons toujours à portée de main. Après quelques années d'études universitaires, Amandine Urruty dessine aujourd'hui des portraits déviants et des paysages-mondes, alliant costumes grotesques et décorum baroque, réconciliant les amoureux de la symbolique alchimique et les jeunes filles trop maquillées. Un univers fort et singulier, peuplé d'improbables rencontres entre le Muppet Show, l'œuvre de Jérôme Bosch et les Crados, remarqué notamment via de nombreuses publications et plus d'une quarantaine d'expositions autour de la scène post-graffiti en France et à l'étranger. Elle expose à la galerie Arts Factory, à Paris, jusqu'au 28 avril. **| Les 7 péchés capitaux p.98**

Photographies et portraits : Éric Adam © Didier Guargilo | Jean-Claude Carrière © C. Lebédinsky | Katia Furter © DR | Janine Kotwica © André François | Ronan Lancelot © F. Bosser | François Olislaeger © F. Bosser | Michel Thévoz © Emilienne Farny | Amandine Urruty © Tom Tom Photography

© Laurence Sudre pour *Les Arts dessinés*

Continuer dans cette voie...

Passées l'excitation et la (grosse) fatigue du lancement des *Arts dessinés*, nous nous sommes remis à l'ouvrage. Portés par une vague de sympathie et d'encouragements de votre part, vous nos lecteurs et lectrices, nous avons réfléchi à la manière de continuer à nous améliorer dans ce qui fait la raison d'être de ce mook trimestriel : montrer le dessin sous toutes ses formes.

Dans ce deuxième numéro, *Les Arts dessinés* poursuit donc cet objectif et trace son chemin dans un univers aux multiples facettes. Et fait témoigner ceux qui pratiquent le dessin, l'utilisent, le tordent et le détournent dans leurs disciplines artistiques respectives. Pour preuve, comme le montre cette double page d'ouverture, nous accueillons un « casting » de rêve, composé de contributeurs aux talents confirmés ou naissants qui, tous, nous ont accordé du temps pour partager leur vision, leurs expériences ou leurs souvenirs.

Il en est ainsi avec la présence de Gérard Garouste qui, à partir de ses dessins jetés dans ses carnets, crée des peintures souvent monumentales ; de Laurence Chalou et Jean Malo, les costumiers des spectacles de Philippe Decouflé ; de François Delaroziere, qui transforme ses croquis en gigantesques machines urbaines ; de Frédéric Poincelet qui magnifie le travail de Jean Teulé ; de Claude Ponti et son univers torturé ; de cette troupe de théâtre déjantée qui adapte la formidable bande dessinée de Fabcaro, *Zaï zaï zaï zaï*...

Ce plateau prestigieux est complété par la présence d'un caricaturiste, de peintres reconnus, d'un hommage à André François et au mouvement des Quat'z'Arts, d'une poésie illustrée, d'échanges, d'une master class d'Hubert de Lartigue, d'illustrateurs, de bédéistes, d'auteurs jeunesse, etc.

S'ajoutent de nombreuses commandes, une bande dessinée de François Olislaeger autour de Mathilde Monnier, les sept péchés capitaux d'Amandine Urruty, une planche à quatre mains d'Emmanuel Pierre et André Juillard, un chef-d'œuvre de la littérature mis en images par Jacques de Loustal et les quatre saisons de Pierre Mornet, ainsi que des actualités forcément liées au dessin...

Bref, encore et toujours du bonheur !

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

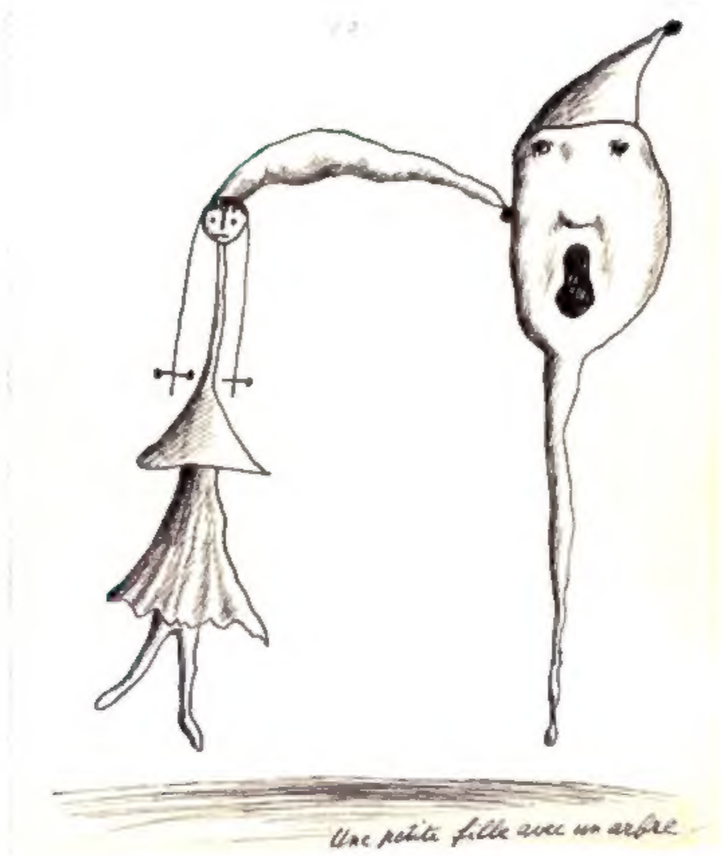
PS : toutes nos excuses à Bruno Vimont, contributeur KissKissBankBank dont le nom a été écorché dans le premier numéro.

ILLUSTRATION

Par **Frédéric Bosser**

MON ENFANT PEUT EN FAIRE AUTANT

MOMENTS DE **COMPLICITÉ**



Une petite fille avec un arbre. Nicolas et Roland Topor, 1972, encre sur papier, 15 x 13 cm
© Nicolas et Roland Topor / DR

L'idée de cette exposition commence avec *Un monsieur tout esquinté*, livre publié en 1972. Cet ouvrage rassemble une centaine de dessins réalisés par Roland Topor avec son fils Nicolas, alors âgé de cinq ans. Ramuntcho Matta, lui aussi, a régulièrement dessiné dans l'atelier de son père Roberto. Il n'est alors pas rare que tous deux effectuent des peintures et des dessins ensemble. Il y a quelques années, Jochen Gerner a réalisé de nombreux dessins avec son fils, Pavel, puis avec sa fille Marta, l'année de ses cinq ans. En 2010, Guillaume Picard a suivi les traces de Topor et de son fils en éditant un livre avec sa fille Sasha. Après cette expérience, ils ont réalisé un film d'animation ensemble. Le dernier auteur invité à cette exposition est David B., qui présente les œuvres codessinées avec son fils Ulysse. Il est question de ce frère sublimé par David B. dans *L'Ascension du haut mal*, que son fils n'a, lui, connu qu'à travers les livres de son père.

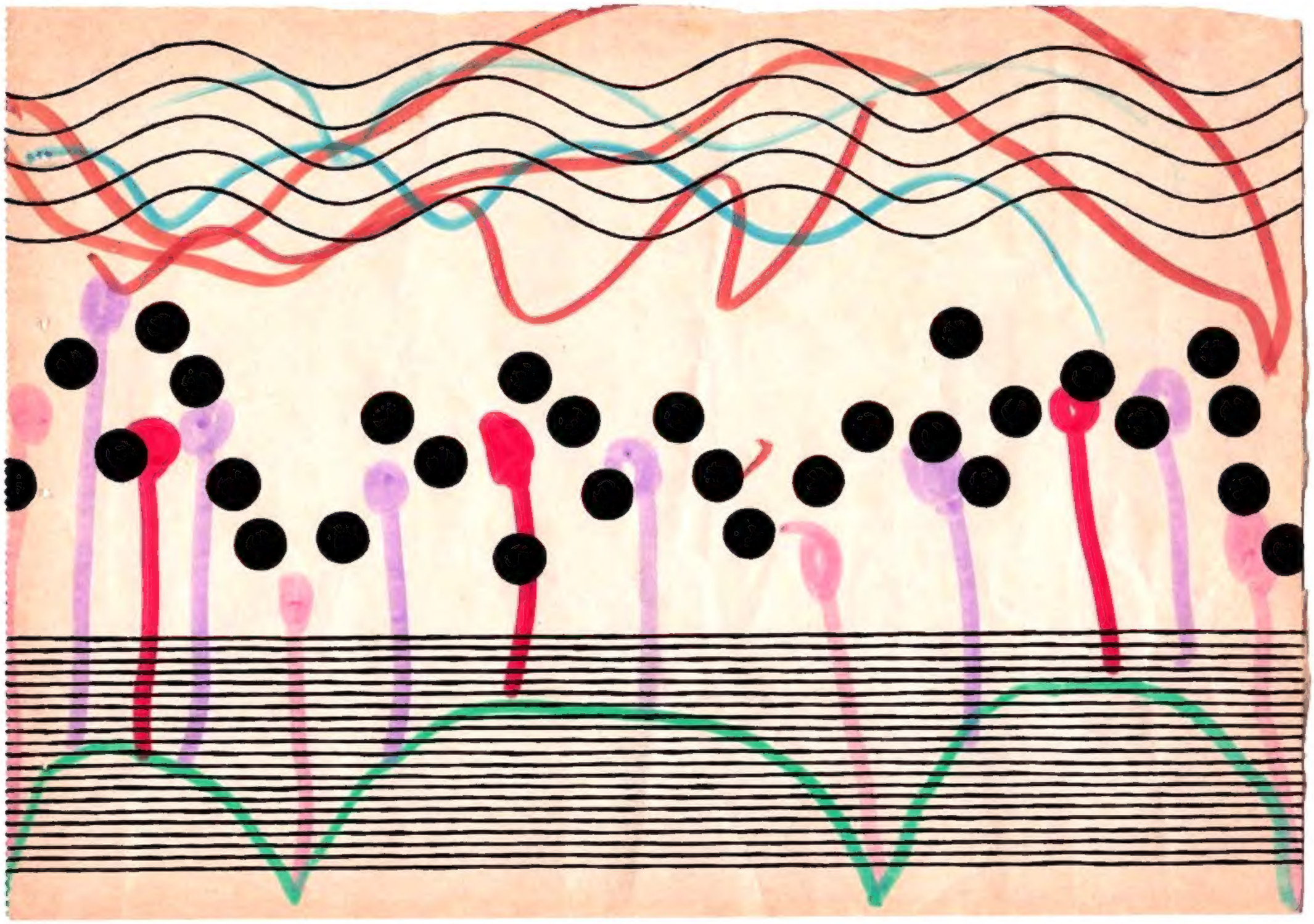
Nous nous réjouissons de découvrir une partie de ces travaux à quatre mains (voire plus) à l'occasion de cette exposition originale et inédite mise en place par la galerie Anne Barrault, avec des artistes qu'elle a l'habitude d'exposer. Nul doute qu'il y aura un parfum d'art naïf ou d'art brut dans ces œuvres, qui lient pères et enfants, mais le charme de l'art n'est-il pas de nous surprendre ?

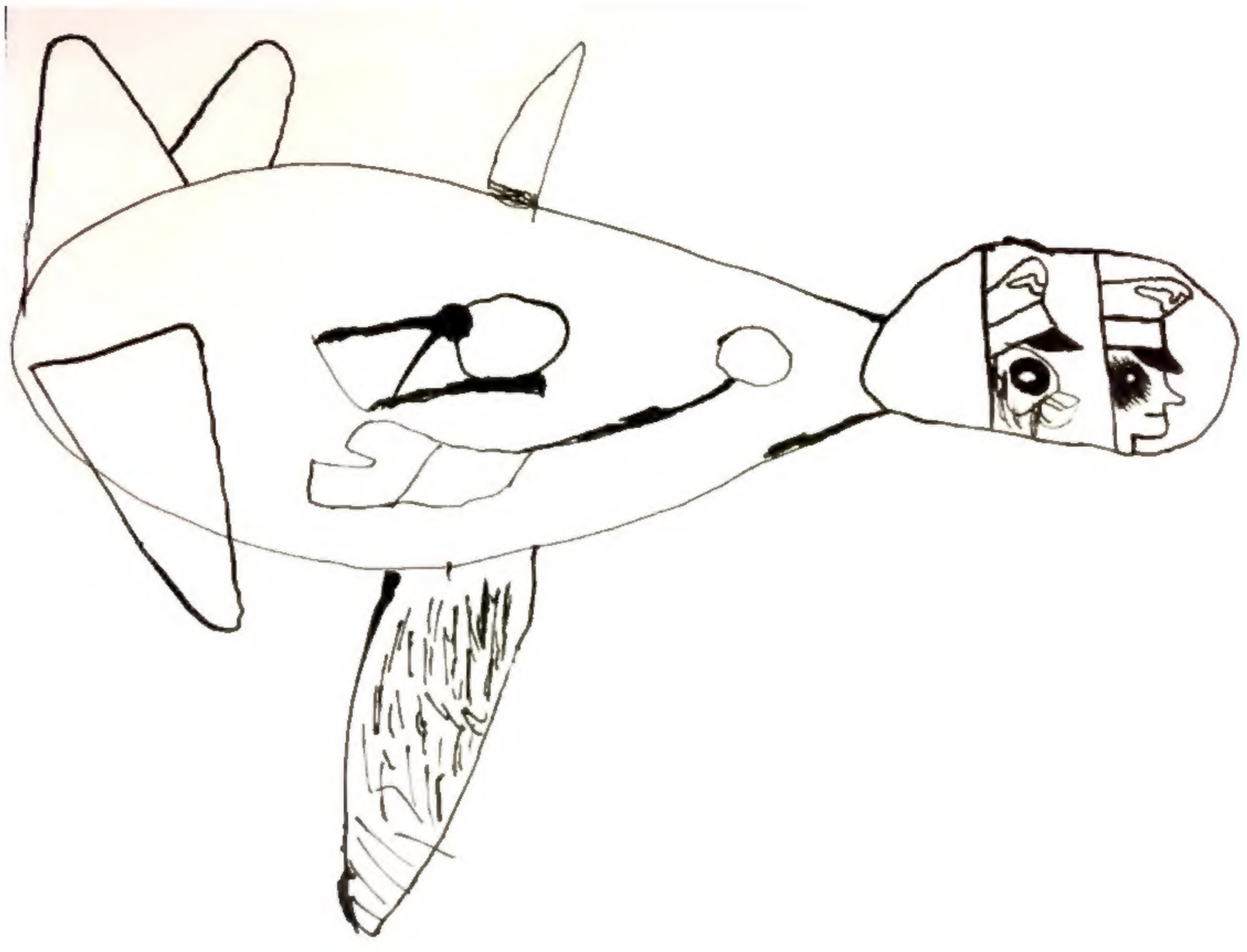
Paysage (volcanique). Marta et Jochen Gerner, 2017, gouache et encre de Chine, 29,7 x 21 cm
© Marta & Jochen Gerner / DR

MON ENFANT PEUT EN FAIRE AUTANT
GALERIE ANNE BARRAULT
Jusqu'au 7 avril 2018
51, rue des Archives
75003 Paris
Tél. : 33 (0)9 51 70 02 43
Du mardi au samedi, de 11 h à 19 heures

Plus d'informations :
www.galerieannebarrault.com

Pulsations. Marta et Jochen Gerner.
2017, feutres et encre de Chine, 29,7 x 21 cm
© Marta & Jochen Gerner / DR





Sans titre. David B. et son fils Ulysse. 2017,
encre sur papier, 24 x 32 cm
© Ulysse & David B. / DR

Quand
j'étais
enfant,
je dessinais
comme
Raphaël,
mais il
m'a fallu
toute une
vie pour
apprendre
à dessiner
comme
un enfant.

PABLO **PICASSO**

Fondation Vuitton

À travers deux parcours distants, la **fondation Louis Vuitton** offre une nouvelle fois à ses visiteurs une occasion unique de découvrir des œuvres inédites réalisées par des artistes du monde entier, à travers le regard particulier de l'équipe chargée de la mise en scène du lieu. Le parcours A sera consacré intégralement à trois différentes facettes de l'artiste japonais Takashi Murakami, tandis que le parcours B présentera trois thématiques distinctes baptisées Irradiences, Là, infiniment... et L'homme qui chavire, où le visiteur pourra réfléchir sur les relations entre les artistes et les autres composantes du monde à travers le travail d'Yves Klein, Adrián Villar Rojas, Giovanni Anselmo, Ian Cheng, Henri Matisse et d'une vingtaine d'autres créateurs d'importance. ■ **GV**

THE COLLECTION: AU DIAPASON DU MONDE
Du 12 avril au 27 août
Paris, fondation Louis Vuitton
www.fondationlouisvuitton.fr

Musée d'Orsay

Il est de ces expositions que l'on affectionne tout particulièrement pour les découvertes qu'elles promettent. Après avoir défriché tout un pan d'art italien via l'exposition *Dolce Vita ? Du Liberty au design italien (1900-1940)*, le **musée d'Orsay** récidive, mais avec les pays baltes et des artistes qui sont montrés pour la première fois hors de leur pays. Chouette ! ■ **FB**

ÂMES SAUVAGES, *LE SYMBOLISME DANS LES PAYS BALTES.*
Du 10 avril au 15 juillet
Musée d'Orsay, 1, rue de la Légion-d'Honneur, 75007 Paris / Ouvert tous les jours sauf le lundi de 9 h 30 à 18 heures. Nocturne le jeudi jusqu'à 21 h 45
www.musee-orsay.fr

Guillaume Dubufe, un très grand aquarelliste

Guillaume Dubufe (1853-1909).
La Fuite en Égypte.
Aquarelle, (1892).
53,5 x 37,5 cm
© Guillaume Dubufe, 1892 / Musée départemental Anne-de-Beaujeu, Moulins / Jérôme Jaillet

Le musée des Avelines à Saint-Cloud présente une dynastie de peintres qui se succédèrent tout au long du XIXe siècle : Claude-Marie Dubufe (1790-1864), Édouard Dubufe (1819-1883) et **Guillaume Dubufe** (1853-1909). Ce dernier, auteur de grands décors dans Paris – foyer du Théâtre français, plafonds de l'Élysée, bibliothèque de la Sorbonne, buffet de la gare de Lyon – fut aussi un remarquable dessinateur, illustrant articles de revues, partitions de musique, livrets de théâtre ou d'opéras et livres religieux. Il fit partie de la Société des aquarellistes français dès sa fondation en 1879. Cette société importante eut son pavillon à l'Exposition universelle de 1900. Elle comptait parmi ses membres Mariano Fortuny, Édouard Detaille, Maurice Leloir, Eugène Lami et Guillaume Dubufe qui y présenta régulièrement ses vues de Capri où il possédait une maison : le Fortino, au-dessus des bains de Tibère. C'est dans ce lieu idyllique qu'il campa une *Vie de la Vierge* des éditions Boussod et Valadon dont l'exposition de Saint-Cloud nous montre quelques morceaux admirables. Guillaume Dubufe, neveu de Charles Gounod, s'est également naturellement intéressé à l'opéra. Une très spectaculaire aquarelle tirée du *Faust – Marguerite au jardin* de 1887 – témoigne, toujours à l'exposition, de ce travail virtuose de dessinateur. Dans un registre plus léger, on pourra admirer encore Eugénie Buffet chantant dans un cabaret de Montmartre. La « Cigale nationale », comme elle fut appelée, fut interprétée à l'écran par Édith Piaf dans le fameux *French Cancan* de Jean Renoir de 1955. ■ **Emmanuel Bréon**

CLAUDE-MARIE, ÉDOUARD ET GUILLAUME DUBUFE, *LA PEINTURE EN HÉRITAGE*
Du 15 mars au 24 juin
Musée des Avelines à Saint-Cloud / www.musee-saintcloud.fr

Modernisme d'Asie du Sud-Est

Fruit des efforts conjugués entre la National Gallery de Singapour et le centre **Georges-Pompidou**, cette rétrospective, sous forme de regard croisé entre l'Europe et l'Asie du Sud-Est, de l'œuvre de l'artiste moderniste malais **Latiff Mohidin** est la meilleure façon d'appréhender les transferts d'influence entre le Vieux Continent et cette partie de l'Asie. Principalement axée sur les années 1960 qui ont été comme une sorte de voyage initiatique pour Mohidin, la rétrospective se partage entre ses années passées à l'Académie des beaux-arts de Berlin (1961-1964) et la période dite « Pago Pago » entre 1964 et 1968. À travers plusieurs centaines d'œuvres exposées, cette exposition itinérante est l'occasion unique de découvrir l'œuvre d'un artiste d'exception. ■ **GV**

PAGO PAGO *EXPOSITION* ***LATIFF MOHIDIN***
Du 28 février au 28 mai
Paris, centre Georges Pompidou / www.centrepompidou.fr

Les années folles

Du 7 mars au 15 juillet, le musée Maillol à Paris présente une exposition consacrée à l'artiste japonais, naturalisé français, **Léonard Tsuguharu Foujita**. Plus d'une centaine d'œuvres majeures, issues de collections publiques et privées, retracent le caractère exceptionnel des années folles de Foujita à Montparnasse. **FB**

FOUJITA *LES ANNEES FOLLES (1913-1931)*
Jusqu'au 15 juillet
Musee Maillol, 61 rue de Grenelle 75007 Paris
Tél. : 01 42 22 25 44 / www.museemaillol.com

La Collection BIC au 104

BIC [illegible] emblématique [illegible] dans le monde entier et [illegible] entreprise familiale [illegible] dans [illegible] de [illegible] et de [illegible] pour [illegible] fois sa collection d'art contemporain. Cette collection commencée [illegible] a trente années 1990 [illegible] cette exposition en trente et un sacrée [illegible] de Marcel Broodthaers [illegible] aujourd'hui de renommée [illegible] internationale [illegible] emblématiques. Parmi cette quarante [illegible] deux-cents œuvres [illegible] contemporaine [illegible] collection, [illegible] sélection [illegible] présentera [illegible] quatre-vingts [illegible] Alberto Giacometti [illegible] René Magritte [illegible] Fernand Léger [illegible] Angelo Bozzetto [illegible] artistes contemporains comme Mat[illegible] Paul Cauge[illegible], Patrice Favier, Angela Gatt[illegible], Mamadou Cissé [illegible] sans oublier [illegible] jeune génération avec Tue Kidd et Anne-Flore Cabanis. **FB**

LA COLLECTION BIC
Du 14 avril au 13 mai
Le Centquatre-Paris, 5, rue Curial, 75019 Paris / www.104.fr

Nina Chanel Abney

Sous le haut-commissariat d'Hugo Vitrani, le **palais de Tokyo** ouvre ses portes à trois dessinateurs : Massinissa Selmani, Marianne Mispelaëre et **Nina Chanel Abney**
Cette dernière, révélation de l'année 2017 et soutenue par le milieu du hip-hop (Alicia Keys...), réalisera plusieurs fresques *in situ*. Il sera question de sujets d'actualités : mouvements féministes, revendications de Black Lives Matter... **FB**

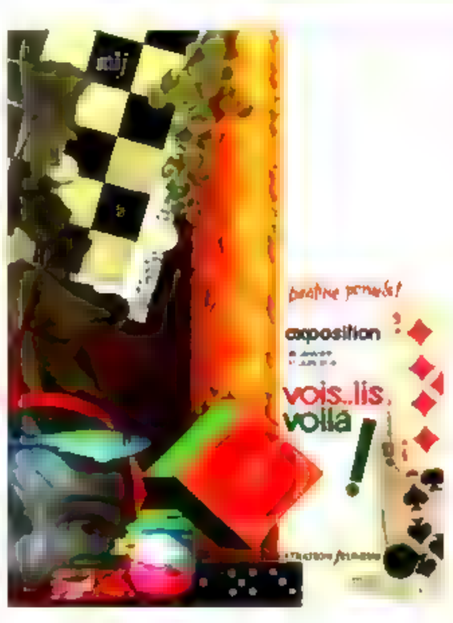
NINA CHANEL ABNEY
Jusqu'au 9 septembre
Palais de Tokyo Paris / www.palaisdetokyo.com/fr/evenement/nina-chanel-abney

Lee Bae

L'artiste coréen **Lee Bae** présente ses peintures, sculptures et installations épurées à la fondation Maeght et des œuvres au charbon de bois à la galerie Emmanuel Perrotin. Une excellente occasion de découvrir un artiste hors normes. **FB**

LEE BAE
Du 24 mars au 17 juin Fondation Maeght 06570 Saint-Paul-de-Vence
Du 17 mars au 26 mai Galerie Perrotin, 76 rue de Turenne, 75003 Paris.

Béatrice Poncelet



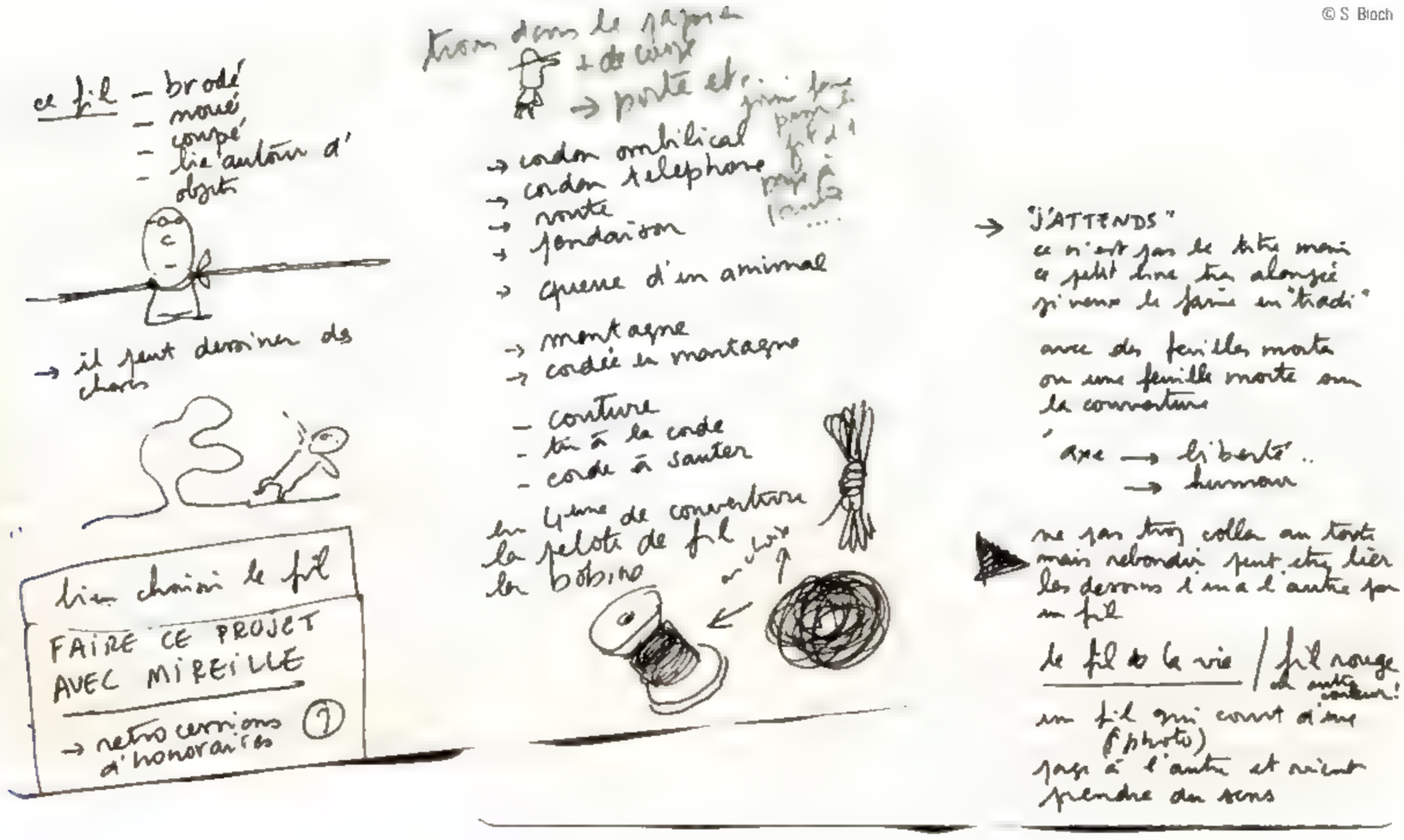
Née en Suisse en 1947, **Béatrice Poncelet** est une enfant de la balle, pour avoir grandi dans un atelier. Après avoir exposé à Paris, Bratislava, Berne, Zurich, Barcelone, Nuremberg, Tokyo... et édité une vingtaine de livres, elle expose, au **musée de l'Illustration jeunesse de Moulins** ses travaux sur divers supports : crayon graphite, pastel sec, aquarelle, gouache, photographie, polaroïd retouché, photomontage, photocopie détournée, collage, aérographe, gravure... Réjouissant ! **FB**

BÉATRICE PONCELET *VOIS LIS VOILA*
Jusqu'au 17 juin
Musée de l'Illustration jeunesse, 26, rue Voltaire, 03000 Moulins
Tél. : 04 70 35 72 58 / www.musees.allier.fr

SERGE BLOCH
dans son atelier
Photo DR

Serge Bloch
est né à Colmar en 1956. Il étudie à l'École des arts décoratifs de Strasbourg. Il travaille dans la presse pour enfants et dessine pour la presse aux États-Unis pour le *New Yorker*, le *Wall Street Journal* et le *New York Times*. En France, il dessine dans *L'Obs*, *Télérama*, *Le Monde*, *Libération*, *Le Monde des livres*, *Le Monde diplomatique*, *Les Échos*, *Courrier international*, *Le Nouvel Économiste*, *Management*, *Le Point*, *Le Figaro Magazine* et pour la communication d'entreprises chez Hermès, Petit Bateau, et la marque de fabrique de dessins animés Les Deschiens. Il a publié plus de soixante livres pour la jeunesse, dont *Le Petit Chaperon rouge* (Sarbacane, 2014), *Le Petit Chaperon rouge* (Sarbacane, 2014), *Le Petit Chaperon rouge* (Sarbacane, 2014),

Carnets de recherches
de Serge Bloch
© S. Bloch



Le fil a broder à l'origine
du livre
© D. Cal & S. Bloch / Sarbacane

Extrait du premier manuscrit
de *Moi, j'attends*
© D. Cal & S. Bloch / Sarbacane

Serge, racontez-nous les origines de *Moi, j'attends*. Avec plus de trois cent mille exemplaires vendus à travers le monde, dont vingt-huit mille en France, et sa traduction en douze langues, c'est devenu un best-seller.

Un jour, en 2005, Emmanuelle Beulque, directrice éditoriale chez Sarbacane, que je ne connaissais pas encore, m'envoie un manuscrit d'une page dactylographiée signée Davide Cali. Cela tombait pile à un moment où j'avais envie de faire des livres « différents ». Après avoir illustré des auteurs que j'aimais bien, Susie Morgenstern, Claude Gutman, Brigitte Smadja... dans des collections chez des éditeurs comme Gallimard, l'école des loisirs, Bayard, où j'ai créé des personnages comme Max et Lili et Samsam, je voulais essayer de faire des livres plus « concept », c'est-à-dire trouver une idée qui ferait que ces livres seraient vraiment uniques. Dans le texte de Davide Cali surgissait cette idée vraiment assez forte, et tellement minimale, cette suite d'attentes que vit un personnage...

Dans sa première édition, en 2005, votre livre faisait penser à *Lettre des îles Baladar*. La réédition, sous emboîtage cartonné, nous renvoie aux *Larmes du crocodile*. Deux livres mythiques signés du dessinateur et affichiste André François.

Je me sens totalement redevable envers cet incroyable dessinateur, comme de tous ces maîtres d'antan, le dessinateur de presse Saul Steinberg en tête. Par contre, l'idée de l'emboîtage pour la réédition vient de l'éditeur. Il avait envie d'un livre-objet pour marquer le coup...

À l'époque, quand Sarbacane vous a contacté, vous étiez déjà connu pour vos livres jeunesse ?

J'avais fait beaucoup de livres pour la jeunesse, notamment chez Gallimard. Pour autant, la majorité de mon travail s'effectuait à ce moment-là aux États-Unis, pour *The New York Times* et d'autres

... le début du film

Une double page de *Moi, j'attends*
© D. Cal & S. Bloch / Sarbacane

journaux. Je pense même que beaucoup de mes compatriotes ignoraient tout de ce que je faisais outre-Atlantique. C'est là-bas que j'avais commencé à développer ce dessin plus léger, dans la presse et en publicité.

Cette approche atypique en jeunesse a-t-elle surpris ?
Surpris, je ne sais pas ! Je dirais qu'elle a marqué une ouverture dans mon univers. Ce livre rompait avec les habitudes de l'époque, quand l'éditeur vous demandait de tartiner les pages de couleurs. Même belles et bien faites, ça avait fini par me fatiguer.. Dans mon travail, le plus intéressant, c'est le dessin, pas la couleur. Ce que j'avais expérimenté en presse m'a permis d'appréhender au mieux ce livre et de proposer ce résultat.

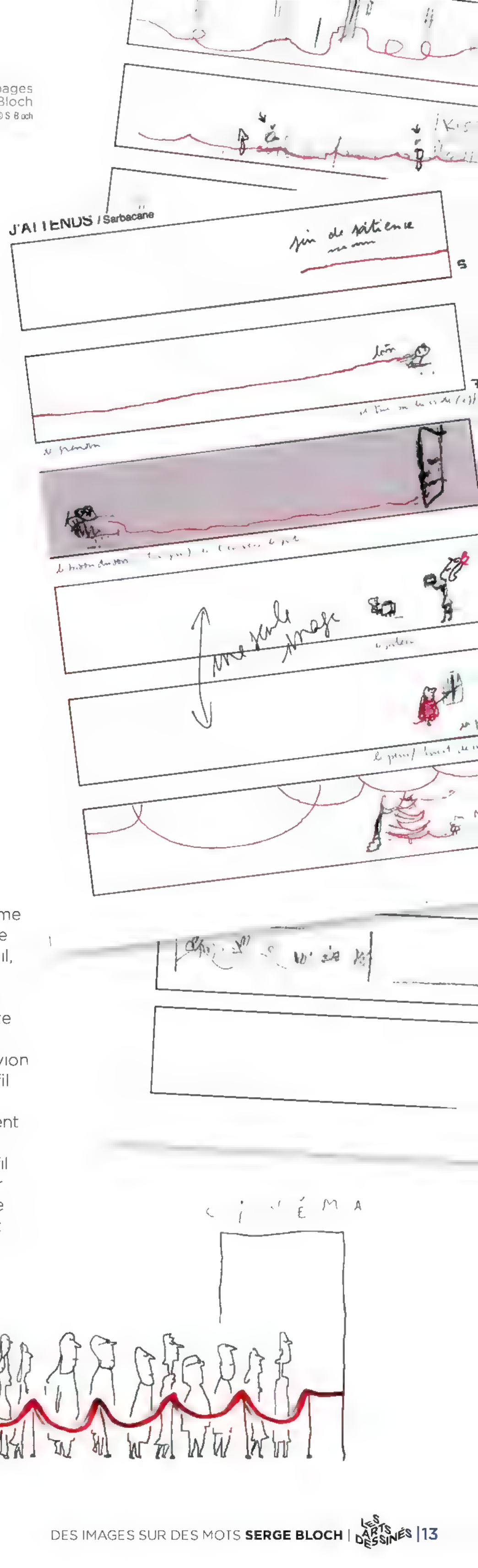
On imagine cependant des critiques vous reprochant d'avoir un trait très ou trop simplifié, limite « je-m'en-foutiste » !
Il m'arrive encore que des directeurs artistiques me demandent si ce que je viens leur proposer est la version finale ou si c'est encore l'esquisse. Désolé mais, pour moi, c'est le définitif ! D'autant qu'en général, c'est moins bien si j'en viens à retoucher mes images.

Si on vous comprend bien, si vous retravaillez trop votre dessin, vous perdez votre énergie de départ ?
Je pense avoir trouvé un style, et donc un trait qui fonctionne plutôt pas trop mal. Je suis dans la spontanéité. Une fois que j'ai pensé le truc, c'est fini. Après, je fais juste attention à ce que mes dessins ne soient pas moches. *(Rires.)*

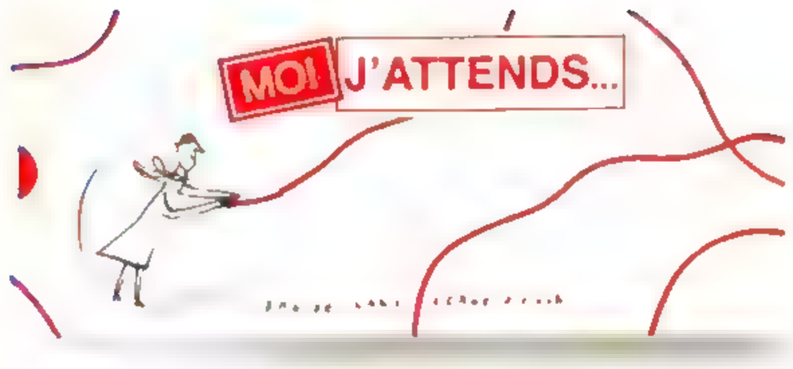
Pour en revenir au livre, quel a été votre premier sentiment en recevant le texte de l'écrivain italien de livres jeunesse Davide Scali ?
Je l'ai trouvé un peu bizarre. Et, honnêtement, pas du tout destiné à la jeunesse ! Mais comme Sarbacane y croyait beaucoup, je me suis rapidement mis au travail, jusqu'à ce que la métaphore du fil, qui symbolise l'attente, me vienne assez naturellement. Cette idée toute simple m'est apparue comme une évidence dans un avion qui m'emmenait à Montréal. Un fil rouge comme fil conducteur du récit : ça fonctionnait parfaitement pour raconter ce type d'histoire. Pour l'anecdote, j'ai pris un vrai fil en photo, avant de le monter sur ordinateur. J'ai galéré car, à cette époque, les ordinateurs n'étaient pas aussi performants que maintenant...

Il m'arrive encore que des directeurs artistiques me demandent si ce que je viens leur proposer **est la version finale ou l'esquisse.**

Premiers découpages de Serge Bloch
© S. Bloch



Le coffret collector
© D Cali & S Bloch / Sarbacane



MOI, J'ATTENDS
PAR **DAVIDE CALI ET SERGE BLOCH**
Éditions SARBACANE,
56 pages couleurs, 15 €, Disponible
Version collector limitée à 30 exemplaires avec étui et fenêtre relookés par Bloch

L'usage du fil rouge a induit le format du livre ?
L'idée d'une présentation à l'italienne allait de concert avec l'idée du fil qu'on déroule. Moi, je l'aurais bien vu un peu plus grand, comme une latte de plancher.

Remaniez-vous le texte d'origine ?
Avec l'éditeur, des ajustements ont été faits. Par exemple, c'est à ce moment-là que l'idée d'introduire des doubles pages sans texte est venue.

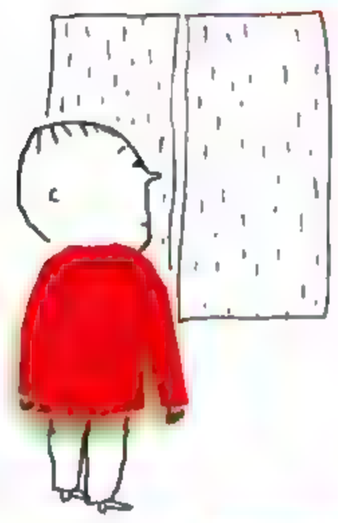
Justement, il est regrettable que le placement du texte et sa typographie soient faiblards dans ce livre...
Moi, j'aime quand le texte vient créer une ligne, donc quand il ne flotte pas partout, comme vous semblez le penser...

Travailler sur le texte d'un autre vous plaît, ou bien préférez-vous être seul aux manettes ?
J'aime beaucoup les deux. En fait, j'apprécie de tenter des choses, y compris travailler avec des gens qui dessinent. Pour *Moi, j'attends*, j'ai tout de suite senti qu'un livre était possible car l'idée de départ était forte.

L'approche est-elle différente entre un projet solo ou avec un coauteur ? Vous appropriez-vous son texte comme si vous l'aviez écrit vous-même ?
C'est un plaisir de partager un projet avec d'autres auteurs. Et encore mieux quand c'est avec des écrivains que j'aime ! Là, je viens de faire deux bouquins avec mon amie Susie Morgenstern. J'ai vraiment adoré retravailler avec elle ! J'ai tout autant de plaisir quand je suis dans la position de l'auteur complet.

Le Graal, en matière de collaboration, ce doit être ce *Ubu Roi* avec Massin, immense maître de la typographie ?
Massin est venu me voir avec une couverture. Il m'a dit que, quarante ans après avoir réalisé *Ubu* avec André François, il le referait bien avec moi. Difficile de dire non à une telle proposition !

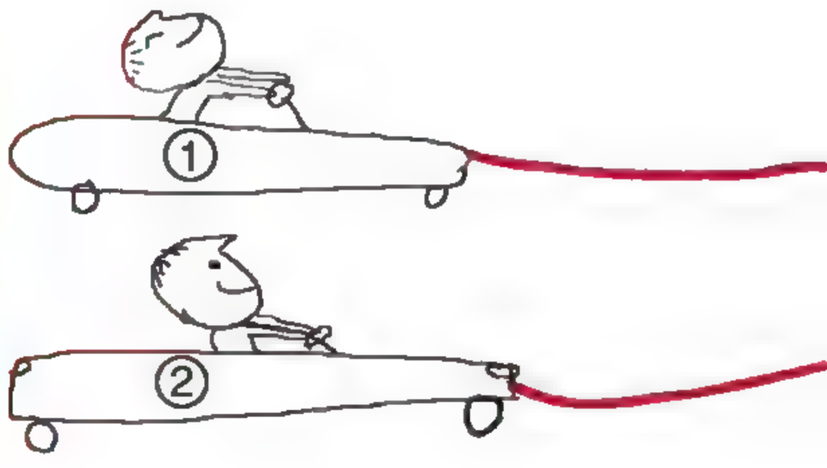
L'ÉCLAIRAGE DE... **EMMANUELLE BEULQUE**, DIRECTRICE ÉDITORIALE CHEZ SARBACANE


© D Cali & S Bloch Sarbacane

Italien, Davide Cali a édité son premier livre en France avec Sarbacane en 2004. Depuis, nous avons édité ensemble près de cinquante livres. Notre cinquième album, *Moi, j'attends*, a paru en 2005. Cela faisait longtemps que j'avais ce projet sur mon bureau... J'étais convaincue qu'il y avait quelque chose à faire, mais sans trop savoir comment. Il faut dire que le projet initial était bien loin de ce qu'il est devenu ensuite. Au départ, l'histoire comportait plusieurs personnages, ce qui donnait une somme un peu sans queue ni tête, un catalogue poétique et varié mais sans unité, sans fil conducteur.

Et puis le déclic est venu. J'ai proposé à Davide de raconter une vie, à partir de son idée initiale selon laquelle on attend toujours quelque chose, petit ou grand. Du coup, on n'introduisait plus qu'un seul personnage. On le verrait attendre toujours l'instant d'après, tout au long de sa vie...

Frédéric Lavabre, le fondateur de Sarbacane, a pensé à Serge Bloch pour la mise en images. Il connaissait bien son travail, à la fois en édition jeunesse, en presse et en pub. Frédéric voulait que Serge utilise la technique mixte qu'on lui connaît bien en presse. Serge a tout de suite été partant. Mais lui-même cherchait. Il pensait qu'il manquait une dernière idée, qui se dérobait encore. Il s'est dit : « Il faut trouver le fil rouge de cette histoire. » Et bingo ! Il a appliqué le principe à la lettre : un fil à broder DMC rouge, pris en photo, venait incarner l'attente du personnage à chaque page. Génial ! C'est devenu ce petit livre au format allongé – au maximum des possibilités techniques d'impression – comme le temps qui s'étire.
Le livre a reçu le prix Baobab de l'album à Montreuil en 2005. Et il a fait le tour du monde.



Quelle place a le livre dans votre travail ?
J'aime b'en enchaîner les travaux d'illustrateur pour la jeunesse ou la presse, d'affichiste, de publicitaire, etc. Si je me considère d'abord comme un dess'nateur, je suis partant quand on me propose de nouveaux défis, comme des spectacles ou des scénographies spectaculaires. L'expo commandée par le 104, à Paris, s'est déplacée à la chartreuse de Vil eneuve-lès-Avignon, un magnifique endroit, puis ira au musée de la Réforme à Genève, un sublime hôtel particulier. Pour ce lieu, je réalise une sculpture de huit mètres de haut.

***No limit* donc ?**
Ce n'est qu'un début ! *(Rires.)* Plus sérieusement, on a tous des l'mites.

Pour en revenir à *Moi, j'attends*, comment expliquez-vous son succès international, en particulier au Japon ?
Mari Chikura, l'acheteuse des droits de ce livre, n'éditait pas de livres pour la jeunesse à l'origine. Un drame dans sa vie (la mort de son mari, dip'omate japonais) l'a décidée à acheter les droits. Par la suite, elle a acquis d'autres droits de mes livres Je suis ravi d'être édité et d'avoir du succès dans ce pays. Nous en avons aussi fa t un ensemble, avec Kundo Koyama, qui est très connu au Japon.

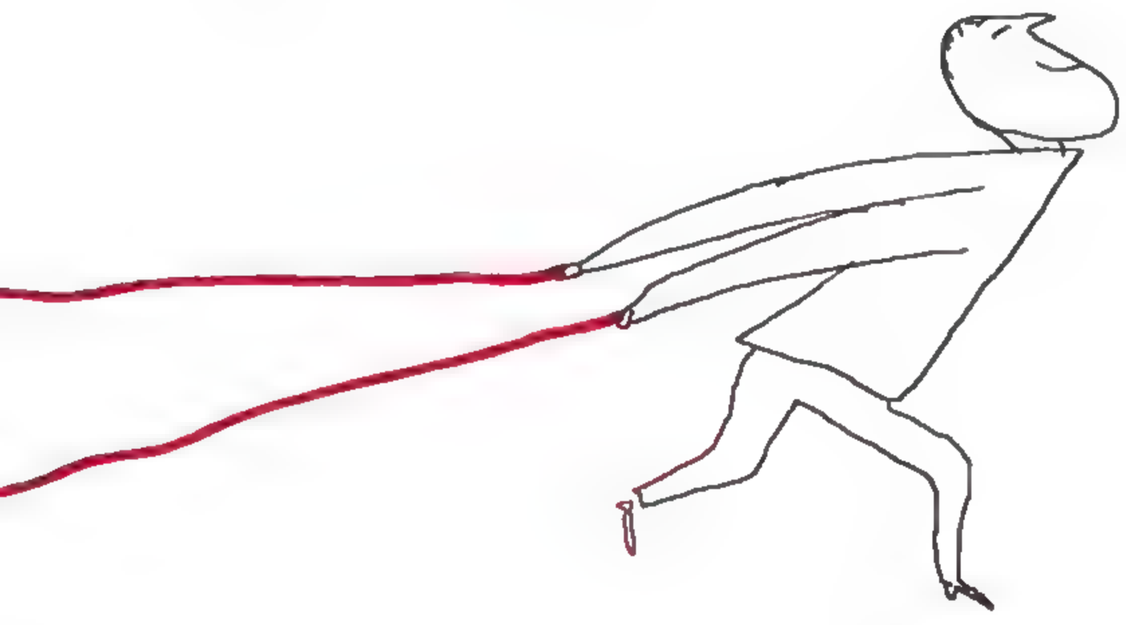
Une doub e page de ***Moi, j'attends***
© D Cali & S Bloch / Sarbacane

L'idée d'une présentation à l'italienne allait de concert avec **l'idée du fil qu'on déroule.**

Vous intervenez sur les éditions étrangères ?
Rarement ! En fait, je découvre que les droits sont vendus quand je reçois le bouquin traduit. Pour *La Grande Histoire d'un petit trait* ensuite édité chez Thames & Hudson en Angleterre, j'ai pu intervenir. L'éditeur, Roger Thorp, est un énorme collect'onneur de livres illustrés. Nos échanges furent passionnants.

Donc, en général, vous n'avez pas la main sur ces éditions étrangères ?
En France, je travaille avec les directeurs artistiques et les graphistes des d'fférentes maisons d'édition, souvent exce lents, mais de plus en plus, je fonctionne avec des graphistes amis.

Sur quel projet travaillez-vous actuellement ?
Un livre avec Marie Desplechin ! C'est un projet que je porte depuis trente ans. Il s'agit d'une chronique familiale, du côté de mon père. Ce projet iconoc aste et très minimaliste, Marie m'aide à le faire. Sans elle, je n'y arriverais pas...



Moi, j'attends, couvertures de differentes ed tions etrangeres
© D Cal & S. Bloch / Sarbacane

… que les enfants grandissent

André François dans les décombres de son atelier – 18 mars 2003
© Photo JK

Le 26 septembre 2017 disparaissait l'éditeur Robert Delpire. Au moment de ses obsèques, le nom de son grand ami, **André François**, fut, à diverses reprises, convoqué lors des oraisons funèbres.

Par Sarah Moon, compagne de Bob Delpire, qui lui consacra, en 2004, un film plein d'émotion, *André François, l'artiste*. Par Françoise Nyssen, ministre de la Culture, qui accueillit à Arles, en 2009, à la chapelle Saint-Martin du Méjan, lors des journées Delpire & Cie, le Posthume sur mesure que je lui avais concocté avec une cinquantaine de ses confrères, Ronald Searle, Quentin Blake, Tomi Ungerer, Étienne Delessert, Grégoire Solotareff, May Angeli, Beatrice Alemagna, Pef, Louis Joos, Philippe Dumas...

Par François Barré, son complice de toujours, qui écrivit, en 2003, un texte bouleversant après le tragique incendie de son atelier, et qui a déploré la perte progressive de lisibilité de son nom.

par **Janine Kotwica**

ANDRÉ FRANÇOIS

LE **RETOUR ?**

Couvertures de ***Lilliput*** (mars 1951) et ***Punch*** (12 mars 1958)
©André François / Collection JK

Comme en réponse aux regrets de François Barré, ne voilà-t-il pas qu'André François, décédé le 11 avril 2005, revient enfin, doucement mais sûrement, dans l'actualité ?

Depuis le 27 octobre 2017 et jusqu'au 11 mars 2018, le musée Tomi Ungerer de Strasbourg présente une exposition. Elle confronte ses œuvres à celles de Tomi Ungerer, un de ses grands admirateurs depuis leur rencontre à New York au printemps de leur folle jeunesse. Intitulée *Tomi Ungerer/André François, la liberté du trait*, elle présente les œuvres d'André François, heureusement collectées par Thérèse Willer et désormais entrées dans le fonds du musée

Le 9 novembre 2017, jour de son anniversaire (il aurait eu cent deux ans), j'ai eu le plaisir de présenter son œuvre lors d'une conférence à Bruxelles, *André François, géant des arts*.

Du 11 janvier au 15 février 2018, l'école Estienne a exposé, dans sa grande galerie, *André François, l'imagination graphique*, une manifestation dest née à ses étudiants, pour laquelle j'ai collaboré avec Camille Scalabre, professeur dans cette noble institution, et prêté une belle partie de ma collection personnelle.

Dessin rescapé de l'incendie
© André François / Archives familiales

Le 12 janvier dernier, c'est à la BnF que j'ai donné une conférence sous la forme d'un *Dictionnaire amoureux d'André François* avant de reparler de lui, à Strasbourg, le 26 février, pour l'association des Amis de Tomi Ungerer.

Enfin, du 15 mars au 12 mai 2018, la médiathèque André Malraux de Strasbourg présente, dans son Centre de l'illustration, *Les Maîtres de l'imaginaire*, une exposition conçue par Étienne Delessert, où André François occupe une place de choix.

Un frémissement, annonciateur d'une renaissance ? On l'espère...

On l'espère, car il le vaut bien !

Il le vaut bien, en effet, cet immense artiste aimé et admiré de ses confrères, jeunes et moins jeunes.

Né en 1915, dans l'ancien Empire austro-hongrois, à Timişoara, ville rendue tristement célèbre par les exactions du sinistre dictateur Ceauşescu en 1989, il est arrivé à Paris, à l'aube de ses vingt ans, après un bref passage aux Beaux-Arts de Budapest, dans l'atelier de Cassandre qu'il éblouit de ses exceptionnelles potentialités.

D'une créativité, d'une inventivité, d'une lucidité et d'une jeunesse impressionnantes, il brillera, en toute

discrétion et modestie, dans le dessin de presse, l'affiche, l'illustration pour enfants et pour adultes, fera des décors de théâtre et d'opéra, sera peintre et sculpteur. Il sera virtuose dans toutes les techniques : gravures diverses (lithographie, aquaforte, sérigraphie...), dessins à l'encre ou au crayon, au pastel ou au fusain, peintures à l'eau, à l'huile ou acryliques, collages incongrus de toutes sortes de matériaux, vaisselle cassée, bois flotté ou brûlé, ferraille, plomb fondu, objets détournés et mariés, dans des compositions dissonantes ou harmonieuses, avec humour, sans jamais négliger ni le sens ni l'exigence esthétique.

Un grand. Un très grand.

PRESSE INTERNATIONALE

Ses premiers dessins de presse, empreints de bonhomie et de joie de vivre, il les a publiés avant la Seconde Guerre mondiale dans *L'Os à moelle*, *Ric et Rac*, *Le Rire*, *Marianne*, *Dimanche illustré*, *Paris-midi* ou *Paris-soir*. Dans l'après-guerre, ses contributions à la presse se sont multipliées en France, mais aussi en Grande-Bretagne et aux États-Unis. En France, il fournit des dessins à *L'Écran français*, *Les Étoiles*, *Action* et *Les Lettres françaises*, *La Tribune des nations* ou *Le Matin de Paris*. Plus tard, il collaborera à *Télérama*, *Le Monde*, *Lire*, *Le Nouvel Obs*, *Paris-Match*, *Le Fou parle* et, à la fin de sa vie, dans un style devenu, au fil des ans, grinçant et amer, à la revue de santé mentale *VST*.

Il découvre vite la presse anglo-saxonne, grâce à Margaret, sa très *British* épouse, rencontrée à Paris à la veille du conflit mondial. Il dessine pour l'antique *Observer*, puis collabore à *Lilliput* et au vénérable *Punch*. Pour ces deux revues à l'importance historique, André François ne se contente plus de fournir des petits dessins amusants. Il crée quelques couvertures inoubliables qui contribuent à asseoir sa réputation.

Il fait de nombreux séjours à New York où ce sosie de Gary Cooper à la démarche de grand cow-boy noue, comme à Londres, des amitiés solides dans les milieux artistiques. Il fournit des dessins et surtout, d'avril 1963 à juillet 1991, cinquante-cinq couvertures au prestigieux *New Yorker*.

Publicité pour le *New York Times* (1985) © André François / DR

Couverture du *New Yorker* – 15 mai 1971
© André François Collection JK

Portrait de Bob Delpire – Lithographie
© André François / Collection JK

L'Optalidon calme toute douleur
– Campagne de publicité pour les Laboratoires Sandoz
© André François / Collection JK

ILLUSTRATION

De 1943 à 1993, André François illustrera des livres pour enfants. La désinvolture de son trait, sa fantaisie joyeuse et sa liberté de pensée ont bouleversé le paysage éditorial pour la jeunesse. La plupart des livres parus en Grande-Bretagne et aux États-Unis n'ont toujours pas trouvé place dans l'édition française, sans doute déstabilisée par son audace qui reste novatrice aujourd'hui encore.

On connaît de lui *Lettre des îles Baladar*, pamphlet anticolonialiste, iconoclaste et optimiste, né en 1952, alors que souffle le vent des indépendances et de sa collaboration joussive avec son ami Jacques Prévert.

Mais son album le plus célèbre est sans conteste *Les Larmes de crocodile*, révolutionnaire petit livre-objet, jubilatoire à souhait, publié en 1954 par son ami Bob Delpire et plusieurs fois réédité, en France et dans plus de vingt pays étrangers.

Delpire a aussi édité *On vous l'a dit*, chef-d'œuvre de poésie surréaliste écrit par Jean L'Anselme (1954) et *Tom et Tabby* de John Symonds (1963), ainsi que *Les Rhumes*, livret publicitaire (1966) annexé dans les Enfantina depuis sa réédition de 2011.

MeMo a heureusement traduit *Le Petit Brown* de la musicienne Isobel Harris, et on espère que quelques éditeurs auront à cœur de faire revivre les nombreux autres titres encore tapis dans l'ombre de sa riche bibliographie.

Ses petits dessins d'humour, d'un comique irrésistible, sont réunis en savoureux recueils, partout sauf en France, en Angleterre et en Australie (*The Penguin André François Books* et *Double Bedside Book*, 1952), en Allemagne (*Mit Gesträubten Federn*, 1954), aux États-Unis (*The Tattooed Sailor*, 1953 et *The Half-Naked Knight*, 1958), en Suisse (*Heikle Themen*, 1959) et en Italie (*François 133 Disegni*, 1974).

Les magazines *Vogue* et *Sports Illustrated* l'emploient pour des couvertures. *Look*, *Holiday* et *Fortune* le sollicitent pour des affiches et des reportages illustrés. Il dessine aussi pour le *New York Times*. La remarquable revue suisse *Graphis* lui consacre plusieurs articles et le sollicite pour d'étonnantes couvertures.

L'Arrache-cœur (Boris Vian)
Editions André Sauret, 1981
© André François / Collection JK

Ses images pour adultes, moins connues, grotesques et souvent sombres, témoignent de ses goûts littéraires – Diderot, Balzac, Jarry (exceptionnel *Ubu roi* réalisé avec Massin en 1957), Queneau, Vian – et de ses amitiés – Pierre Étaix, Vincent Pachès... Il en est de même pour ses nombreuses couvertures de romans — Ajar, Céline, Caldwell, Faulkner...

Des lectures passionnantes, troublantes, souvent violentes et désespérées, qui racontent la douleur du passage du temps et les chagrins de la vie

AFFICHES ET ESTAMPES

Alors qu'il fut sans doute l'un des affichistes les plus créatifs du XXe siècle, André François se définissait comme un « graphiste du dimanche ». L'importance de son œuvre d'affichiste est pourtant considérable, par son nombre, sa variété et son originalité. Elle couvre tous les domaines commerciaux, institutionnels, sociaux, culturels... sur plus d'un demi-siècle et son intérêt est artistique, certes, mais aussi historique et sociologique. Beaucoup de ces placards furent familiers du grand public, même si le nom de leur créateur n'a pas toujours été retenu. Qui ne connaît pas le papillon-lecteur de l'école des loisirs ?

Comme l'artiste s'est toujours refusé à représenter le produit ou les lieux et jouait astucieusement des métaphores visuelles, ses affiches ont parfois décontenancé. Telle la mémorable campagne de Citroën qui vantait la suspension hydropneumatique de la DS sans jamais figurer le moindre véhicule...

L'esthétique et l'intelligence de leurs concepts décalés continuent à étonner et à séduire quelques décennies après leur création. Nombre d'entre elles connurent des versions de collection, estampées sur grand papier, avec le visuel débarrassé de la typo, redonnant ainsi à l'image toute sa force.

André François fut un graveur expert qui fréquenta le prestigieux atelier de Georges Visat, celui de Maurice Feltpuis l'entreprise Grafcaza de ses amis Michel et Thérèse Caza. Il soigna particulièrement les éphémères : calendriers, programmes de spectacle ou invitations pour diverses manifestations et pour ses propres expositions. Il fit aussi éditer de très nombreuses cartes postales, créations originales ou reproductions de visuels d'expositions, de publicités ou d'estampes et d'affiches.

Carte de voeux éditée par De pire
© André François / Collection JK

Campagne de publicite pour les chaussettes Stemm – *Paris-Match*, 1956 © André François / Collection JK

L'air et l'eau – Campagne de publicite pour la DS et l'ID Citroen, 1960 © André François / Collection JK

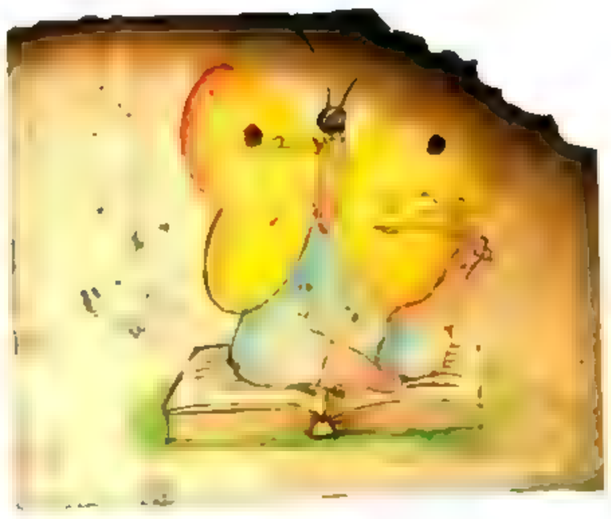
UNE GRANDE RÉTROSPECTIVE ?

Une triste nuit de décembre 2002, son atelier et toutes les œuvres et archives que cet immense capharnaüm abritait ont été détruits par un incendie dont les causes sont restées inexpliquées. Le choc émotionnel fut terrible. Mais le monde entier a admiré le courage de cet homme de quatre-vingt-sept ans qui a conjuré le malheur en créant, dans un sursaut de jouvence retrouvée, une cinquantaine d'œuvres à partir des vestiges ramassés dans les décombres.

Bouleversante fut l'exposition qu'en fit Bob Delpire à Beaubourg sous le titre *L'Épreuve du feu*. Près de deux cents dessins rescapés au sinistre, auréolés d'une fragile dentelle de papier brûlé, furent en outre exposés, en 2012, au centre André François, dans mon émouvante exposition *André François le Phœnix*

J'entends souvent dire qu'une rétrospective consacrée à André François n'est plus possible.

Tout a brûlé, dit-on.



Affiche de *l'école des loisirs*, 1970 - Original rescapé de l'incendie © André François / Archives familiales

Eh bien non ! Tout n'a pas brûlé : ces deux expositions crépusculaires le prouvent. En outre, des œuvres étaient conservées dans la maison et sont toujours en possession de sa famille. D'autres sont entrées dans des collections privées ou publiques. De plus, l'œuvre imprimée et gravée d'André François est considérable et peu connue. Les très nombreuses estampes – sérigraphies, gravures et eaux-fortes, lithographies – qu'il réalisa durant toute sa carrière sur des papiers amoureusement choisis circulent encore dans les galeries et les enchères.

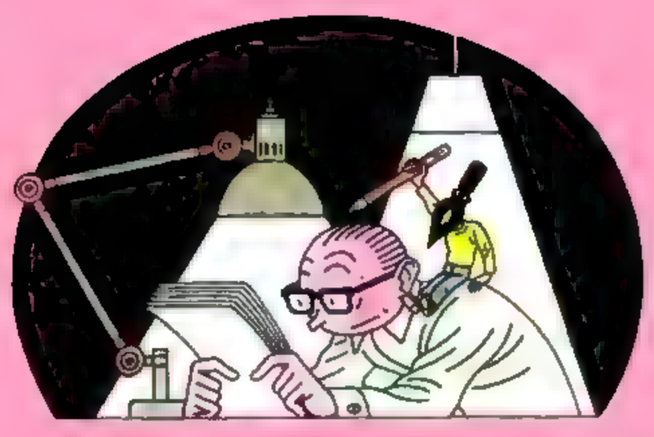
Alors, oui, une grande rétrospective est encore possible. Souhaitable. Nécessaire. Indispensable.

André François fut mon ami. J'eusse aimé lui en faire la promesse... ■

The Biting Eye, introduction de Ronald Searle Perpetua Books, 1960 - Original de la couverture © André François / Coll. Pierre et Judy Farkas

L'ART MODERNE DE

JOOST SWARTE



© Joost Swarte

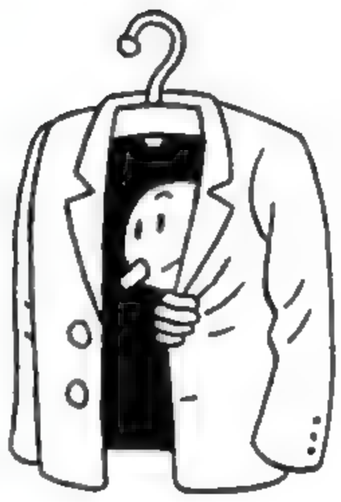
Accueillir **Joost Swarte** dans nos pages est un cadeau du ciel tant cet artiste nous enchante par l'élégance de son dessin, ses idées et ses traits d'humour. Sans aucune hésitation, le choix de la couverture de ce deuxième numéro des *Arts dessinés* s'est porté sur l'un de ses dessins.

Découvert en France avec la publication de ses recueils *(voir sa biographie)* chez Futuropolis – du temps où le duo fondateur de cette maison d'édition, Florence Cestac et Étienne Robial, en était encore à la tête –, nous l'avions ensuite quelque peu perdu de vue. Jusqu'à ce que Jean-Luc Fromental édite, en 2005, chez Denoël, l'intégralité de ses bandes dessinées sous le titre *Total Swarte* et que, plus récemment, les éditions Dargaud achètent les droits du *New York Book*.

Dans ce dernier recueil est réunie l'intégralité des dessins (très souvent accompagnés des esquisses préparatoires) que l'auteur hollandais a réalisés pour le mythique hebdomadaire américain *The New Yorker*. Un ravissement pour nos yeux et un formidable recueil qui permet de comprendre le niveau d'exigence de cet artiste qui traverse les époques sans jamais faiblir. Un grand monsieur des arts dessinés...

Par **Frédéric Bosser**

JOOST **SWARTE**
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour Les Arts dessinés



© Joost Swarte / New Yorker

Darwin's Surprise, illustration pour un article de Michael Specter dans le *New Yorker* (decembre 2007)
© Joost Swarte / New Yorker

BIOGRAPHIE

Né en 1947 à Heemstede, aux Pays-Bas, **Joost Swarte** devient un pilier de l'*underground* hollandais et l'inventeur de l'expression « ligne claire », dont il est le chef de file incontesté. En 1980 paraît son premier album en France, *L'Art moderne*. Suivront un 30/40, une collection X (*Passi, Messa !*) et une monographie *Swarte hors série*, tous chez Futuropolis. Seront aussi publiés un recueil reprenant toutes ses bandes dessinées chez Denoël, *Total Swarte*, des livres jeunesse (*Les Aventures de Coton et Piston*), etc.

Joost Swarte se consacre également à la réalisation de portfolios, cartes postales, timbres, couvertures et pochettes de disques.

Lauréat de nombreux prix, il expose à travers le monde entier

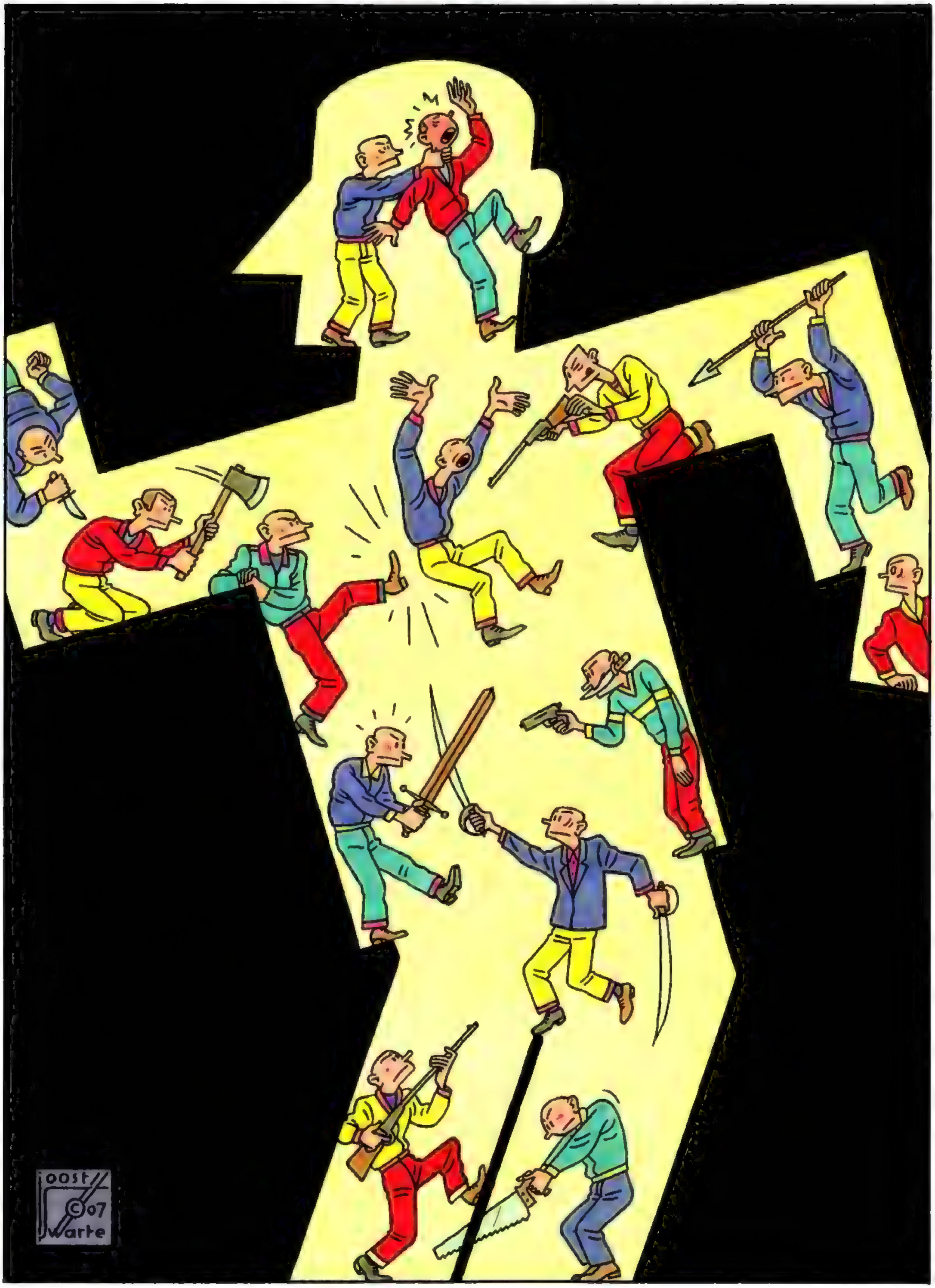
Vous dessinez depuis votre enfance. En quoi ce mode d'expression est-il important pour vous ?
Le dessin sert à communiquer avec les autres. Dessiner est une façon d'expliquer ou d'exprimer ce qu'on a en tête. En ce qui me concerne, ce sont mes parents qui m'ont mis sur cette voie. En constatant mes mauvais résultats scolaires et vu que je dessinais tout le temps, ils ont pensé que je pouvais peut-être en faire mon métier. Ils ont alors contacté un artiste des Beaux-Arts et lui ont demandé de m'accepter dans son atelier, tous les mercredis, pour faire des natures mortes. Jeune, j'en ai beaucoup fait au crayon, à l'aquarelle ou au pastel.

Cela vous plaisait-il ?
Oui, car c'était loin de l'école ! Un véritable espace de liberté... Puis j'ai intégré une école de design. C'est en voyant les bandes dessinées issues de l'*underground* américain (Crumb, Shelton, etc.) que je suis revenu à la bande dessinée. Cette liberté de ton me plaisait.

Il n'est pas question d'être complètement compris. J'aime laisser au lecteur la possibilité d'interpréter les choses.

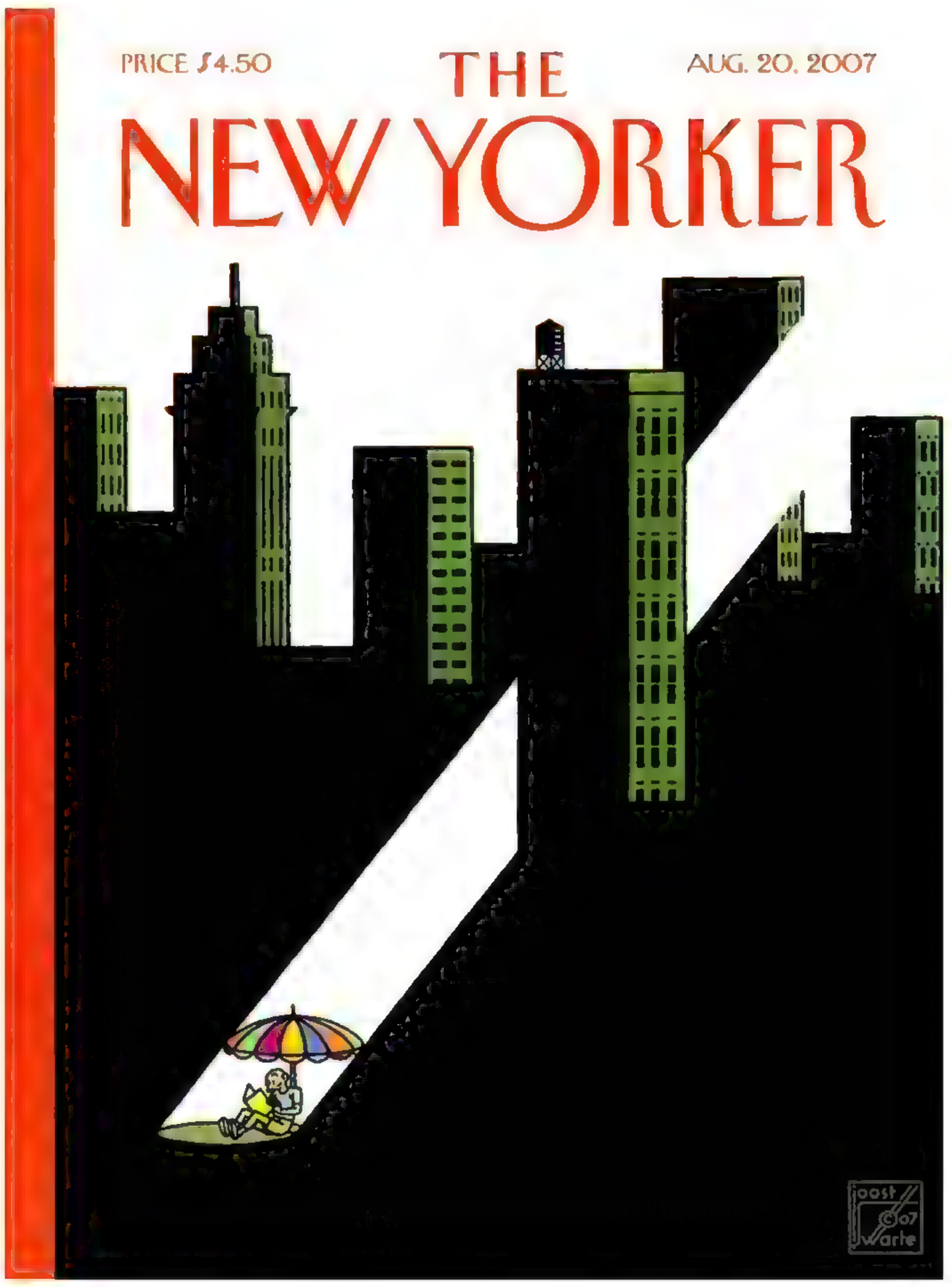
Avant cette école américaine, il y a Hergé. Qui d'autre vous a influencé ?
Les artistes du mouvement De Stijl et du Bauhaus. Par exemple Gerrit Rietveld, qui a commencé en tant que designer de meubles avant de toucher à plein de domaines, ou l'artiste hollandais Theo van Doesburg, le leader du mouvement De Stijl après son passage au mouvement dada. Je me suis aussi beaucoup intéressé à des d'artistes pop art américains comme Robert Rauschenberg et Andy Warhol. Côté dessin, je citerais Willem, Herriman, l'auteur de *Krazy Kat*, *Little Nemo*, Segar, l'auteur de *Popeye*, Roy Crane, Rube Goldberg, Robert Crumb, Skip Williamson, Alain Hurter, un artiste qui a travaillé pour le studio Disney... Et je n'oublie pas le photographe Martin Munkácsi, l'un des tout premiers à introduire le mouvement dans la photographie de mode

Comment définiriez-vous votre style ?
Auparavant, mon dessin était plus brut que celui que j'ai maintenant. Cela dit, les bandes dessinées lues dans ma jeunesse ont fini par prendre le dessus, et je me suis mis à étudier le travail d'Hergé (voir encadré). En réalisant des dessins inspirés de son style, j'ai compris que ce sont surtout le découpage, la mise en scène des séquences, les différents points de vue pris, les avant et arrière-plans, etc., qui font le style d'un auteur. Comme je me suis vite senti à l'aise dans cette approche, certes un peu technique, je l'ai conservée. Cela peut sembler rationnel vu de l'extérieur. Mais ce style me plaît car il me permet de jouer avec le lecteur. Je réalise les contours des personnages et des décors, et il me comprend. C'est une sensation assez magique !


oost
©07
warte

100 %, BUY. NOW, CHEAP, lustration pour un artic e du *New Yorker*
© Joost Swarte / New Yorker

Summer Reading lustration de couverture du *New Yorker* (août 2017)
© Joost Swarte New Yorker



Vous arrive-t-il parfois de ne pas être compris ?
Il n'est pas question d'être complètement compris. J'aime laisser au lecteur la poss'bil'té d'interpréter les choses. J'aime quand le dessin offre au lecteur la poss'bi.té de comprendre ce que je veux exprimer.

Le texte d'introduction de votre première monographie, *Swarte, hors série*, parue chez Futuropolis, comporte sept pages sur votre dessin avec un miroir où est décrypté votre travail et votre manière de composer une image. Quand vous le lisez, que vous dites-vous ? Que c'est bien vu ? Que c'est trop ? Qu'il n'y a pas que cela ?
Que c'est ce que j'ai voulu exprimer ! Un dessin comme celui-ci, je mets deux jours à peu près à le faire. Pendant ce temps-là, il se passe beaucoup de choses dans ma tête. Le dessin va se développer en fonct'on de cela.

Travaillez-vous de manière différente entre le noir et blanc et la couleur ?
Quand j'imagine e dessin *100 %, BUY. NOW, CHEAP*, je connais déjà les couleurs que je vais mettre sur les étagères. Sur *Summer Reading*, c'est aussi le cas. Pour autant, les couleurs ne figurent pas sur mes esquisses préparato res. Quand je décide d'en mettre sur mes recherches, c'est pour que la directrice artist'que du *New Yorker*, Chris Curry, ait le plus d'éléments possible afin de défendre ma propos tion lors des conférences de rédaction. Je suis sûr qu'en arrivant avec un dess n en noir et blanc, il serait retoqué.

Comment travaillez-vous avec Chris Curry ?
De man ère très simple. Je reçois un article, et libre à moi de l'illustrer au mieux. Pour ce faire, je lis le sujet plusieurs fois, trois en généra . Je m'en imprègne pour trouver les éléments qui vont me permettre de résumer l'article. Très souvent, à ce stade, je commence à dessiner dans les marges. Quand je ne maîtrise pas le sujet, mon rôle est alors de m'informer sur Internet ou ailleurs. Puis je me mets à ma table à dessin.

Vous recevez des commandes régulières ?
Non ! Les commandes peuvent être proches comme éloignées. Cela dit, quand une commande vient du *New Yorker*, je laisse très souvent en plan tout ce que je suis en train de faire. Sinon, je prolonge mes journées de travail. C'est fantastique de travailler pour cette rédaction, et je suis très fier de travailler pour un journal d'une telle qualité éditoriale. J'apprends beaucoup de choses sur notre monde en le lisant. Travailler sur ces sujets me permet d'approfondir mes connaissances.

Commet y êtes-vous entré ?
Par l'éditrice Françoise Mouly, qui m'avait déjà publié dans *Raw* et avec qui j'ai tissé des liens d'amitié. Mais elle est d'abord et avant tout responsable des couvertures. C'est donc surtout avec Chris Curry que je travaille. Cette dernière est en charge des illustrations en pages intérieures.

Quand une commande vient du *New Yorker*, **je laisse très souvent en plan** tout ce que je suis en train de faire.

Quel souvenir gardez-vous de vos premières publications ?
Une grande fierté ! Je ne connais pas d'autre revue d'information qui offre sa une à un dessinateur sans la « polluer » de textes ou de titres. C'est un luxe inouï ! Ce journal est celui qui reste en haut d'une pile chez le lecteur.

Quand vous faites votre dessin de couverture, vous pensez au placement du titre ?
Absolument ! Je fais toujours des essais maquettés avec mon dessin. De plus, très souvent, je propose une couleur pour le titre. Le dessin qui fait la couverture du livre a également fait celle d'un numéro du *New Yorker*. Dans la version imprimée, j'ai demandé à ce que la typo du titre soit orangée, comme le serait le soleil. Idem pour la couverture du livre.

Les couvertures sont libres ou définies par un sujet imposé ?
Ça dépend. Si c'est pour une saison, c'est assez libre. Dans mes couvertures, la plupart du temps, la place du « livre », en tant qu'objet ou sujet, est très importante. Le meilleur exemple est cette couverture de juin 2014.

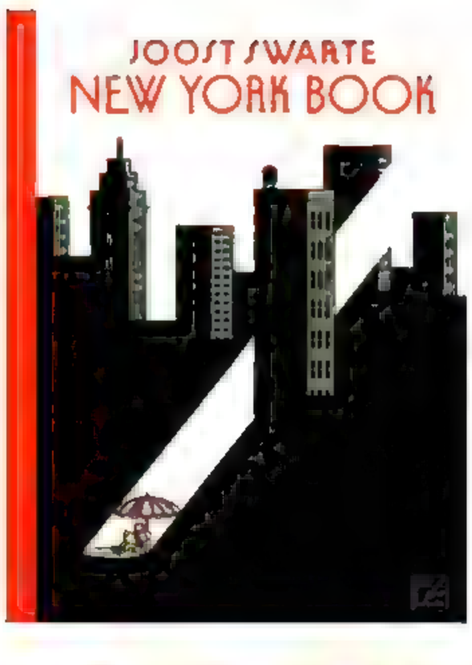
De combien de temps disposez-vous pour les réaliser ?
La commande arrive le mercredi ou le jeudi. Le vendredi, je propose des croquis, et je croise les doigts pour recevoir une réponse assez vite. En général, je réalise la couverture entre le lundi et le mercredi, jour de bouclage. Cela m'oblige à être efficace dans un court délai et cela me plaît beaucoup.

Vous aimez ce travail collectif ?
Oui, car il m'oblige à être bon tout de suite ! Il me pousse à réfléchir avant même de faire mon dessin. C'est une approche que j'ai apprise comme architecte.

Recherches pour le *New Yorker* (janvier 2010)
© Joost Swarte / New Yorker

Recherche pour le *New Yorker*
© Joost Swarte / New Yorker

Love Stories', illustration de couverture du *New Yorker* (2014)
© Joost Swarte / New Yorker



NEW YORK BOOK
PAR **JOOST SWARTE**
Éditions DARGAUD,
Cartonné, 120 pages couleurs, 24,95 €
Disponible

Il paraît que vous travaillez toujours avec la même plume…
Oui. C'est la même depuis le début de mes études ! J'en ai plein d'avance, car elle ne se fait plus.

Autre détail amusant, quand vous dessinez, vous n'utilisez jamais de règle…
La règle, je l'utilise uniquement au moment de mes recherches. Pour le dessin final, tout est fait à main levée. De mon point de vue, cela donne un résultat d'ensemble plus cohérent. Tout est au même niveau.

Un mot sur la typographie que vous affectionnez tant ?
Quand j'étais étudiant, j'ai appris la calligraphie. Dans la typo, il y a deux choses : la forme des lettres et ce qui se passe entre les lettres, qui va faire la balance. J'ai aussi appris le dessin industriel dont je me sers beaucoup dans mon travail.

Vous appréciez toutes les étapes du dessin ou vous avez une préférence ?
J'aime tout faire ! Le crayonné permet de formaliser les intentions, l'encrage de préciser des choses, et la mise en couleurs, d'embellir le dessin. À chaque fois, il faut savoir être très concentré. La couleur est un acte très réfléchi chez moi. Pour moi, elle a un intérêt à condition d'apporter quelque chose en plus au dessin en noir et blanc. Cette dernière étape se fait directement sur la feuille.

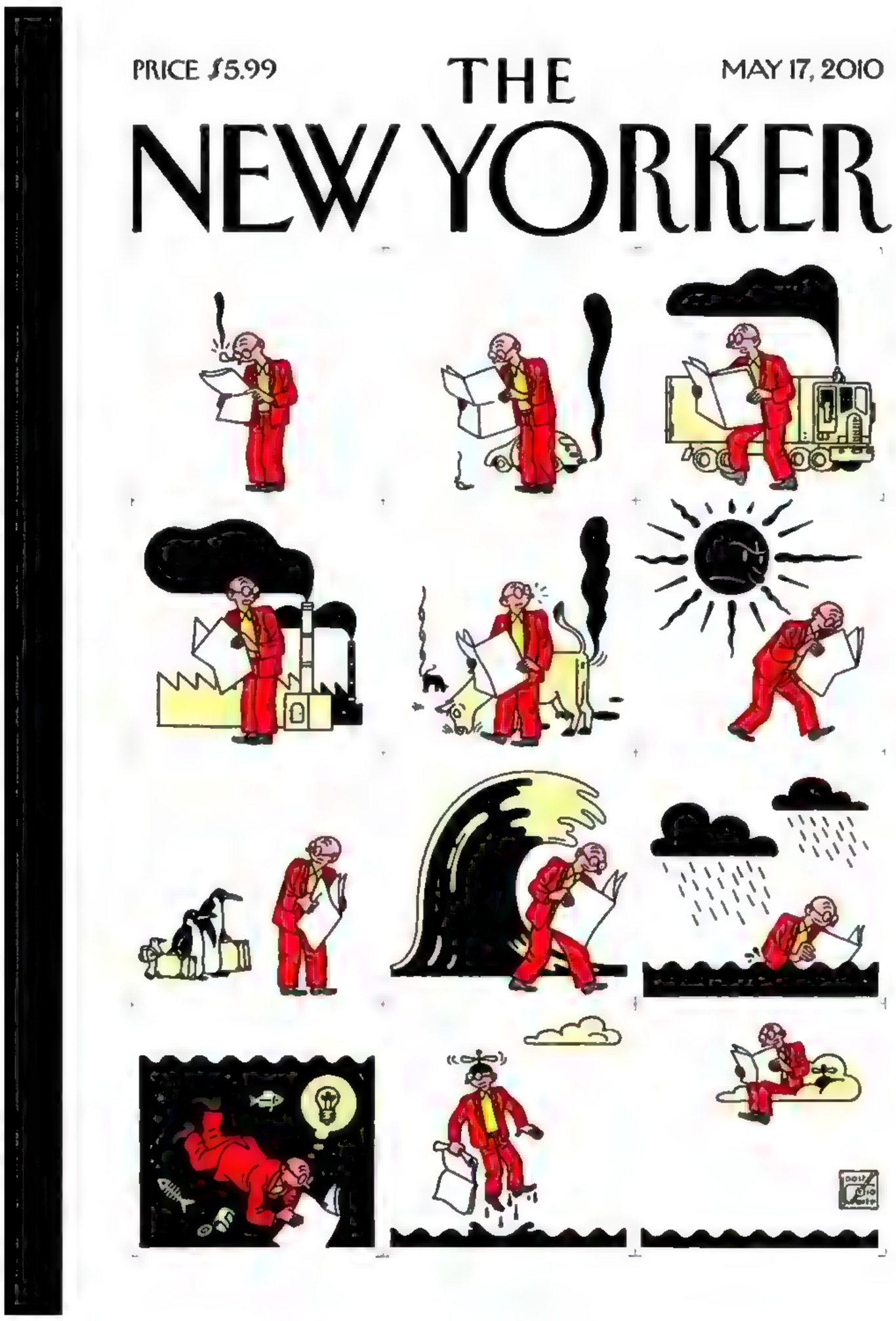
Vous utilisez l'aquarelle ?
Oui, uniquement. À mes débuts, je faisais mes couleurs avec des points Pantone. Sur ma table, j'ai six pots de couleur : rouge, magenta, qui est une sorte de rose, puis un bleu turquoise, un bleu marine et deux jaunes différents. Je peux les combiner pour obtenir la couleur que j'aime. Tout cela vient de ces techniques que j'ai apprises en faisant les séparations de couleurs sur mes sérigraphies.

Comprenez-vous que l'on puisse vous reprocher d'avoir un dessin froid ?
Je ne trouve pas ! Mon dessin est très humain..

Dessinez-vous en musique ?
Toujours ! Je peux tout écouter : du reggae, du tango argentin, de la musique classique ou pop, du rap…

DE L'INVENTION DE LA « LIGNE CLAIRE » À LA CRÉATION DU MUSÉE HERGÉ

Novel Approach : Illustration de couverture pour le *New Yorker* (mai 2010)
© Joost Swarte / New Yorker



J'aime tout faire !
Le crayonné permet de formaliser les intentions, l'encrage de préciser des choses, et la mise en couleurs, d'embellir le dessin.

Venons-en à votre actualité et cette exposition à la galerie Martel, à Paris. Vous avez pris votre temps avant de vendre vos originaux.
En effet. J'aimais bien les garder au plus près de moi pour pouvoir les consulter régulièrement. Puis, un jour, en voyant que cela commençait à prendre de la place, je me suis résolu à en vendre. Ma première exposition était à la galerie Lambiek, située à Amsterdam. L'argent de ces ventes me permet de refuser des commandes que je n'ai pas envie de faire. Cela m'a aussi permis d'agrandir mon espace de vie et de travail.

Y a-t-il des images auxquelles vous tenez et que vous refusez de vendre ?
Pas spécialement ! Toutes les images du *New Yorker* sont, par exemple, à la vente à la galerie Martel.

On dit qu'un bon dessin est un dessin qui peut être agrandi. Êtes-vous d'accord avec cette théorie ?
Mes dessins supportent bien l'agrandissement. Je dirais aussi que c'est une question de technique ou d'exécution. Pour moi, le plus important, c'est le message que je veux faire passer dans mon dessin.

On dit aussi qu'un auteur considère son dessin au point quand sa signature l'est…
C'est vrai que ma signature a évolué. À mes débuts, je voulais une signature tampon, comme les graveurs d'antan. Depuis 1974, ma signature me permet de placer le © du copyright et l'année de réalisation. Par contre, si le dessin est petit, je réalise une signature moins complexe.

Vous avez aussi beaucoup travaillé sur la chromie.
J'ai longtemps aimé faire des dessins avec des Ben-Day. J'aime les dessins en deux couleurs. Il y en a beaucoup dans *Total Swarte* ou dans le 30x40 chez Futuropolis. Je continue à m'intéresser aux techniques de l'imprimerie, notamment cette machine qui imprime en bichromie : en noir et une autre couleur qui peut être du rouge, du vert, etc. Je trouve dommage que, pour des raisons économiques, il soit plus intéressant d'imprimer en quadrichromie. C'est aussi pour cela que j'aime bien faire des sérigraphies régulièrement.

Un classique par... JACQUES **DE LOUSTAL**

Pour *Das Magazin* (Zurich), Jacques de Loustal a synthétisé, en une page de bande dessinée, trois grands classiques de la littérature internationale. Après *La Métamorphose* de Kafka, c'est au tour du chef-d'œuvre de Nabokov, ***Lolita***, de passer par le trait expert du dessinateur parisien. Ce magistral tour de force, nous avons le plaisir de vous le faire découvrir dans nos pages. Savourez !

LOLITA

NABOKOV (1955)

© Photo Jorge Colombo

JACQUES **DE LOUSTAL**

ILLUSTRATEUR, AUTEUR DE BANDES DESSINÉES.
Dernier ouvrage paru : ***Black Dog*** (Scénario Götting / Casterman)

LOLITA, DE NABOKOV, RACONTÉ SUCCINCTEMENT PAR LOUSTAL

LO

FASCINÉ PAR LA JEUNE LOLITA, HUMBERT-HUMBERT CONVOLE AVEC LA VEUVE HAZE, MÈRE DE LA NYMPHETTE.

LI

PUIS L'ÉPOUSE DÉCÈDE, ET HUMBERT-HUMBERT VOYAGE AVEC LOLITA À TRAVERS L'AMÉRIQUE.

TA

ENFIN LOLITA QUITTE SON PROTECTEUR, ET SE MARIE AVEC UN JEUNE HOMME INSIGNIFIANT.

© Jacques de Loustal

I SALON DU DESSIN
Louis Legrand (1863-1951)
Danseuse (1901)
Crayon et encre sur papier, 29,5 x 19,3 cm
© Louis Legrand / Eric G Ilis Fine Art

LE DESSIN EN LUMIÈRE

À travers le monde, le travail de valorisation de musées, d'institutions et de lieux privés – complété par celui des spécialistes, experts ou simples amateurs – permet de ne plus considérer, de nos jours, le dessin comme une simple étape préparatoire à un tableau, une esquisse sur laquelle l'artiste jette ses idées. Avec le **Salon du dessin**, **Drawing Now**, et le dernier né, **DDessin**, ce fait devient une évidence. Petit arrêt sur ces trois manifestations qui, durant le mois de mars, nous offrent du dessin, et rien que du dessin...

Par **Frédéric Bosser**

Aujourd'hui, le dessin est devenu une œuvre d'art à part entière, qui n'est plus réservée aux seuls initiés. Son immédiateté, sa discrétion et sa précision font que cet art se rapproche au plus près de l'intimité de l'œuvre de l'artiste. C'est ce que racontent trois événements qui lui sont consacrés.

Pour sa 27e édition, le **Salon du dessin** prend à nouveau place au palais Brongniart, à Paris. Durant les sept jours que dure cette manifestation, cinq nouvelles galeries internationales, sur les trente-neuf présentes, feront leur entrée. Mais avant l'ouverture au public, un bataillon de spécialistes risquent de les mettre à l'épreuve car, pour une manifestation de ce niveau de qualité, pas question de laisser passer la moindre fausse note. Ces fins

| DDESSIN

Pierre de Bonneuil
Chris Marker (2017)
Encre sur papier à gra n, 21 x 29,7 cm
© Pierre de Bonneuil

UNE **ESTIMATION** ENTRE DE BONNES MAINS

Ce groupe de spécialistes, qui évalueront les dessins exposés au **27e Salon du dessin**, se compose de **Gérard Auguier**, expert en tableaux et dessins anciens, d'**Élisabeth Maréchaux-Laurentin**, experte en tableaux, dessins et sculptures des XIXe et XXe siècles et experte près la cour d'appel de Paris, de **Peter Schatborn**, ancien conservateur en chef du cabinet des arts graphiques du Rijksmuseum aux Pays-Bas, d'**Eric Schoeller**, expert en art moderne et contemporain, de **David Scrase**, ancien conservateur des tableaux, dessins et estampes du Fitzwilliam Museum à Cambridge, et de **Stephen Bann**, professeur émérite et chercheur en histoire de l'art à l'université de Bristol, en Angleterre.

DRAWING NOW

Pat Andrea
Moderne Kunst
Technique mixte, 150 x 180 cm
© Pat Andrea

connaisseurs vont analyser toutes les œuvres et, sans état d'âme, pourront en faire retirer en cas de doute sur leur authenticité. Cette expertise permettra aux acquéreurs d'acheter des œuvres originales en toute tranquillité... Mais, même sans sortir le chéquier, on pourra admirer deux expositions exceptionnelles. L'une, organisée par la maison Chaumet, propose trente-huit dessins et maquettes inédits autour du diadème. Elle montre combien le dessin d'artiste est un acte fondateur chez ce grand joaillier depuis deux siècles. L'autre exposition comprend une partie de la collection de dessins du musée d'Arts de Nantes, des pièces de Jacques-Louis David, Jules-Élie Delaunay, Jean Gorin. Sans oublier, au cours de ce salon, les Rencontres internationales qui réunissent les plus grands connaisseurs avec, pour thème, les arts du spectacle, ainsi que la conférence très attendue d'Olivier Meslay portant sur les dessins au Clark Art Institute, célèbre institution américaine qu'il dirige depuis 2016.

Pour sa (déjà) 12e édition, **Drawing Now**, un salon initié par Carine Tissot et Christine Phal, place la barre haut dans le domaine du dessin. Il accueille au niveau bas du Carreau du Temple des galeries montrant le versant le plus contemporain du dessin. Autre belle initiative, une invitation à la bande dessinée en partenariat avec la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême. Cinquante ans de création dans le domaine du 9e art seront ainsi exposés. Un choix courageux et assumé par sa direction à une époque où la BD n'était pas encore considérée comme un art.
Cette année, du 22 au 25 mars, Drawing Now rassemble pas moins de soixante-douze galeries (dont 39 % de galeries étrangères) qui dévoilent le meilleur de leurs dessins. Certaines présentent des solo shows (lire, pages suivantes, nos articles avec Pat Andrea et Gérard Fromanger). Nul doute que des petites pépites y seront à découvrir.

SALON DU DESSIN
PALAIS BRONGNIART
DU 21 AU 26 MARS
Place de la Bourse – 75002 Paris
Entrée 15 €, catalogue offert

Plus d'informations :
www.salondudessin.com
Tél. : 01 45 22 08 77

DRAWING NOW
CARREAU DU TEMPLE
DU 22 AU 25 MARS
4, rue Eugène Spuller
75003 Paris
De 11 heures à 20 heures
Entrée 16 € (tarif réduit 9 €, gratuit -18 ans)

Plus d'informations :
info@drawingnowparis.com
www.drawingnowparis.com
Tél. : 01 45 38 51 15

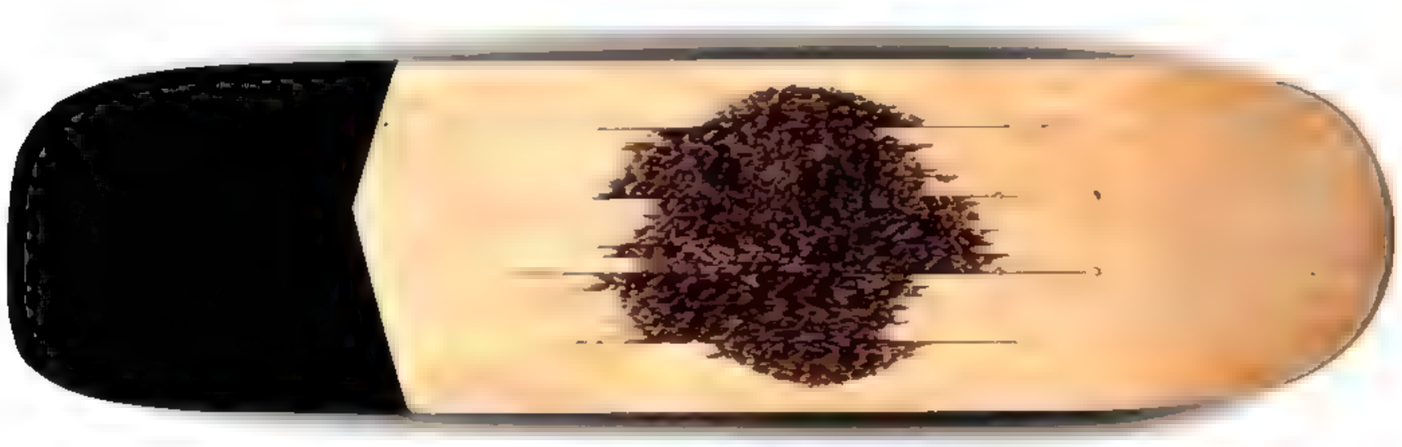
DRAWING NOW

Franz Burkhardt
Kulturfremd (2017)
Crayon, encre de Chine, gouache sur papier, 28 x 19 cm
© Franz Burkhardt Galerie Martin Kudlek, Cologne

Petit dernier de la bande, le salon **DDessin** (6e édition) est consacré à la jeune création et à l'avant-garde du dessin contemporain. Forte de ses cinq mille visiteurs en 2017 et la présence de vingt galeries françaises et étrangères, cette manifestation monte en gamme d'année en année. Trois solo shows consacrés à Harold Guérin, Kokou Ferdinand Makouvia et Brigitte Lurton seront présentés.
Reste à vous informer que, suite à l'initiative du Salon du dessin, se tiendra la Semaine du dessin, pendant laquelle vingt-cinq musées et fondations ouvriront exceptionnellement au public leurs cabinets d'arts graphiques. Cette année, six institutions, dont une régionale, font leur entrée dans le cercle des participants à ce parcours hors les murs. ■

DDESSIN
ATELIER RICHELIEU
DU 23 AU 25 MARS
60, rue de Richelieu
75002 Paris.
De 11 heures à 20 heures
Entrée 13 € (tarif réduit 9 €
gratuit -14 ans)
Plus d'informations :
www.ddessinparis.com

| DDESSIN
Aurélie Dubois
La Protection du gardien (2017)
Mine de plomb sur papier, 200 x 150 cm
© Aurélie Dubois



DDESSIN
Agathe Thomas
The Moon (2006)
Bic biropen sur planche, 55 x 22 cm
© Agathe Toman / DDESSIN Paris

« Gérard », (autoportrait)
© Gérard Fromanger

Après l'importante rétrospective que lui a consacrée le Centre Pompidou en 2016, le peintre **Gérard Fromanger** réalise une série inédite de portraits intitulée *Amis*. Ce « solo-show » sera au Drawing Now, sur le stand de la galerie Smulders. Une excellente occasion de discuter de sa manière de pratiquer et de considérer le dessin. L'échange s'est déroulé depuis sa « tanière » en Italie, où il finalisait ses portraits.

Propos recueillis
par **Frédéric Bosser**

GÉRARD
FROMANGER

« JE NE SUIS PAS UN **MOLLAH DU DESSIN** »

« Pablo », (Picasso, 2008)
© Gérard Fromanger

DRAWING NOW

GÉRARD FROMANGER
DU 22 AU 25 MARS 2018
Stand galerie Caroline Smulders
Plus d'informations :
www.drawingnowparis.com

Quelle place accordez-vous au dessin dans votre travail ?
Une importance fondamentale, capitale et basique ! Ingres disait que le dessin est la probité de l'art. Avant de peindre, j'ai très sérieusement dessiné, et je continue à le faire. C'est comme faire des gammes pour les pianistes... Cette discipline passionnante rend, je l'espère, intelligent, surtout si elle permet d'observer le monde qui nous entoure. La pratique du dessin suscite aussi plein de questions sur la lumière, l'ombre, les couleurs, etc. Giotto, Giacometti ou Ingres ont réalisé des chefs-d'œuvre à partir de rien, souvent une mine de plomb. De seize à vingt et un ans, je n'ai fait que dessiner, toute la journée. Maintenant, je ne dessine plus que par nécessité ou quand j'ai besoin de souffler, de me changer les idées. Je ne suis pas un mollah du dessin.

Les sujets d'hier sont-ils les mêmes qu'aujourd'hui ?
Enfant, je dessinais la nature qui m'entourait. Puis à l'académie, j'ai fait de « l'antique », c'est-à-dire dessiné en observant les sculptures avec, de temps en temps, des conseils des professeurs. Puis, j'ai cherché à en sortir pour inventer quelque chose de plus personnel. Ce qui m'a pris du temps, mais c'est cela le plus intéressant.

Que faites-vous en dessin et pas en peinture ?
La base du dessin, c'est la ligne. En peinture, c'est plutôt la forme, l'espace, l'aplat, le mélange des couleurs, la forme, la matière, l'épaisseur... On est obligé de travailler autrement. Le dessin est plus minimaliste. Dès que votre crayon touche le papier, vous inventez forcément quelque chose Je considère que la ligne, ça n'existe pas ; c'est une invention humaine, une construction abstraite.
Ce qui ne m'empêche pas de réfléchir sur ce qu'est la ligne : comment une ligne traverse un visage ou une peinture ? Qu'est-ce qu'elle en dit ? D'où vient-elle ?

« Marcel », (Marcel Duchamp, 2011)
© Gérard Fromanger

Quand vous réalisez des portraits, vous partez du réel ou de votre imaginaire ?
Si vous êtes en face de moi et que vous posez, entre les bords du papier et votre image, il y a cet espace à remplir qui est celui de la ligne. Votre visage est un réseau de lignes comme l'est celui du métro. Il se compose de lumières et d'ombres. En vous dessinant, je vais entrer dans ce réseau et en ressortir, ce qui va me permettre d'obtenir un réalisme sur votre visage, en plus d'une discussion sur le dessin.

Et quand vous n'avez pas votre modèle face à vous ?
Ce sont deux méthodes différentes. Sans modèle face à moi, je pars d'une photo. Très souvent, je la projette sur un mur, ce qui me permet de mieux pénétrer dans le réseau.

Votre intervention pour Drawing Now a-t-elle un sujet ?
Je réalise une série de portraits d'artistes qui m'accompagnent depuis toujours. Je les appelle *Mes amis*. On y trouve Giotto, Piero della Francesca, Rembrandt, Caravage, Arroyo... Chez tous, j'ai trouvé un soutien dans mes moments de doute, de douleur, de désespoir. Il y aura quinze portraits en tout.

Est-ce que faire le portait de quelqu'un, c'est entrer dans son âme ?
Je ne le pense pas, tout du moins pas au moment où on le fait. On observe juste ce que l'on croit voir, au plus près possible. Le reste n'est qu'interprétation psychologique, qui peut éventuellement exister une fois l'œuvre exécutée. Moi, je regarde juste comment est fait le modèle, ce que je vois de lui, comment il se place dans la lumière, mais pas ce qu'il y a à l'intérieur de lui. Le philosophe Gilles Deleuze disait *« la profondeur, c'est la surface »*, et je suis plutôt d'accord avec lui.

Votre approche est donc la même, que la personne soit en face de vous ou que sa photo soit projetée ?
Absolument ! Mais je vais prendre plus de plaisir si la personne me plaît. Nous sommes des artisans, et nous avons besoin d'être stimulés.

L'attention est-elle la même en peinture ?
Non, car la palette de matériaux à notre disposition est plus grande. On peut plus facilement jouer avec le réel. Avec le dessin, on sait où on en est en tant qu'artiste à l'instant T. On ne peut pas tricher, car c'est une pratique plus exigeante. C'est implacable !

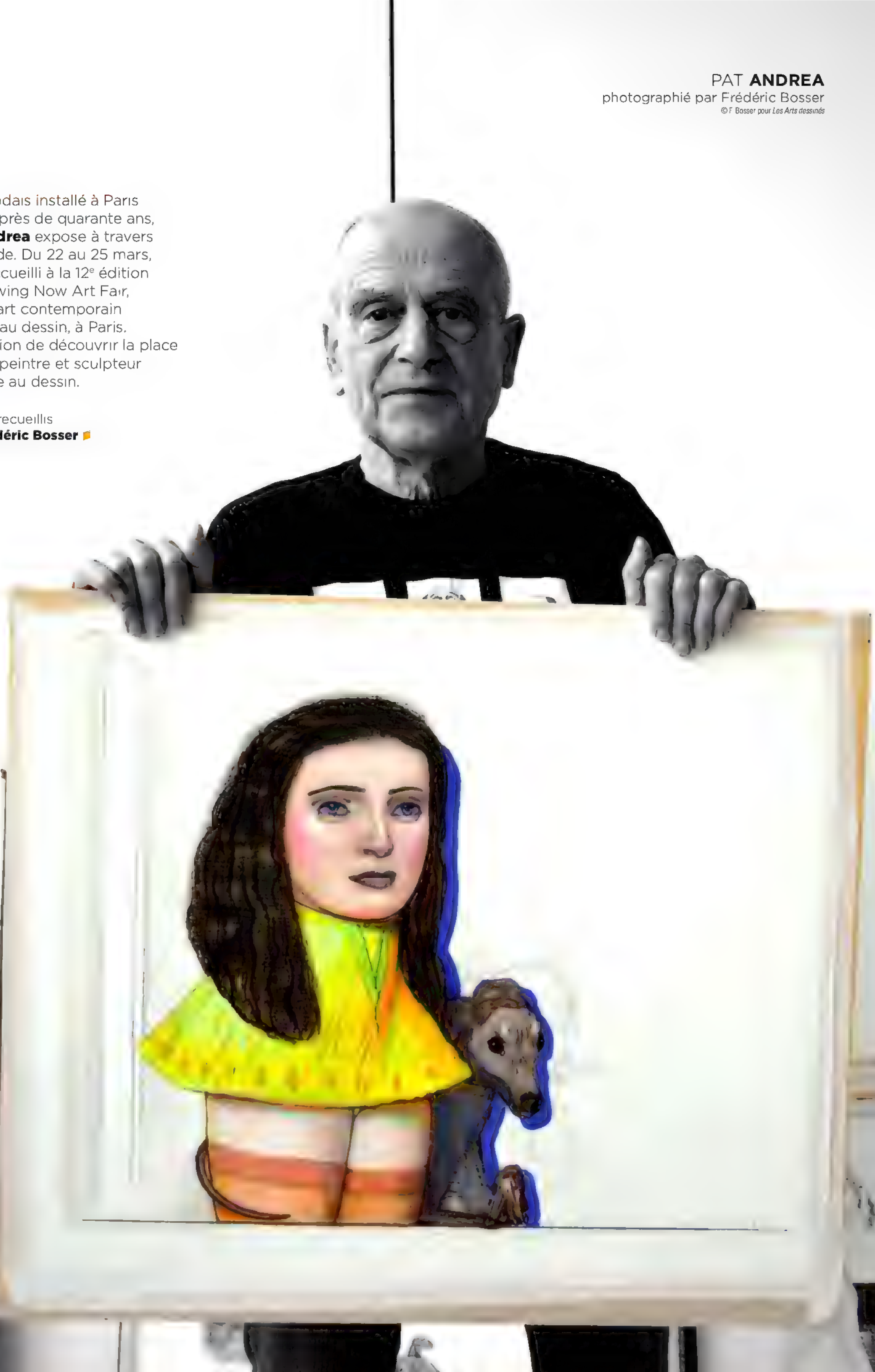
Vous utilisez peu de couleurs, à chaque fois...
J'utilise les trois couleurs chaudes et les trois couleurs froides, plus le blanc et noir, soit huit couleurs en tout. Ça me suffit pour aller de la lumière à l'ombre Ce spectre de couleurs me permet d'obtenir le résultat que je souhaite au départ.

Chaque couleur n'a donc pas une raison d'être particulière ?
Picasso disait : *« Je prends du bleu quand je n'ai plus de rouge »*, ce qui peut se résumer par : *« Le bleu fera l'affaire. »* Je suis d'accord avec lui, car cela signifie que le plus important, c'est l'affaire en cours et non le reste. On ne perd pas de temps, et on garde son rythme.

Vous avez donc pris avec plaisir cette demande de la galerie Caroline Smulders !
Absolument ! De manière générale, je n'ai rien contre les commandes, surtout quand elles permettent de prolonger un travail entamé depuis des années. Ces portraits sont une manière de prendre un café avec tous ces « amis ».

Néerlandais installé à Paris depuis près de quarante ans, **Pat Andrea** expose à travers le monde. Du 22 au 25 mars, il est accueilli à la 12e édition de Drawing Now Art Fair, foire d'art contemporain dédiée au dessin, à Paris. L'occasion de découvrir la place que ce peintre et sculpteur accorde au dessin.

Propos recueillis par **Frédéric Bosser**



PAT **ANDREA**
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Explosion noire
technique mixte 80 x 65 cm
© Pat Andrea

Bio express

1942 naissance à La Haye, aux Pays-Bas
1960-1965 études à l'Académie royale des beaux-arts de La Haye
1967 : prix de dessin Jacob Maris
1968 : première exposition dans un musée, le Gemeentemuseum, à La Haye
1977 : invitation de Jean Clair, conservateur, à l'exposition *La Nouvelle Subjectivité*, au Festival d'automne à Paris
1979 : installation à Paris à son retour d'Argentine
1989 premières sculptures en bronze
1990 : enseigne à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris
2002 : élu correspondant à l'Academie des beaux-arts de l'Institut de France
2006 : réalisation de quarante-neuf toiles pour *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir* (éditions Diane de Selliers)

PAT ANDREA

« LE DESSIN, C'EST **LA LIGNE**... »

Pat, vous proposez une exposition solo à Drawing Now.
Depuis de nombreuses années, je travaille avec la galerie Ramakers, située à La Haye, aux Pays-Bas. Et puisque je suis connu à Paris, elle a pensé que cette exposition serait une bonne entrée pour elle, qui participe pour la première fois à ce salon.

Le dessin est une pratique à laquelle vous aimez particulièrement vous adonner ?
Très tôt, j'ai baigné dans la peinture, mes parents étant peintres. Mais j'ai toujours aimé le dessin, y compris quand il est au service de la bande dessinée. J'ai d'ailleurs eu la chance de croiser la route d'Hergé lorsqu'il s'est porté acquéreur d'une de mes œuvres ! Elle était d'ailleurs montrée lors de son exposition rétrospective au Grand Palais, en 2017.

Quand vous dessinez, c'est avec l'idée d'en faire ensuite un tableau ?
Pas spécialement, non. J'aime bien me faire emmener par le dessin. Je peux aussi m'en servir lors d'une commande. Par exemple, on m'a récemment demandé de réaliser un mur en céramique en Grèce, et c'est par le dessin que j'ai montré au commanditaire ce que je voulais faire. C'est classique. Longtemps, les tableaux étaient le fruit de commandes. Le peintre « libre » n'est né qu'à l'invention de la photographie.

Qu'allez-vous montrer au salon Drawing Now ?
Des dessins anciens et des créations récentes. Le dessin, c'est la ligne. J'ai toujours trouvé intéressant de représenter quelque chose – un être humain, un animal, un arbre... – par une seule ligne, un trait.

Quels sont vos maîtres en la matière ?
Rembrandt, Goya et Piero della Francesca chez les peintres. Hergé, Hans Kresse et Salinas en bande dessinée. Dans les années soixante, cela ne se faisait pas de dire qu'on aimait des auteurs de bandes dessinées. Maintenant, cela ne choque plus personne. En fait, ce qui m'intéresse depuis toujours, c'est la construction d'une image. Le dessin m'aide à comprendre cela.

Par l'entremise de l'attachée de presse du **Salon du dessin ancien**, nous avons eu connaissance du prix de sept dessins originaux. Issus d'autant de galeries, ils seront exposés lors de cette manifestation au palais Brongniart, place de la Bourse à Paris, jusqu'au 31 mars. Un excellent moyen de vous initier aux cotes et investissements qu'un tel marché peut offrir aux amateurs de dessins...

Par **Frédéric Bosser**

LE MARCHÉ DU DESSIN

LE PRIX DES ŒUVRES EN GALERIE

© Richard Muller / Galerie Martin Moeller

GALERIE **MARTIN MOELLER**

Richard MULLER (1874-1954)
Dans le soleil de midi (In der Mittagssonne)
1915 - Crayon et fusain sur papier beige,
54,6 x 38,6 cm, signé, daté.
Prix : **20 000 €**

© Il Guernico - W.M Brady & Co

GALERIE **W.M BRADY & CO** (NEW YORK)

Il GUERNICO (1591-1666)
Femme nue à mi-corps regardant à droite,
son bras droit posé sur un coussin
Sanguine, 24,7 x 22 cm
Prix . **140 000 €**

© Henry Moore / Galerie Rosenberg

GALERIE **ROSENBERG**

Henry MOORE (1898-1986)
Seated Nude
1929, *Pen, ink, charcoal, chalk, and wash on paper.*
42,90 x 33,80 cm
Prix : **79 000 €**

GALERIE **DE BAYSER**

François-Victor BIENNOURY
(1823-1893)
Esope
Pierre noire et craie, 54 x 18,5 cm. Signé, daté et dédicacé en bas à gauche. Dessin préparatoire pour le tableau *Esope et Cantus* conservé au musée de Grenoble
Prix : **4 000 €**

© François-Victor Biennoury / Galerie De Bayser

© Albert Marquet / Galerie Antoine Laurentin

GALERIE
ANTOINE LAURENTIN

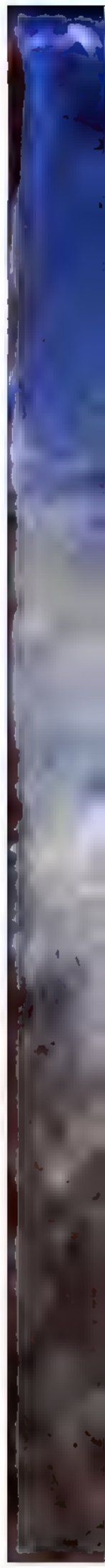
Albert MARQUET (1875-1947)
Fenêtres fleuries, Carolles
Gouache sur papier signée en bas à droite, 22,5 x 16 cm
Prix : **18 000 €**

GALERIE **MATHIEU NÉOUZE**

Maurice LANGASKENS (1884-1946)
Le Petit Cordonnier
Aquarelle sur papier, 30 x 47,5 cm, signée en haut à droite
Prix : entre **10 000** et **15 000 €**

© Maurice Langaskens / Galerie Mathieu Néouze

Les Étudiants et les oies grasses, (2017)
Huile sur toile, 320 x 270 cm
Courtesy Galerie Templon, Paris et Bruxelles
© GérardGarouste Photo B Huet-Tutt



J'avoue, je ne savais pas trop à qui j'aurais affaire en me rendant à Ménilmontant pour rencontrer **Gérard Garouste**. Rendez-vous était donné dans son atelier-logement, où il réside quand il séjourne à Paris. À lire son autobiographie, on craint un homme à l'humeur vagabonde, qui rendrait vite une interview impossible. Il n'en a rien été. J'ai découvert un homme serein, drôle et à l'aise dans ses pompes, quoique totalement hors normes et très éloigné des conventions de l'art.

Une rencontre
avec **Frédéric Bosser**

GÉRARD GAROUSTE

LE DESSIN COMME URGENCE...

Quelle est la place du dessin dans votre travail ?
Le dessin m'a toujours collé à la peau. Il m'a sorti de mes complexes, m'a déconnecté de la réalité et apporté la reconnaissance des autres.

À quoi ressemblait votre dessin quand vous étiez enfant ?
J'avais déjà mon propre univers. J'adorais dessiner des insectes, des milliers de fourmis, etc. C'était proche de l'art brut, car très obsessionnel. Sinon, je faisais régulièrement des dessins pour mes copains, pour la fête des Mères notamment. Je lisais aussi beaucoup de bandes dessinées à cette époque, *Gil Jourdan*, *Blake et Mortimer*, avec une préférence pour *Tintin*. J'ai beaucoup appris sur le dessin grâce aux bandes dessinées. Et comme nous n'avions pas le droit d'en lire au collège, j'en créais moi-même. Mon personnage s'appelait Puttimboum ; il plaisait beaucoup à mes copains qui attendaient avec impatience de connaître la suite de ses aventures. Pour le père de Jean-Michel Ribes, qui s'était lancé en presse, j'ai imaginé plus tard deux autres bandes dessinées.

Dans le catalogue édité au moment de votre exposition *En chemin* (Flammarion), à la fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence, en 2015, on découvrait des extraits de vos carnets de dessin. Quelles merveilles !
J'en ai toujours un sur moi. Ces carnets, je les appelle *Notes et croquis*. Je les remplis quand je suis dans des cafés.

Vous dessinez ce que vous voyez autour de vous ?
Pas du tout ! Je me fous de la réalité qui m'entoure. Je fais parler mon imaginaire, j'esquisse des projets de tableaux, je prends des notes. J'en ai une douzaine comme cela. *(Sur ce, il va nous en chercher un.)*

Vous aimez montrer vos carnets ?
Pas spécialement. L'idée vient d'un des auteurs des textes du catalogue, Marc-Alain Ouaknin. Il a fini par me convaincre de les montrer. C'était la première fois qu'ils étaient publiés, comme si je montrais les coulisses d'une pièce de théâtre…

Toutes ces esquisses aboutissent à un tableau ?
En général, oui, sauf si l'idée ne me séduit pas. Il me faut au minimum trois mois entre un croquis et un tableau. Entre mon dessin jeté et le tableau final, beaucoup de modifications vont se succéder, car je ne garde que ce qui me plaît. Ce qui est compliqué, je l'élimine.

J'aime quand le spectateur vient à se poser les mêmes questions que moi lorsque je réalise le tableau.

Dans vos carnets, peu de place est consacrée aux paysages…
Vous savez, la peinture, ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus, bien que ce soit ma seule façon de m'exprimer. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est le sujet. Je mets ma peinture au service du sujet. Son exécution, c'est comme de la syntaxe pour un écrivain, rien de plus. En résumé, mes tableaux sont des réponses à des questions que je me pose. En ce moment, ma grande interrogation tourne autour des équations de Maxwell *(NDLR : lois de physique)*.

La couleur est aussi absente de vos croquis.
Mes carnets ne s'appellent pas *Notes et croquis* par hasard. Ce ne sont pas des carnets de dessins, mais de recherches. La couleur ne me servirait à rien. De plus, je ne veux pas m'imposer des couleurs à partir de mes ébauches. Tout viendra sur la toile.

Dans cet atelier parisien, on vous voit encerclé par des livres. La lecture est importante pour vous ?
Autour de moi, ce sont des livres d'art et beaucoup d'essais, la plupart sur le même sujet. Mais, au départ, il y a *La Divine Comédie* de Dante. Ce long poème m'invite à lire des commentaires sur cette œuvre, ce qui m'a fait apprendre que son auteur était kabbaliste. Là, je découvre que la kabbale chrétienne est différente de la kabbale juive, ce qui me fait remonter à ma judaïté. Je suis alors des cours sur le Talmud et j'apprends l'hébreu. De fil en aiguille, toutes ces recherches se retrouvent dans mes peintures…

Diane au bain (2014-18)
Pastel, sanguine et mine de plomb sur papier, 81 x 121 cm.
© Musée de la Chasse et de la Nature, Gérard Garouste / ADAGP 2018
Photo B Huet-Tutt

À votre sortie des Beaux-Arts, ce n'est pas dans la peinture que vous vous lancez, mais dans l'illustration en proposant des dessins humoristiques à *Paris-Match* et à *Planète*.
Mes idoles de l'époque sont alors Reiser, Wolinski, Topor… J'adorais le dessin d'humour. Malheureusement, cette expérience a tourné court : je n'aurais que deux dessins publiés dans chacune de ces revues. Peut-être que je n'avais pas assez d'humour ! *(Rires)*

Ces dessins font penser au Folon dessinateur d'humour…
Et à Saul Steinberg qui nous a tous influencés. Quand j'ai découvert son travail à la galerie Maeght, rue du Bac, à Paris, j'étais abasourdi. C'est au-delà du dessin d'humour. Cela m'a poussé à aller encore plus loin dans l'aventure du dessin. À ce choc visuel s'est ajoutée la découverte de l'art brut – lors de la présentation de la collection Dubuffet, en 1968, aux Arts décoratifs – et le travail de Duchamp. Il y avait là une fraîcheur incroyable, différente de ce que j'avais vu jusque-là dans les Lagarde et Michard.

Quand commencez-vous à peindre ?
Très tard, en fait. Suite à Duchamp, je me suis longuement penché sur la question de l'avenir de la peinture. Y en avait-il un ? Pour répondre à cette question, j'ai pensé qu'il me fallait revenir sur l'origine de la peinture, sur ce qu'était un tableau occidental. La base n'est pas la main de la préhistoire, mais bien le Siècle d'or. Ben dit que *« l'art, c'est l'espace qui se trouve entre les doigts de pied »*.
En résumé, ça veut dire que l'art est, à la fois, partout et nulle part. Si je lui donne raison, je me dis qu'il faut redéfinir ce qu'est l'art. J'étudie assidûment le travail de Vélasquez, Le Tintoret, Goya, Manet et surtout Le Greco. En regardant ce dernier attentivement, j'ai appris à peindre…

Sortie de bain (2013-18)
Mine de plomb sur papier, 76 x 57 cm
© Musée de la Chasse et de la Nature, Gérard Garouste / ADAGP 2018 Photo B Huet-Tutt

Actéon et les deux ponts (2017)
Huile sur toile, 114 x 146 cm
© Musée de la Chasse et de la Nature Gerard Garouste, ADAGP, 2018.
Photo B Huet-Tutt

Il y a toujours un sujet dans vos tableaux. Ce n'est jamais gratuit.
Comme chez Le Tintoret, j'aime quand le spectateur vient à se poser les mêmes questions que moi lorsque je réalise le tableau. Si je réussis mon coup, je suis comblé. Je mets en scène des histoires. La peinture les fait ensuite voyager, les dépose sur d'autres rétines que la mienne, réveille d'autres mémoires, d'autres morts, d'autres questions... La destinée de mon œuvre est d'être regardée, de résonner, de s'émanciper et de s'éloigner du sujet dont elle est issue.

Vous êtes le symbole du peintre qui a su montrer que le figuratif avait encore de beaux jours devant lui, à un moment où il n'était plus vraiment exposé en galerie...
Merci ! En même temps, je ne sais faire que cela. Il n'était pas question de faire de la surenchère sur Duchamp : son urinoir a tout dit... Et puis, si je n'ai pas été un artiste conceptuel, c'est tout simplement que je ne m'en sentais pas capable.

Tout comme vous n'êtes pas capable de produire plus et plus vite à la demande de votre galeriste américain, Leo Castelli, histoire de conquérir le marché local et international. Il vous propose même de vous installer à New York...
Cette ville m'amuse bien, mais pas plus d'une semaine. J'aime trop les paysages normands pour aller vivre là-bas. Quand Leo Castelli m'a dit de produire et de produire encore, je lui ai juste répondu qu'il fallait un temps de séchage entre les couches de peinture. *(Sourires)*

Pour conclure avec votre actualité, trois expositions en même temps, quel stratège vous faites !
C'est le fruit du hasard ! Au départ, il y a cette exposition proposée par le musée de la Chasse autour du mythe de Diane et Actéon. La galerie Templon a profité de cette opportunité pour en faire de même. Je n'avais pas exposé chez eux depuis longtemps. Sur ce, le musée des Beaux-Arts m'a demandé de montrer mes installations monumentales et mes dispositifs théâtraux dans sa salle des Antiques. Proposer les trois en même temps arrangeait tout le monde...

Votre liberté ne vous a pas empêché de réaliser une belle carrière ni de continuer à intéresser le monde de l'art. Pour preuve, ces trois expositions concomitantes dans des lieux prestigieux. Merci, monsieur Garouste, pour votre parcours, votre intégrité et votre travail.

Les Saintes Ellipses (2018) Installation aux Beaux Arts de Paris
© 2018 Beaux-Arts de Paris, Gérard Garouste. Photo DR

EXPOSITIONS

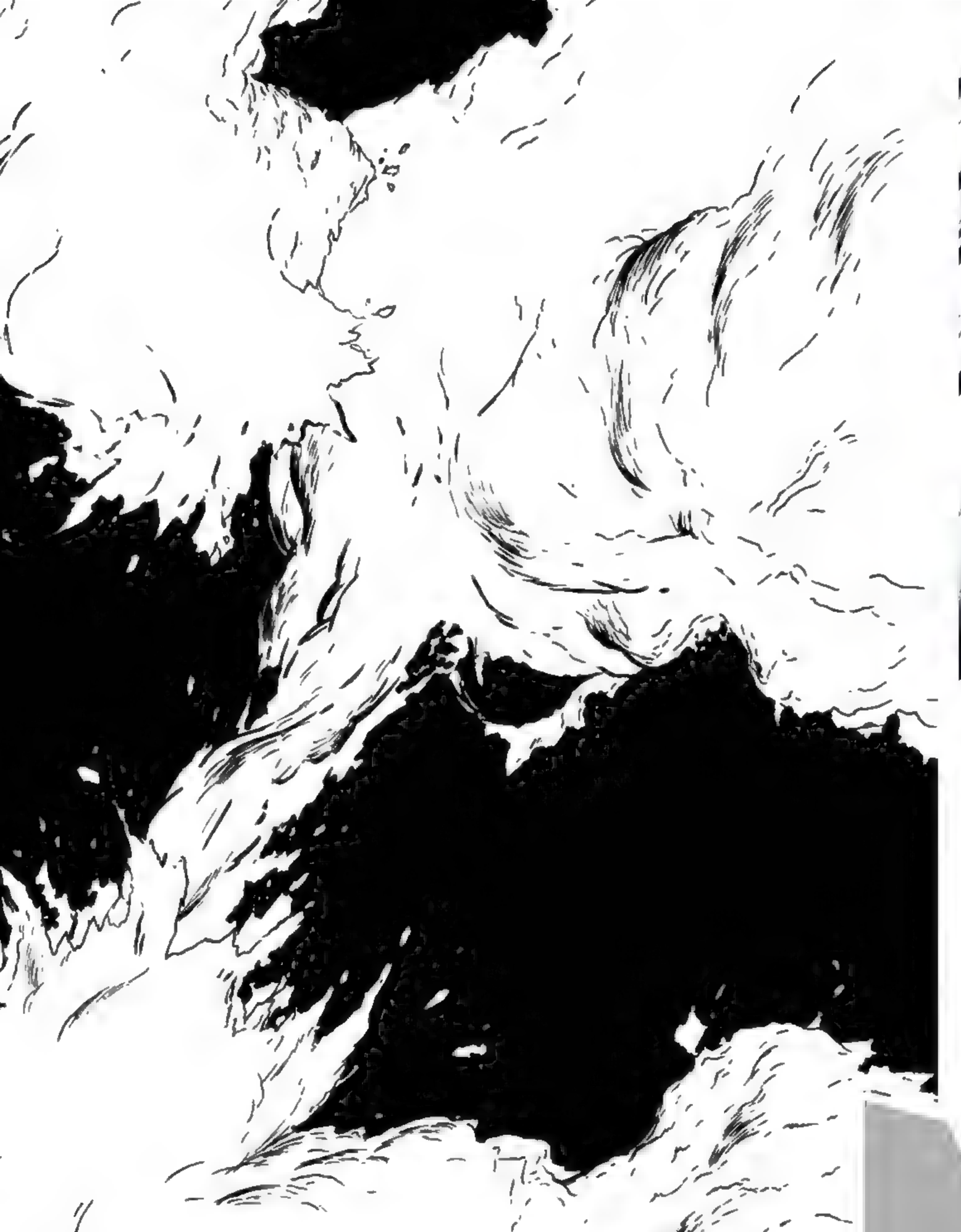
GAROUSTE, LE GRAND ŒUVRE DIDLATIQUE
JUSQU'AU 15 AVRIL
Beaux-Arts de Paris
14, rue Bonaparte - 75006 Paris
Plus d'informations :
www.beauxartsparis.fr
Tél. : 01 47 03 50 00

GAROUSTA
JUSQU'AU 12 MAI
Du lundi au samedi, de 10 à 19 heures
Galerie Templon
30, rue Beaubourg - 75003 Paris
Plus d'informations :
Tél. : 01 42 72 14 10
Fax : 01 42 77 45 36
info@templon.com

GAROUSTE, DIANE ET ACTÉON
JUSQU'AU 1ER JUILLET
Ouvert tous les jours (sauf lundi et les jours fériés) de 11 à 18 heures, et le mercredi de 11 à 21 h 30
Musée de la Chasse et de la Nature
62, rue des Archives - 75003 Paris.
Plus d'informations :
www.chassenature.org

Abdelkader Benchamma a grandi en dessinant et en lisant beaucoup de bande dessinée à la bibliothèque de Mazamet où il a passé sa jeunesse. À l'âge de quinze ans, il a déjà réalisé pas loin d'une quinzaine de bandes dessinées de quarante à cinquante pages chacune que ses parents vont jeter en faisant le tri dans les affaires de leurs enfants. L'art, il le découvre à l'adolescence en suivant les cours d'un professeur qui, de surcroît, l'emmenait régulièrement voir des expositions. Après le lycée d'Albi qu'il intègre pour suivre l'option arts plastiques, il poursuit ses études aux Beaux-Arts de Montpellier puis de Paris. S'il dessine et peint beaucoup à Montpellier, à Paris, il expérimente d'autres techniques comme la photo, la vidéo, la sculpture… tout en se prêtant au jeu des travaux de type supports/surfaces et sur l'abstraction, car il savait que cela lui servirait peut-être un jour dans sa peinture figurative. À l'occasion d'une exposition au 104, à Paris, nous l'avons sollicité…

Un entretien avec **Frédéric Bosser**



ABDELKADER **BENCHAMMA**
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Illustration extraite
de ***Random***
© Benchamma / L'Association

50 NUANCES DE **NOIR**

Abdelkader, que se passe-t-il à votre sortie des Beaux-Arts ?
Tout d'abord, je n'obtiens pas mon diplôme ! *(Rires.)* Pour gagner ma vie, je travaille à L'Œil écoute, une librairie parisienne généraliste ouverte tard le soir. Comme c'est plus calme qu'en journée, j'en profite pour relire beaucoup de littérature, d'essais et de bandes dessinées. C'est là que j'ai découvert la maison d'édition L'Association, De Crécy, Daniel Clowes et redécouvert Charles Burns. Bref, tous les auteurs de BD indépendants qui sortent au début des années 2000.

L'art figuratif ne devait pas être à la mode aux Beaux-Arts à votre époque ! Il ne l'est toujours pas d'ailleurs...
Dire « J'aime Egon Schiele, Bacon, Van Gogh, les impressionnistes, Giacometti », ce n'était pas très bien vu, en effet. On me conseillait de ne plus m'y intéresser et de regarder vers des choses plus radicales

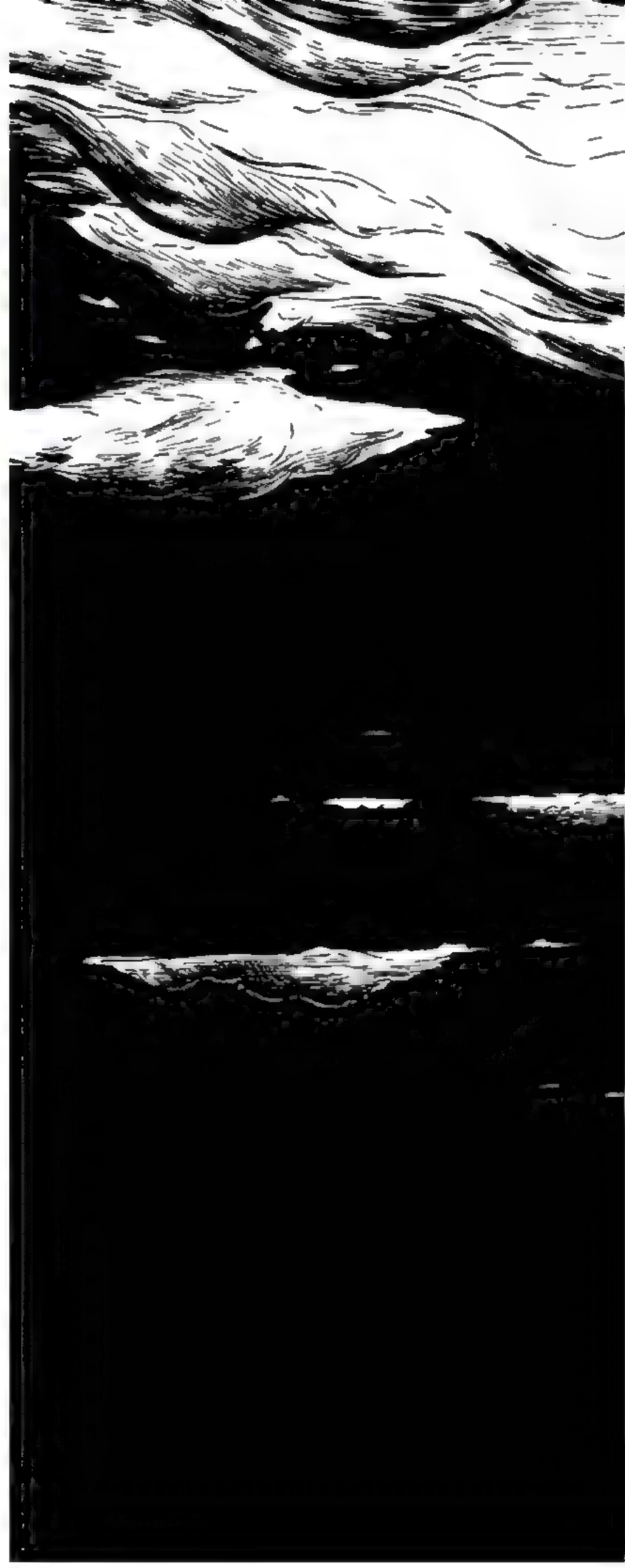
Pour autant, vous restez dans le figuratif...
Je suis quelqu'un de têtu !

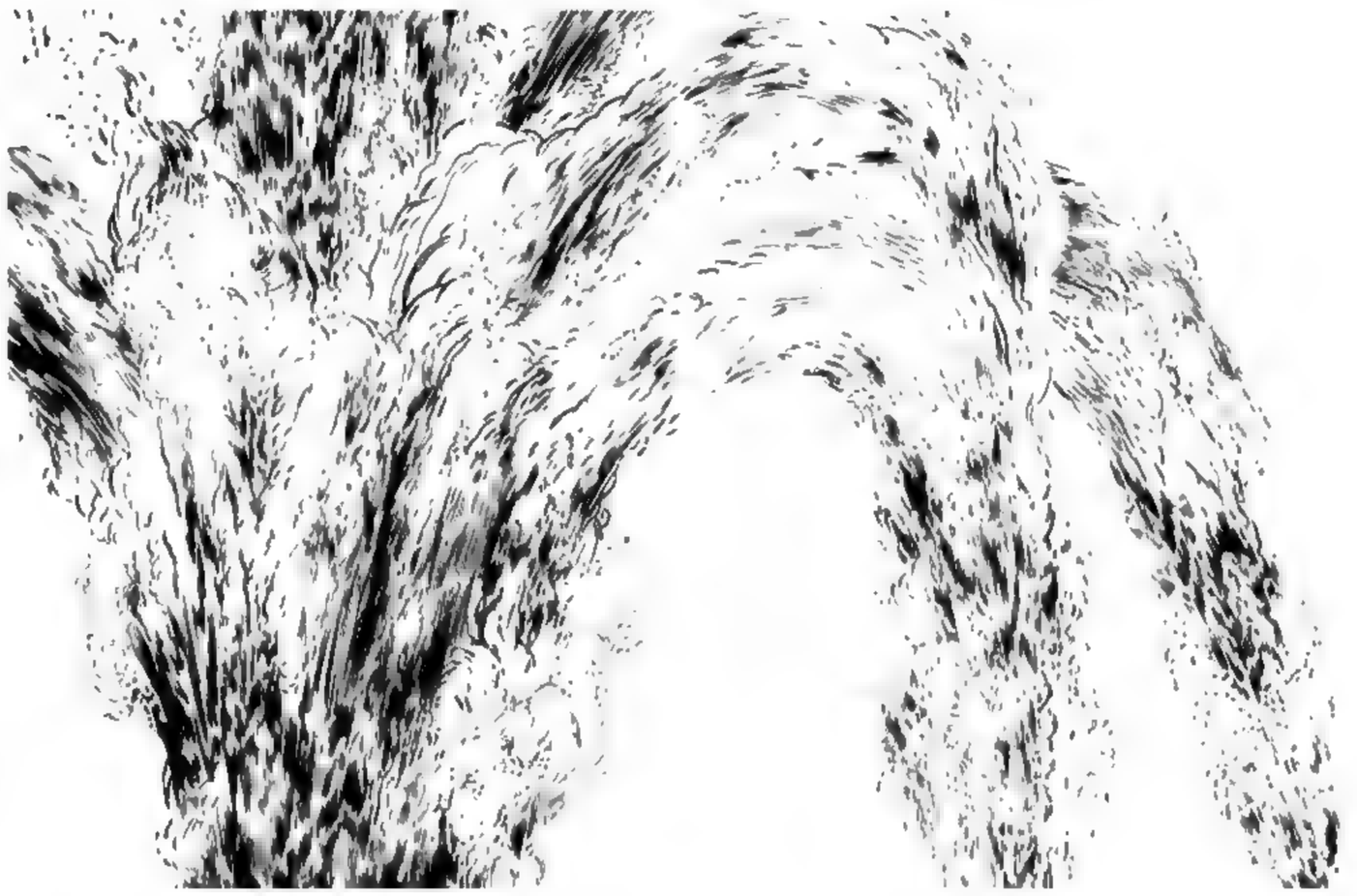
Et le dessin dans tout ça ?
Le dessin m'est revenu en cinquième année, via l'écriture. Mon trait était alors plus schématisé. J'étais très « ligne claire » à ce moment-là, et je continuais d'ajouter des phrases en écho à mon dessin. Je trouve qu'en associant des dessins et des textes, on fait travailler différentes parties de son cerveau. C'est vrai pour l'artiste comme pour le spectateur.

Cette association texte et image vient-elle de réminiscences de vos lectures de bandes dessinées ?
Je dirais plutôt que c'est le fruit de mes lectures, et de William S. Burroughs plus particulièrement.

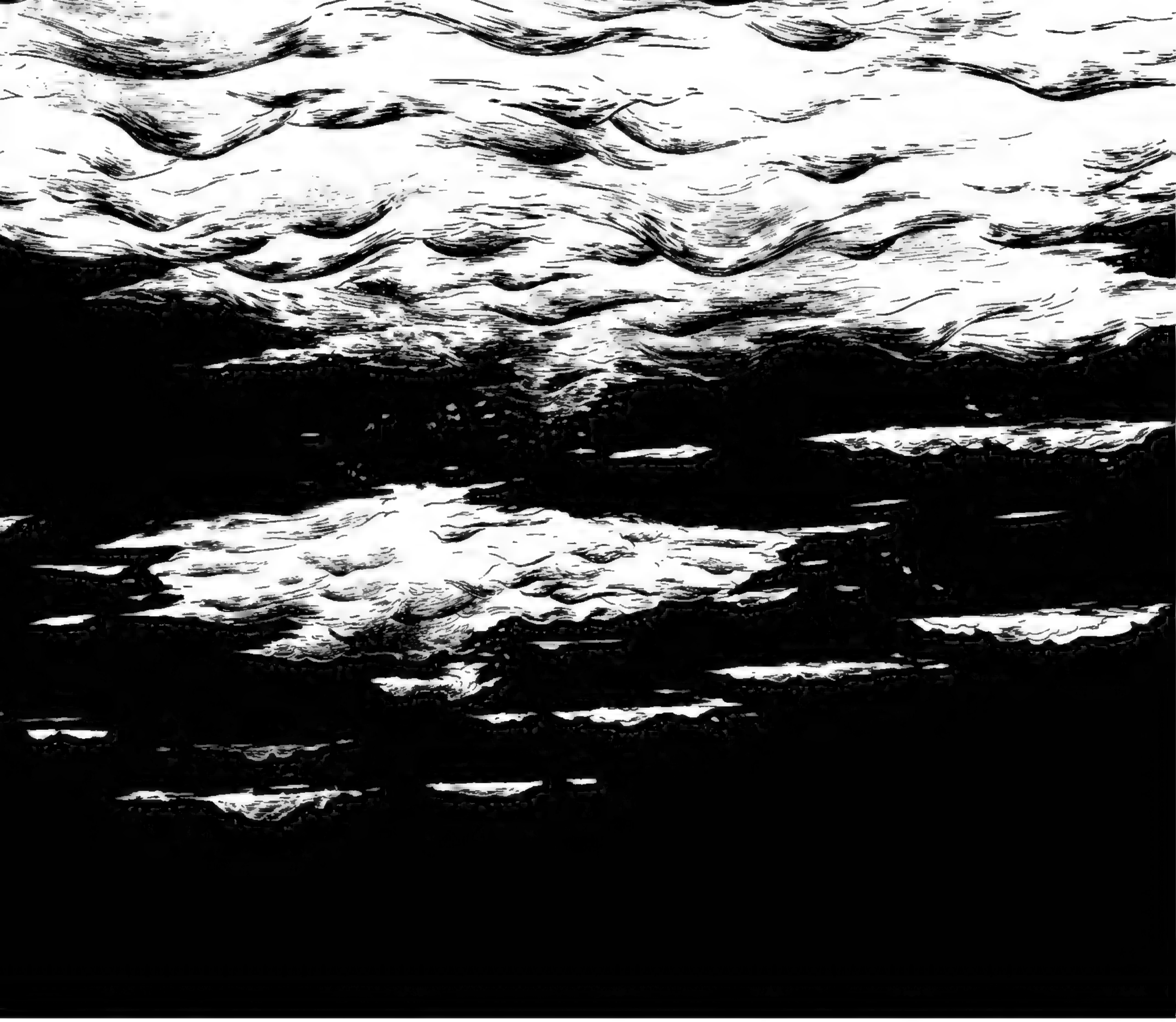
comment représenter ce qui n'est pas représentable, en perpétuel mouvement ou invisible, comme le Big Bang ou la matière noire...

Ces lectures, vont-elles avoir une incidence sur votre travail ?
Mon dessin, jusqu'alors plutôt radical et très neutre, s'assouplit et devient plus bande dessinée. Est-ce pour cela que, lors d'une soirée, un ami me conseille de me rendre à un atelier dirigé par les scénaristes et dessinateurs Ruppert et Mulot ? C'était à la villa du Lavoir, à Paris. J'y rencontre plein d'autres auteurs de bandes dessinées, comme François Olislaeger, Benjamin Chaumaz (Nationale 13 et Trente-trois Tours à L'Association). J'ai adoré ces moments passés en leur compagnie...





Double page extraite de ***Random***
© Benchamma / L'Association



Double page extraite de ***Random***
© Benchamma / L'Association

C'est pour cette raison que, beaucoup plus tard, vous éditerez à L'Association votre livre *Random* ?
Exactement ! Ruppert et Mulot me poussent à faire de la bande dessinée, mais je vais mettre du temps à trouver mon style dans ce domaine. Et comme je ne le trouve pas vraiment, je m'orienterai plus vers l'art. Mon travail est alors sélectionné par la galerie du Jour-agnès b. pour une exposition collective, en 2007, où je présente douze petits dessins.

Quels sont les retours ?
Très positifs ! J'ai la chance d'être entouré de plein d'autres artistes dont j'aime le travail, comme Pierre La Police. On commence à parler de moi dans la presse. Ça motive forcément, surtout après deux années comme libraire, où il ne se passait pas grand-chose. C'est aussi le temps de mes premières ventes... C'est étrange de constater qu'une personne veut acheter l'une de vos œuvres contre de l'argent. Puis, j'ai la chance de connaître le boom du dessin, quand les musées ont commencé à acquérir beaucoup de pièces dessinées, dont que quelques-unes de mes œuvres. J'ai ensuite enchaîné par des expositions dans d'autres galeries, des centres d'art, des musées, des lieux alternatifs, etc. Je travaillais sur de plus grands formats : le paysage avait fait son apparition, j'ajoutais de la matière et de la texture, ce qui rendait mon travail de moins en moins figuratif.

En un mot, je dirais que je mettais en place un univers plus inquiétant, plus existentialiste, plus neutre, sans être mystique pour autant.
Je travaillais aussi plus sur la figure du tas, sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce que j'habitais à la campagne, à l'époque. Un « tas » étant de la matière en pleine transformation, cela rejoignait mes préoccupations du moment : comment représenter ce qui n'est pas représentable, en perpétuel mouvement ou invisible, comme le Big Bang ou la matière noire, concept issu de l'astrophysique.

Double page extraite de ***Random***
© Benchamma / L'Association

C'est ainsi que vous êtes allé vers l'abstraction…
Et l'expérimentation du dessin. Je ne suis pas un artiste de rupture, et mon dessin est reconnaissable. Mais je tente d'introduire de nouvelles choses, comme ces grands paysages de nuit au teint cuivré, violet, pourtant uniquement réalisés au marqueur noir. En parallèle, je commence à réaliser des dessins muraux de plus en plus monumentaux et immersifs.

Est-ce difficile de passer du petit au grand format ?
Ma grande erreur, au départ, aura été de vouloir reproduire mes petits dessins en grand format. Cela ne fonctionnait pas. C'était les mêmes en grand, et surtout en moins bien… Je me devais donc de trouver une autre technique pour réaliser mes grands formats. Je suis parti de trames très précises que je grossissais. C'est d'ailleurs comme cela que le « tas » est arrivé. Cette solution m'a tout de suite plu, et je l'ai gardée.

Votre première exposition personnelle arrive trois ans plus tard, en 2007, toujours à la galerie agnès b. Un sacré challenge…
Pour la préparer, je suis parti m'installer quelques mois à la campagne. J'ai réalisé beaucoup de grands formats, histoire de bien occuper l'immense espace de la galerie. L'accueil a été très bon, et les ventes ont suivi. Xavier Löwenthal, un des membres fondateurs du collectif La Cinquième Couche, a vu ce travail et a proposé de m'éditer. De retour à la campagne, j'ai dessiné dans un carnet une histoire d'une cinquantaine de pages. Après l'avoir vue, Xavier m'a encouragé à continuer dans cette direction. Finalement, *Random* se fera à L'Association, en 2014, avec une plus forte pagination. agnès b. et le FRAC Auvergne cofinanceront ce livre.

Comment appréhender ce livre qui peut paraître déroutant au premier abord ?
Comme une histoire, un voyage dans la matière ! Il est aussi possible de s'arrêter sur chaque dessin. C'est une rêverie, une création de mondes au croisement de la bande dessinée, du dessin et du story-board.

L'absence humaine est-elle volontaire ?
Le peu d'êtres humains… j'ai même failli les enlever complètement. Dans l'univers, on n'est pas grand-chose…

L'objet est très beau.
Avec l'éditeur, nous voulions un rendu proche de ces vieux livres d'astronomie des années trente, avec une très belle reliure et de superbes illustrations intérieures. Une aventure passionnante !

2014 est une belle année pour vous. Outre ce livre, vous exposez au Carré Sainte-Anne de Montpellier. L'exposition s'intitule *Le Soleil comme une plaque d'argent mat.*
J'ai adoré voir comment le dessin pouvait occuper une place dans un tel espace. Excepté les petits formats, j'ai tout conçu pour ce lieu magnifique que je connais très bien vu que j'habite à côté. Je me suis approprié de nouvelles techniques : de plus gros pinceaux, des éclaboussures, des giclures, des échafaudages brisés.

Dans cette exposition exclusivement en noir et blanc, on plonge dans un univers…
Fait de pierres qui tombent, qui bougent, de tempêtes, de nuages, d'apparitions humaines mystérieuses, etc. Là aussi, je raconte une histoire, même si cela peut parfois paraître abstrait quand on y est confronté. Je me suis beaucoup surpris en réalisant cette installation.

L'absence de couleurs est-elle voulue dans votre travail ?
Comme mon dessin est issu de l'écriture, c'est assez logique. Quand on écrit, on prend naturellement un stylo noir et une feuille blanche. J'ai gardé ce principe. À partir de cette approche très fermée du noir et blanc, j'ai tenté d'ouvrir toutes les pistes de travail possibles. Cette contrainte très forte me plaît et m'oblige à être inventif. D'où l'arrivée du fusain, du marqueur noir, du gris, etc. Au Carré Sainte-Anne, en accord avec le commissaire d'exposition, je me suis même fixé une contrainte temporelle. Le dernier panneau, je l'ai fait au dernier moment, le soir de la veille du vernissage. Je me suis lâché avec de gros pinceaux. Et, pour revenir à votre question, je ne vois pas trop l'intérêt de la couleur dans mon travail. J'en utilise un petit peu, mais sans plus, car cela ne me convainc pas. En fait, ce côté radical du noir et blanc continue à me plaire.

Comment voyez-vous votre évolution ?
Vers le gris et les nuances de gris.

Quoi qu'il en soit, le dessin vous réussit puisque vous êtes lauréat du prix Drawing Now en 2015. Cette même année et l'année suivante, vous exposez au Drawing Center de New York, au FRAC Auvergne, à la Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne, à Dublin, à Barcelone, à Dubaï, puis à la Biennale de Sharjah en 2017. En 2018, vous investissez le 104 du 17 mars au 6 mai. Un mot sur cette exposition ?
Je vous invite à venir voir !

À bon entendeur... ■

EXPOSITION

ABDELKADER BENCHAMMA, L'HORIZON DES ÉVÈNEMENTS

Au 104 jusqu'au 6 mai 2018
Renseignements sur www.104.fr

ABDELKADER BENCHAMMA

Né en 1975 à Mazamet. Il vit et travaille à Montpellier et Paris.

EXPOSITIONS PERSONNELLES (sélection)

2018 : *Abdelkader Benchamma*, le 104, Paris
2016 : Abdelkader Benchamma, *Islands*, Maison du livre, de l'image et du son, Villeurbanne • *Representation of Dark Matter*, The Drawing Center, The Wall Drawing Commission, New York • Abdelkader Benchamma, prix Drawing Now, Christie's, Paris
2015 : *Representation of Dark Matter*, The Wall Drawing Commission, The Drawing Center, New York • *Simulacre*, prix Art Collector, Paris Random, FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand
2014 : *Le Soleil comme une plaque d'argent mat*, Carré Sainte-Anne, Montpellier
2013 : *Abdelkader Benchamma*, Gallery Federico Luger, Milan
2012 : *Corrupted Theories*, Gallery Isabel van den Eynde, Dubai
2011 : *Le Signal faible*, ADN Galeria, Barcelone
2010 : *Abdelkader Benchamma, Drawing Now*, Salon du dessin contemporain, ADN Galeria, Paris
2008 : *Même les choses invisibles se cachent. Part 2*, CAC, Istres • *Même les choses invisibles se cachent. Part 1*, ADN Galeria, Barcelone • *Abdelkader Benchamma*, Centre d'art contemporain La galerie, Vitry-sur-Seine
2007 : *Abdelkader Benchamma*, galerie du jour agnès b., Paris
2005 : *Incidents [Invisibles], Project Room*, galerie du jour agnès b., Paris

Par **Frédéric Bosser**

RENCONTRES DU 9E ART

UN **FEU D'ARTIFICE** DE DESSINS

Françoise Petrovitch participe à l'exposition *Multiples*
© Françoise Petrovitch

RENCONTRES DU 9E ART, BANDE DESSINÉE ET ARTS ASSOCIÉS
AIX-EN-PROVENCE
Du 7 avril au 26 mai 2018
15e édition, entrée gratuite
Retrouvez toute la programmation sur
www.bd-aix.com

Pour leurs quinze ans, les **Rencontres du 9e art d'Aix-en-Provence** prennent un tournant et proposent aux visiteurs (l'entrée restant gratuite) un nouveau format de découverte des artistes invités. Du 7 avril au 26 mai, cette manifestation offrira un double parcours d'exposition et de temps forts. Tout d'abord, une exposition intitulée *L'Estampe : une autre forme d'édition ?* Le gratin des artistes du 9e art et de l'art contemporain s'est intéressé et adapté aux contraintes de la pierre à graver.. Ils ont pour nom François Avril, David B., Stéphane Blanquet, Blutch, Ludovic Debeurme, Nicolas de Crécy, Hervé Di Rosa, Philippe Druillet, Brecht Evens, Emmanuel Guibert, Loustal, Killoffer, Lorenzo Mattotti, Hugues Micol, Françoise Pétrovitch, Frédéric Poincelet, David Prudhomme, Art Spiegelman...

Éric Lambé, (exposition *Multiples*)
© Éric Lambé

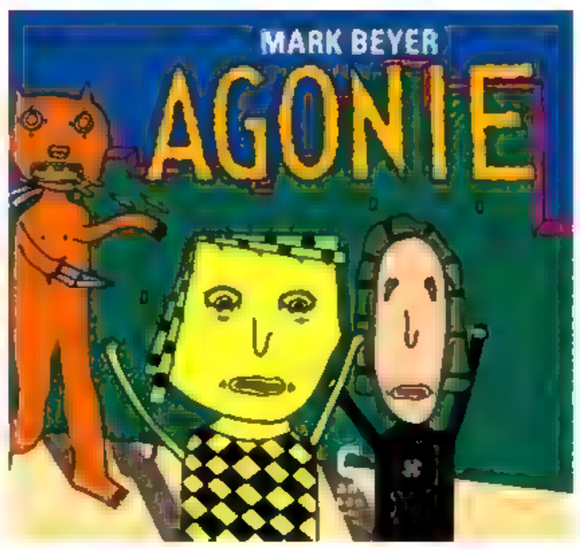
Seront également présents Helge Reumann et son *Black Medicine Book*. Dans ce livre publié chez Atrabile, l'artiste suisse donne naissance à un univers dense et énigmatique qui questionne la frontière entre bande dessinée et art contemporain.

Enfin, la bande dessinée qui risque de défrayer la chronique sera celle du dessinateur berlinois **Atak**, qui pose un regard décalé (le mot est faible) sur deux figures légendaires du 9e art : **Dick Tracy** et **Tintin**. Cette confrontation artistique (et pacifique) entre nos deux héros permettra de montrer en quoi, par-delà leurs ressemblances, chacun est représentatif d'une certaine culture de la bande dessinée d'aventures. Une réappropriation qui en surprendra plus d'un...

Little Tintin in Slumber, par Atak
© Atak

BEAUX LIVRES

Underground dépressif



Mark Beyer est un auteur rare et assez versatile tant ses centres d'intérêt ne se limitent pas à la bande dessinée. Maillon important, voire inséparable, du magazine *Raw* publié par Art Spiegelman, il est considéré par beaucoup comme un des auteurs les plus représentatifs de l'*underground* américain des années 1980. Dans ***Agonie***, très joli petit format carré à la *Pif Poche*, l'auteur se livre à sa spécialité préférée, dépeindre l'univers urbain dépressif de ses deux personnages récurrents que sont Amy et Jordan, deux abrutis victimes de la vie très représentatifs de la façon dont l'auteur voit les citadins de la grosse pomme dans sa série. Dans un style volontairement enfantin, il fait subir les pires situations à ses personnages dans un univers new-yorkais franchement hostile. Absurde, drôle et grinçante, cette petite BD devrait séduire tous ceux qui aiment rire du malheur des autres. ■ **GV**

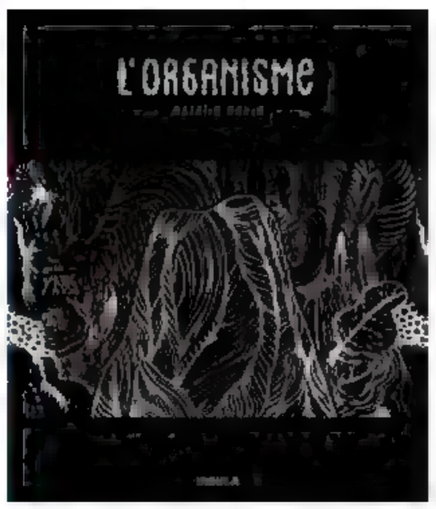
AGONIE
Par MARK BEYER, éditions Cambourakis
Livre cartonné, 174 pages N&B, 15 €, disponible

Hommage en tête de gondole

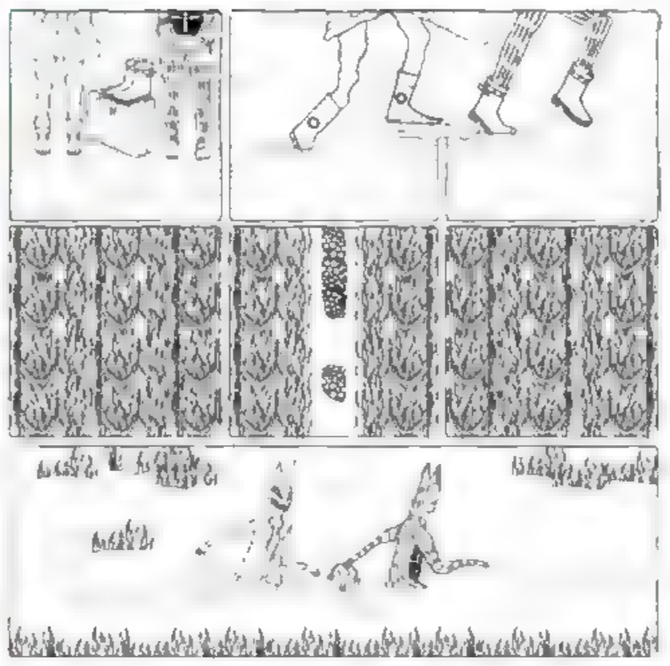
Alors que la ville de Venise est un des plus beaux fleurons du patrimoine mondial, la fondation Glénat lui rend hommage à travers un livre rédigé par un duo de spécialistes qui s'attardent plus particulièrement sur les deux grands peintres vénitiens du XVIIIe siècle que sont Canaletto et Francesco Guardi, ainsi que sur le personnage ultra controversé que fut le grand séducteur **Giacomo Casanova**. Après un chapitre consacré aux « *vedute* », une spécialité picturale paysagère locale très en vogue auprès des touristes de l'époque, les auteurs ont eu la riche idée d'inviter sur place huit auteurs de bande dessinée contemporaine pour les laisser s'exprimer *in situ*. Évidemment, avec des artistes aussi différents que François Avril, Griffo, Zep, Kim Jung Gi, Liberatore, Manara, Loustal et Miles Hyman, le résultat ne pouvait que susciter l'intérêt des lecteurs. ■ **GV**

VENISE SUR LES PAS DE CASANOVA
Par KOWALCZYK & BEAUJEAN, éditions Glénat
Livre broché, 96 pages couleurs, 14,95 €, disponible

BD obsessionnelle



Avec ce roman graphique, l'Argentine **Natalia Novia** n'y va pas avec le dos de la cuillère pour exploiter le concept car il n'y a pas une seule bulle de texte à l'intérieur du livre. Peu intéressée par le pouvoir de l'image à lui par celui de l'écriture, l'auteure délivre une histoire graphiquement très pure où le lecteur devra faire un effort d'observation intense pour ne pas perdre une miette de cet univers très particulier où les personnages sont dépourvus d'expressions. En gros, une jeune fille dans une ville anonyme développe une relation fusionnelle avec son chien. Au fil des pages, le chien devient le centre de son univers jusqu'à l'apparition d'un étrange visiteur. Plus qu'une simple BD, ***L'Organisme*** est une belle surprise magistralement dessinée. ■ **GV**



L'ORGANISME
Par NATALIA NOVIA, éditions Insula
Livre cartonné, 64 pages N&B, 15 €, disponible

Candide moderne

Le monde connaissait déjà le jeune homme comme peintre, *street artist* et performeur, avec la sortie de cette première BD, on peut désormais lui ajouter à sa casaque de dessinateur. Pour un coup d'essai, **Antoine Paris** envoie dans les gencives du monde sa vision personnelle du livre pour enfants. À travers un conte cruel de la jeunesse qui aurait pu être mis en musique par les Bérurier Noir, il raconte à travers des aquarelles aux teintes façon Tardi une fort grinçante histoire d'enfant tatoué, trouvé dans une poubelle par le père Noël. C'est punk, destroy et plutôt pas mal dans le genre trash. L'auteur ne s'embarrasse d'aucune convention, il raconte son histoire avec la même efficacité qu'une chanson des Ramones à l'époque où le rock se jouait en moins de deux minutes. ■ **GV**

PEAU D'ENCRE
Par ANTOINE PARIS, éditions Eidola
Livre broché, 32 pages couleurs, 10 €, disponible

Et quelle aventure !

Alors que l'explosion punk secoue le monde du rock sur la planète entière, c'est un tremblement de terre graphique qui ravage la France. En peu de temps, tout un tas de magazines tous plus extraordinaires les uns que les autres prennent le pouvoir et inondent les librairies. Parmi eux, on trouve les précurseurs comme *Métal hurlant*, *Fluide glacial*, mais aussi *L'Écho des savanes* et *Circus*, le magazine des éditions Glénat. Un peu à la traîne mais non sans avoir oublié d'observer tout ce qui se passait autour d'eux, une poignée d'auteurs de chez Casterman décident de créer une revue radicalement différente grâce à une idée de génie toute simple : offrir aux lecteurs un périodique de qualité qui contiendrait uniquement de grands romans en BD. C'est toute cette aventure passionnante autour de Tardi, Hugo Pratt, Sokal, Rochette et des dizaines d'autres que raconte l'auteur, lui-même membre actif de l'aventure. Rempli de témoignages, d'anecdotes et d'illustrations, ce livre est juste indispensable. ■ **GV**

L'AVENTURE (À SUIVRE)
Par NICOLAS FINET, éditions PLG
Livre broché, 224 pages N&B, 15 €, disponible

Les cent jours version thaïe

Art Jeeno est un trentenaire considéré comme un des plus beaux fleurons de la bande dessinée thaïlandaise. Reconnu dans l'univers manga suite à sa trilogie ***Now***, cet auteur ne se cantonne pas uniquement à ce genre japonais et peut, comme avec ***Now***, étonner son monde avec une histoire onirique et sans paroles réalisée en une centaine de jours à la gloire de la pugnacité féminine. Tant l'héroïne volontaire de cette histoire hors normes ne se laisse par abattre par tous les obstacles qui se présentent à elle. Ajoutez à cela un simple exercice de style, un esthétisme qui se dégage de chaque page et un peu d'amateurisme artistique sensible au potentiel de l'auteur. ■ **GV**

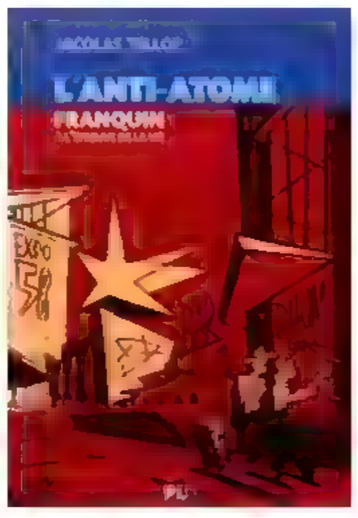
NOW
Par ART JEENO, éditions Çà et Là
Livre cartonné, 112 pages couleurs, 13 €, disponible

Humour magique

Derrière un dessin à l'encre noire pas si naïf que ça se cache une bien belle histoire sur les travers du monde. Dans une société imaginaire où les sorcières doivent se cacher de la méchanceté du genre humain, deux d'entre elles, Rogée et Martine, décident d'égayer leur clandestinité forcée en jouant toute une tartine de bons tours aux brutes qui les entourent. Évidemment, même s'il s'agit d'un fort agréable passe-temps, les deux jouent tout de même avec le feu. Dans cet univers entre réel et féerique, les protagonistes évoluent sur une sorte de ligne pointillée qui les amène tantôt dans un monde, tantôt dans l'autre ; car, dans cette BD pleine d'humour, de poésie et de tendresse viennent régulièrement se refléter la méchanceté, l'obscurantisme et la violence d'un monde que beaucoup de lecteurs aimeraient moins réel. Une nouvelle fois, l'éditeur Cornélius va surprendre les lecteurs qui aiment les jolis livres bien faits. ■ **GV**

LE VOL NOCTURNE
Par DELPHINE PANIQUE, éditions Cornélius
Livre broché, 200 pages N&B, 18,50 € disponible

Ligne claire



Fidèle à sa politique de mettre à disposition des lecteurs les meilleurs ouvrages quant à l'histoire de la bande dessinée, la maison d'édition **PLG** vient de mettre en vente un bien bel ouvrage réalisé par **Nicolas Tellop**, dernièrement commissaire chargé de l'exposition Gaston Lagaffe lors de l'édition 2017 d'Angoulême, et dont le sujet n'est autre que le style atome à travers l'œuvre d'**André Franquin**, qui en fut son représentant peut-être le plus marquant. Créé à l'instigation de Jijé, le style atome se veut une survivance picturale d'un design imaginaire tiré en droite ligne de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958. Parmi les dignes représentants qui ont repris le flambeau, on aura une pensée émue pour Yves Chaland ainsi que Joost Swarte. Dans un style très personnel qui n'hésite pas à mélanger poésie et recherches poussées, l'auteur mène l'enquête sur un sujet qui hérissait les poils d'Hergé qui le considérait vulgaire. En un mot comme en cent, Nicolas Tellop a fait du bon boulot ■ **GV**

***L'ANTI-ATOME**, FRANQUIN À L'ÉPREUVE DE LA VIE*
Par DELPHINE PANIQUE, éditions Cornélius
Livre broché, 200 pages N&B, 18,50 €, disponible

Humour d'îlien

Originaire de l'île de Groix, un bout de terre au large de Lorient et de Port-Louis, **Prosperi Buri** propose une histoire du lieu et de ses habitants à travers une belle succession de contes et légendes locales. Passé cet aperçu tout ce qu'il y a de plus apaisant, tout a été revisité par l'auteur à l'aide d'un décapant à base d'humour corrosif. Dans l'imaginaire des continentaux, les îliens sont des personnes dures, complètement renfermées sur elles-mêmes et absolument hostiles envers le monde extérieur. À la lecture de cette centaine de pages, c'est tout un monde de convictions et de lieux communs quant aux Groisillons et Groisillonnes qui risque de s'écrouler par le rire. Plus que l'humour qu'il contient, ce très joli ouvrage format 45 tours à la couverture pastichant une collection chère à Jules Vernes devrait inciter aussi bien les Corses que les habitants de l'île de Ré à aller se procurer l'ouvrage, quitte à mettre le pied sur le continent ■ **GV**

***INSULAIRES**, PETITE HISTOIRE DE GROIX*
Par PROSPERI BURI, éditions Warum
Livre cartonné, 104 pages N&B, 15 €, disponible

Simon Hanselmann est arrivé de nulle part... Enfin, c'est tout comme, d'une petite ville de l'autre bout du monde, avec sa série *Megg, Mogg & Owl*. Cette sitcom de drogués a tout défoncé sur son passage, cartonnant aussi bien en librairie que sur le web. Un accueil amplement mérité. Autodidacte complet, s'imposant une discipline de fer, Simon trace seul le chemin qu'il a choisi. À l'occasion d'une exposition à la galerie Martel, à Paris, nous l'avons rencontré.

Un entretien avec **Ronan Lancelot**

SIMON HANSELMANN

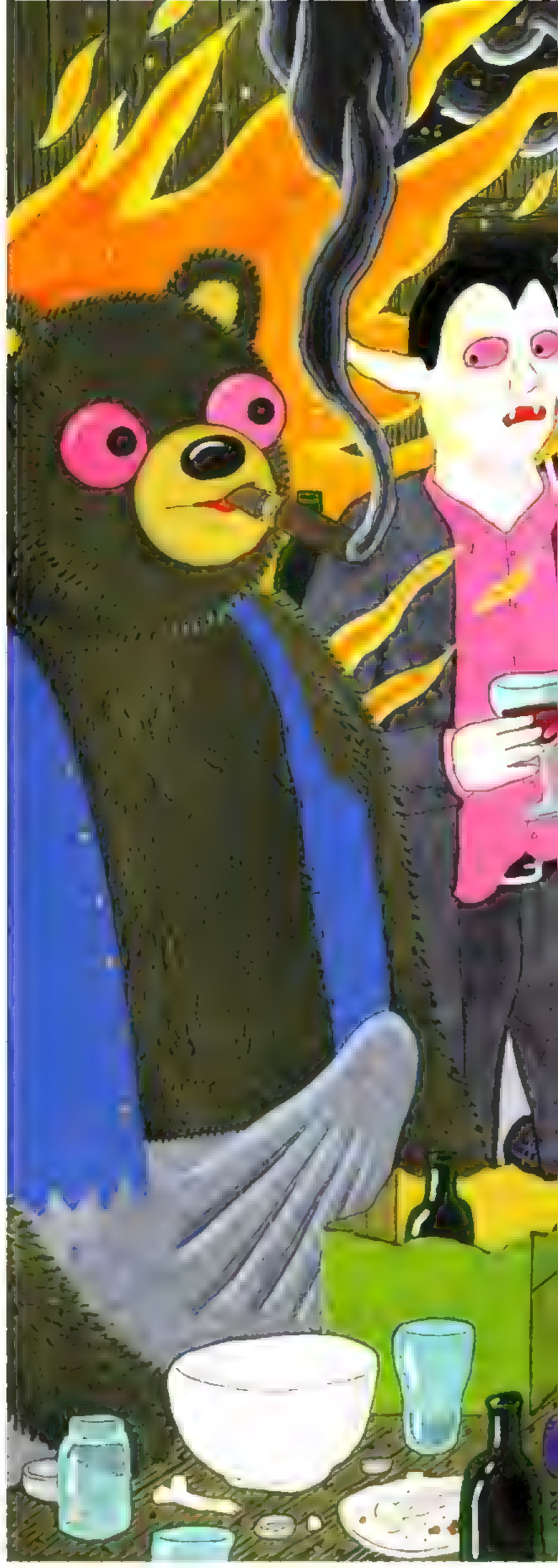
DÉFONCE DE BANLIEUES TRISTES

Megg, Mogg & Owl,
extrait de *Happy Fucking Birthday*
© Hanse mann / Misma

Fuck you! J'ai bossé comme un malade, **je savais ce que je voulais**, et j'ai réussi !

Illustration de couverture de ***Magical Ecstasy Trip***, second album des aventures de Megg, Mogg & Ow
© Hanselmann / Misma

D'où venez-vous ?
Je suis né en 1981 à Launceston, une horrible petite ville sur l'île de Tasmanie, à deux cent quarante kilomètres du sud de l'Australie. Le trou du cul du monde ! Les jeunes n'avaient rien à faire. Aucun groupe de musique, aucun artiste important et le taux de criminalité le plus élevé du pays. Beaucoup de cambriolages et de vols, beaucoup de drogue, surtout la méthamphétamine, un taux de chômage énorme... Là-bas, si vous étiez créatif, dès que vous le pouviez, vous partiez vous installer à Melbourne. Mais c'était une grosse étape à franchir. J'ai des amis qui ont flippé à l'aéroport au moment de prendre leur billet. D'autres se sont fait happer par la grande ville, sont devenus des junkies et ont dû rentrer. Quand j'ai été en âge de voyager, je suis resté en Tasmanie, mais je suis descendu à Hobart, le port des brise-glaces et l'un des plus célèbres points de départ pour le pôle Sud. La scène musicale sur place était démente. Il y avait du noise et du metal partout. Hyper expérimental !



Qu'écoutiez-vous à l'époque ?
Des groupes comme Mount Eerie, The Microphones, Cabaret Voltaire, des groupes du Nord-Ouest américain... À mon arrivée à Hobart, j'ai enfin rencontré des artistes avec qui je suis encore ami aujourd'hui. La majorité d'entre eux s'autopubliaient. Certains ont réussi à percer sur le marché américain, mais sur place, c'était toujours compliqué. Pour en revenir à Launceston, il n'y avait vraiment rien là-bas...

Les personnages déjantés de Simon Hanselmann
© Hanselmann, M.sma

Quelle est votre première lecture marquante en bande dessinée ?
Un épisode de *Spider-Man*. Il était ligoté par le Docteur Octopus, j'avais cinq ans et je trouvais cela très érotique. Ensuite je suis passé à *Tintin*, *Astérix*, *Lucky Luke*, *Mad Magazine*... Il y avait quelques magasins de livres d'occasion, donc j'avais accès à pas mal de choix en bande dessinée. Il faut préciser que derrière chaque comptoir de ces boutiques qui portaient des noms étranges comme Labyrinth ou Electric Adventures, on vendait de l'héroïne. Les drogués se fournissaient en drogues et les gamins en bandes dessinées. J'y ai découvert les livres de Peter Bagge, Charles Burns, Daniel Clowes... et tout le mouvement *underground* américain. Mais la Tasmanie ne ressemble plus au portrait que j'en dresse aujourd'hui. J'y retourne régulièrement et j'ai remarqué que les bandes dessinées étaient plus difficiles à trouver. Tout passe par Internet.

Vous pensez qu'Amazon et le numérique ont tué le marché de la BD papier ?
Oui et non. Regardez le grand retour des disques vinyles et des cassettes. Il y aura toujours des fétichistes ! C'est la même chose pour les livres. Il y aura toujours des gens qui auront besoin de sentir le papier, de renifler l'encre fraîchement imprimée ..

Quand on voit vos planches et vos dessins originaux exposés à la galerie Martel, on réalise que vos couleurs sont éclatantes. Ce n'est pas toujours le cas dans certains de vos livres…

Oui, certains albums, en Espagne notamment, sont imprimés sur du papier qui boit trop, du coup les encres s'étalent et se mélangent un peu. Aux États-Unis, au contraire, le tome 3 était trop pâle lors de sa première édition… En fait, j'utilise du colorant alimentaire pour certaines de mes couleurs. J'ai commencé à le faire par hasard au milieu des années 2000 à Hobart quand, à l'occasion de la réalisation d'une affiche de concert, je me suis rendu compte que je n'avais plus de jaune. J'ai ouvert les placards et j'ai trouvé ce colorant alimentaire pour gâteau qui s'étalait super bien, était parfaitement homogène et résistait au temps. J'ai conservé cette technique par la suite. Maintenant que je n'habite plus en Australie, je suis obligé d'en faire venir exprès. Le seul inconvénient, c'est que cela pue vraiment. L'autre jour, je faisais de la mise en couleur dans le salon et ma femme a vraiment cru que j'avais pété… Bref, j'utilise aussi un peu d'aquarelle et de gouache. Je combine les deux.

Vous avez toujours dessiné ?

Toujours. Je n'ai aucun souvenir de quand j'ai vraiment commencé. Vous savez, ma mère travaillait dans des bars de *bikers*. Elle n'était pas souvent à la maison, donc dessiner était une activité pratique pour les gamins pauvres comme moi. Je pouvais créer des univers entiers simplement avec des feuilles et des crayons. Je n'avais pas d'ordinateur comme mes copains. Aujourd'hui encore, quand je regarde les ordinateurs, je me dis que les ordinateurs, c'est pour les riches. J'ai donc commencé à dessiner vraiment très jeune pour m'occuper, et puis dès l'âge de huit ans, j'ai créé mes propres fanzines. Je ne sais pas d'où m'est venue l'idée. Au coin de ma rue, il y avait un point presse où ma grand-mère achetait ses tickets de loterie et où ma mère flirtait avec les jeunes vendeurs. Ils avaient une photocopieuse. J'ai imprimé une pile de dessins, j'ai tout agrafé et je suis allé à l'école avec pour essayer de les vendre. Mon premier numéro, c'était une parodie de *Spy vs. Spy*, une série publiée dans *Mad Magazine*. Ensuite, j'ai créé mes propres personnages animaliers. Au lycée, j'ai commencé à raconter des histoires de cul avec ces personnages, c'est devenu gore, ils tuaient les vieilles dames par exemple… ce qui m'a valu des problèmes avec l'administration scolaire. Ma mère a reçu des courriers disant que c'était inexcusable. Mais c'était ma passion et j'ai réussi à la transformer en carrière. Quand je repense à mon proviseur qui me disait que je ne pouvais pas faire ça, imprimer mes livres, créer du contenu aussi choquant… *Fuck you!* J'ai possédé comme un malade, je savais ce que je voulais, et j'ai réussi !

Une planche extraite de l'album *Happy Fucking Birthday*
© Hanselmann / Misma

Portrait de Megg pour un tiré à part
© Hanse mann

Vous n'avez jamais arrêté de dessiner ?
Non, je suis un Peter Pan ! Sincèrement, d'une certaine manière, je n'ai vraiment pas grandi. J'aime toujours autant dessiner qu'avant, c'est une manière d'échapper à la réalité. Je me souviens d'avoir calé en 2008 sur une histoire pendant une semaine. Mais cela n'a heureusement pas duré. Aujourd'hui par exemple, j'ai six ans d'avance sur les histoires de *Megg, Mogg & Owl*. J'ai cinq livres en préparation, de nombreux fanzines et histoires courtes, beaucoup de choses à côté aussi. Cela prend juste tellement de temps de les dessiner et surtout de les mettre en couleur que je n'arrive pas à suivre mon propre rythme ! À l'occasion de cette exposition, j'ai fait un fanzine de 44 pages avec mes personnages. Je l'ai écrit, crayonné et encré en quatre jours sans m'appliquer vraiment. Cela m'a permis de faire une pause par rapport à mon rythme de travail pour les pages des albums.

Redessinez-vous ce que vous faites dans les fanzines pour les albums ?
C'est arrivé une fois, mais habituellement non.

Mais les vrais fans ratent donc des histoires !
Je vends les fanzines sur mon Big Cartel. Souvent, je mets deux cents exemplaires en ligne, je fais un peu de pub deux semaines à l'avance, et ils s'épuisent en quelques minutes Les mêmes noms d'acheteur reviennent très régulièrement. Il y a un gars en particulier qui se pointe à toutes les dédicaces. Il a toute ma production depuis que j'ai quinze ans. C'est délirant ! Je me demande toujours où il les trouve.

Mais avec de si petits tirages, peu de gens vont pouvoir lire vos histoires !
C'est le principe de l'exclusivité. J'aime quand un livre est difficile à trouver. On se sent un peu spécial quand on arrive à mettre la main dessus. C'est précieux ! Je vais peut-être en réimprimer certains, mais d'autres ne le seront jamais.

Comment avez-vous réussi à sortir de Tasmanie ?
Je me plaisais pas mal à Hobart. J'avais des amis là-bas, mais certains partaient et la ville commençait à être petite. Côté cœur, il n'y avait pas tant de monde avec qui sortir. Je commençais à sortir avec les ex de mes amis, et mes ex avec mes amis, et ça devenait un peu gênant... C'est à cette période que j'ai rencontré mon meilleur ami, HTML Flowers.

Je suis un Peter Pan ! Sincèrement, d'une certaine manière, je n'ai vraiment pas grandi.

Simon Hanselmann
© Photograph courtesy of Fantagraphics Books

Il était venu donner un concert et j'y faisais le portier en vendant mes fanzines. Je suis tombé amoureux de son travail et lui du mien. On a commencé à travailler ensemble et à donner des concerts. Il m'a proposé d'aller habiter chez sa mère, dans la remise du jardin, gratuitement, si je voulais quitter la Tasmanie pour aller vivre à Melbourne. Pour économiser de l'argent, je suis retourné vivre chez ma mère, j'ai arrêté de fumer de l'herbe pendant quatre mois, mais je suis devenu alcoolique à la place... Bref, j'ai quitté la Tasmanie pour Melbourne ! J'avais vingt-cinq ou vingt-six ans. Huit mois plus tard, je suivais ma copine du moment à Londres, puis Melbourne à nouveau...

PAR **SIMON HANSELMANN**
Éditions MISMA
Cartonné, 128 pages couleurs
Disponible

Une planche de *Happy Fucking Birthday*
© Hanselmann / Misma

De quoi viviez-vous durant cette période ?
J'étais un peu connu dans le monde des fanzines en Australie, mais je ne gagnais rien avec ça à l'époque, alors j'ai arnaqué l'État australien. Le chômage est assez généreux là-bas, et comme ma mère était une droguée et que j'étais en dépression, je suis allé·es voir en forçant un peu le trait et j'ai touché cinq cents dollars tous les quinze jours. Cela me permettait de payer le loyer et de bosser sur mes planches. J'ai considéré ces allocations comme une bourse artistique. En vérité, je n'ai pas l'impression d'avoir arnaqué l'État. Je bossais tout le temps sur mon dessin. Et cela a payé.

Aviez-vous comme objectif d'être publié chez un éditeur important ?
Avez-vous envoyé des planches quelque part ?
Je pensais que je n'avais pas le niveau, mais j'avais un rêve depuis l'âge de quatorze ans : celui d'être publié par Fantagraphics aux États-Unis ! J'avais un de leurs posters dans ma chambre. Mais je n'ai jamais rien envoyé. Je pensais que je faisais de la merde. Encore aujourd'hui, je me dis que je ne pourrais rien envoyer... Non, ce qui s'est passé, c'est qu'en 2012, je faisais de la musique noise, je hurlais torse nu dans un micro pendant les concerts et j'imprimais mes fanzines. Je détestais les webzines et le principe de mettre en ligne de la bande dessinée gratuitement, mais un copain m'a convaincu de créer une page sur Tumblr. J'y ai mis deux cent pages de *Megg & Mogg* et un mois plus tard, c'était devenu viral. De nombreux éditeurs, dont Fantagraphics, m'ont contacté. Je crois que cela a surpris beaucoup de monde. Pour être exact, Misma m'avait même contacté avant Fantagraphics ! Ils ont commencé à me publier dans leur revue *DOPUTUTTO MAX*. L'Association m'a aussi fait une proposition, mais les éditeurs de chez Misma avaient été tellement encourageants, ils croyaient en moi depuis le début, j'ai préféré rester chez eux. Changer pour L'Association aurait été une trahison, et cette maison d'édition était en plein chambardement à l'époque. Et puis Misma a fait des petites vidéos que j'adore autour de mes bouquins ! Aujourd'hui, Tumblr, c'est mort pour la bande dessinée, mais à l'époque c'était hallucinant. J'ai aussi été contacté par ce biais par des chaînes de télévision comme Nickelodeon me proposant de bosser sur leurs programmes en tant que scénariste ou story-boarder. Cela ne m'intéressait pas. Je voulais faire mon truc, pas bosser sur des programmes pour enfants !

BOISSONS GRATUITES POUR LES FILLES
BOISSOOONS GRATUIIITES POUR LES FIIILLES
TUCK
AHHA DABBA DOOOOO !
HUM HUM
ON PEUT Y ALLER S'IL VOUS PLAIT ?
WEREWOLF ON A PAS LE TEMPS POUR TES CONNERIES CE SOIR
SI ! ON A LE TEMPS !
OH POUR L'AMOUR DU CIEL
SI WEREWOLF JONES VIENT PAS ALORS MOI NON PLUS
QUOI ? OU EST-CE QUE VOUS M'EMMENEZ ?
MMMMM PIZZA !

Une planche de
Happy Fucking Birthday
© Hanselmann / Misma

Comment sont nés vos personnages ?
Évidemment, j'ai grandi en lisant la série de livres pour enfants *Meg et Mog*. J'ai toujours peur que l'éditeur Penguin Random House me fasse un procès à ce sujet alors que cela n'a franchement pas grand-chose à voir... J'ai juste eu une période où je dessinais beaucoup de sorcières et de chats, et je me suis dit que je pourrais tourner ça en sitcom s'ils étaient colocataires, voilà tout. Mais je ne m'attendais pas du tout au succès que cela connaîtrait. C'est un peu comme quand Robin Williams crée par accident le *flubber*, cette substance verte (contraction de *flying rubber*, « gomme volante ») qui donne son nom au film !

Combien de temps vous prend la réalisation d'une page ?
Pour le crayonné et l'encrage, j'ai réussi une fois à faire dix-huit pages en une journée. Mais bon, cela veut dire se lever le matin et mettre le nez dessus jusqu'à ce que je m'effondre. En même temps, il n'y a pas beaucoup de détails dans mes planches. La couleur, elle, me prend plus de temps. Une journée par page. J'éprouve toujours le besoin de terminer les choses, je cours après le temps

Si vous êtes aussi avancé dans vos histoires de *Megg, Mogg & Owl*, que vous avez déjà prévu les cinq, six années à venir, vous n'avez pas peur de vous lasser à un moment ? Cette série aura-t-elle une fin ?
Leur histoire continue de se développer en même temps que je vieillis. Dans les prochains albums, les choses vont devenir plus dramatiques. Cela va avoir trait aux problèmes de drogue de ma mère, et à ceux de Megg et de sa mère. Cela va parler de la manière dont on souhaite ou non s'engager dans notre société. Le problème, c'est que je réalise des pages parfois dans le désordre par rapport à la trame narrative que j'ai en tête. Et puis, dans les albums, selon les éditions, le lecteur peut parfois s'y perdre parce que les histoires n'ont pas paru dans l'ordre. C'est également lié au fait que comme mon galeriste australien s'est suicidé l'année dernière et qu'il me devait dix mille dollars, il a fallu que je retourne bosser pour *Vice* où je ne pouvais pas aborder de sujets vraiment sérieux comme je voulais le faire. Il leur fallait des histoires courtes, avec des chutes. Ce n'est pas ce que j'ai fait de meilleur et ce n'est plus ce vers quoi j'ai envie de tendre. Pour être très concret, dans le premier album publié en France, Owl déménage de chez Megg et Mogg pour de bon. Toutes les autres histoires parues se déroulent avant cet événement C'est terrible, en fait ! Dorénavant, chaque livre sera publié dans l'ordre chronologique.

Et si vous avez oublié de raconter une histoire dans une période donnée ?
C'est à cela que servent les fanzines que je continue à réaliser ! Encore aujourd'hui, je gagne plus d'argent avec eux qu'avec mes livres publiés chez les éditeurs. En général, chez eux, je touche 8 à 10 %, alors que sur mes fanzines, tout est pour moi ! C'est ce qui paie le loyer. Donc mon plan, c'est de continuer les fanzines pour travailler en secret aux prochains albums. Mon objectif : cinq albums de 120 pages inédites d'une grande histoire longue en cinq ans. Le premier chapitre est déjà écrit depuis longtemps. Regardez Daniel Clowes avec son dernier album, *Patience*, il a pris son temps. Il a mis cinq ans pour le faire, le peaufiner, le réécrire plusieurs fois. Je ne peux pas me le permettre. Mais, peut-être un jour...

Stéphane Levallois est un artiste français acclamé dans le monde entier. Pourtant, ici, le public n'a accès qu'à une infime partie de son travail. La faute peut-être à de nombreuses collaborations pour la publicité (SFR, Cartier, Hennessy, Louis Vuitton, etc.) et, surtout, le cinéma – dernièrement en tant que *character designer* de l'*Alien: Covenant* de Ridley Scott. Alors, les amateurs se ruent sur ses rares ouvrages : des bandes dessinées chez Futuropolis, dont la dernière, *Les Disparues d'Orsay*, et ses quelques livres illustrés, le plus marquant étant une suite de trois tomes autour d'*Oz*. Cet ouvrage faisant l'objet d'une exposition à la galerie Arludik à Paris, nous avons tenté de mieux saisir le mode de travail de ce génie du dessin. Et encore, le mot est faible...

STÉPHANE LEVALLOIS

MONSIEUR **CENT MILLE TRAITS**...

Par **Frédéric Bosser**

D'*Oz*, Stéphane Levallois nous a avoué, lors de notre entretien, ne pas connaître grand-chose, hormis le célèbre film musical américain de 1939, réalisé par Victor Fleming, avec Judy Garland dans le rôle principal. C'est un appel de Claro, éditeur au Cherche Midi et grand amateur de cette œuvre, qui l'a incité à s'y intéresser. Cet éditeur a su, en découvrant l'une de ses expositions en 2011 – *Boxing Wonderlands*, à la galerie Arludik – qu'il tenait « son » homme pour illustrer le roman de Lyman Frank Baum. Il rêvait de publier en langue française les quatorze tomes d'*Oz*. Il faut dire que les dessins de Stéphane Levallois montrant Alice boxant tous les lapins et autres animaux qu'elle croise sur son chemin, avaient de quoi séduire.

Oz, volume 1
© L. Frank Baum & Stéphane Levallois / Cherche Midi

Stéphane Levallois est un artiste qui aime s'investir dans ce genre de projets, surtout s'il a carte blanche. Une commande d'autant plus stimulante, à ses yeux, qu'elle lui permettait de relever de nombreux défis graphiques. Malheureusement, faute de ventes suffisantes, cette aventure s'est arrêtée après trois volumes comprenant chacun deux histoires. Restent donc (à jamais ?) encore neuf histoires à illustrer.

Pour chaque volume, Stéphane Levallois a adopté une technique différente, et donc des rendus graphiques variés. Pour autant, son approche de l'adaptation d'une œuvre littéraire a été simple et classique : après avoir lu le texte original, il a laissé les images s'imposer d'elles-mêmes. C'était quasiment de l'écriture automatique. ***« Dans Oz, chaque phrase suggère une image »***, estime-t-il en concédant que les images jaillissaient de partout et que son éditeur avait dû se résoudre à lui demander d'arrêter de dessiner, faute de place...

Ni reprise ni rustine, juste de la spontanéité

Pour le premier volume, l'artiste a appliqué de l'encre de Chine à la plume sur un papier aquarelle avec, dans l'idée, l'envie de rendre hommage à deux grands illustrateurs : Arthur Rackham et John Tenniel, les deux premiers dessinateurs à avoir illustré *Alice au pays des merveilles*, au début du siècle dernier. Pas de crayonné, aucune reprise ni rustine, histoire de gagner en spontanéité et de proposer des images très simples, telle est la marque de Stéphane. *« Je ne jette jamais rien, et je m'arrange pour ne rien rater ! Du coup, à chaque trait, je suis tendu comme un arc… »*, reconnaît-il.

Pour le deuxième volume, il a réalisé ses dessins au crayon sur papier. Puis, il y a apposé des « pages » de gris produits avec les rouleaux d'encrage des plaques de cuivre utilisées pour réaliser des eaux-fortes. Ensuite, il a fait des ajouts sur Photoshop. *« Ce processus m'a permis d'obtenir ce grisé et de reproduire le côté "mal imprimé" des premiers mangas.* ***J'ai même réalisé des dessins entièrement au rouleau, comme celui de la grotte, avant de revenir à la plume pour y ajouter des détails »***, explique-t-il. L'aspect très brut et les images très simples, en apparence, donnent un résultat qui se démarque du premier volume. *« Les petites illustrations sont des petits crobards faits au moment de la lecture du livre et tracés dans les marges. C'est du premier jet »*, indique Stéphane Levallois. Là encore, on retrouve cette spontanéité voulue par l'artiste.

De la pop au studio Ghibli, des influences variées

En réalisant les illustrations de ce deuxième volume, Levallois concède avoir aussi beaucoup regardé du côté de l'imagerie pop des années 70. D'où les couleurs *Yellow Submarine* et un hommage à l'affiche du premier *Star Wars*, à travers l'étoile qui brille au milieu de l'image de couverture.

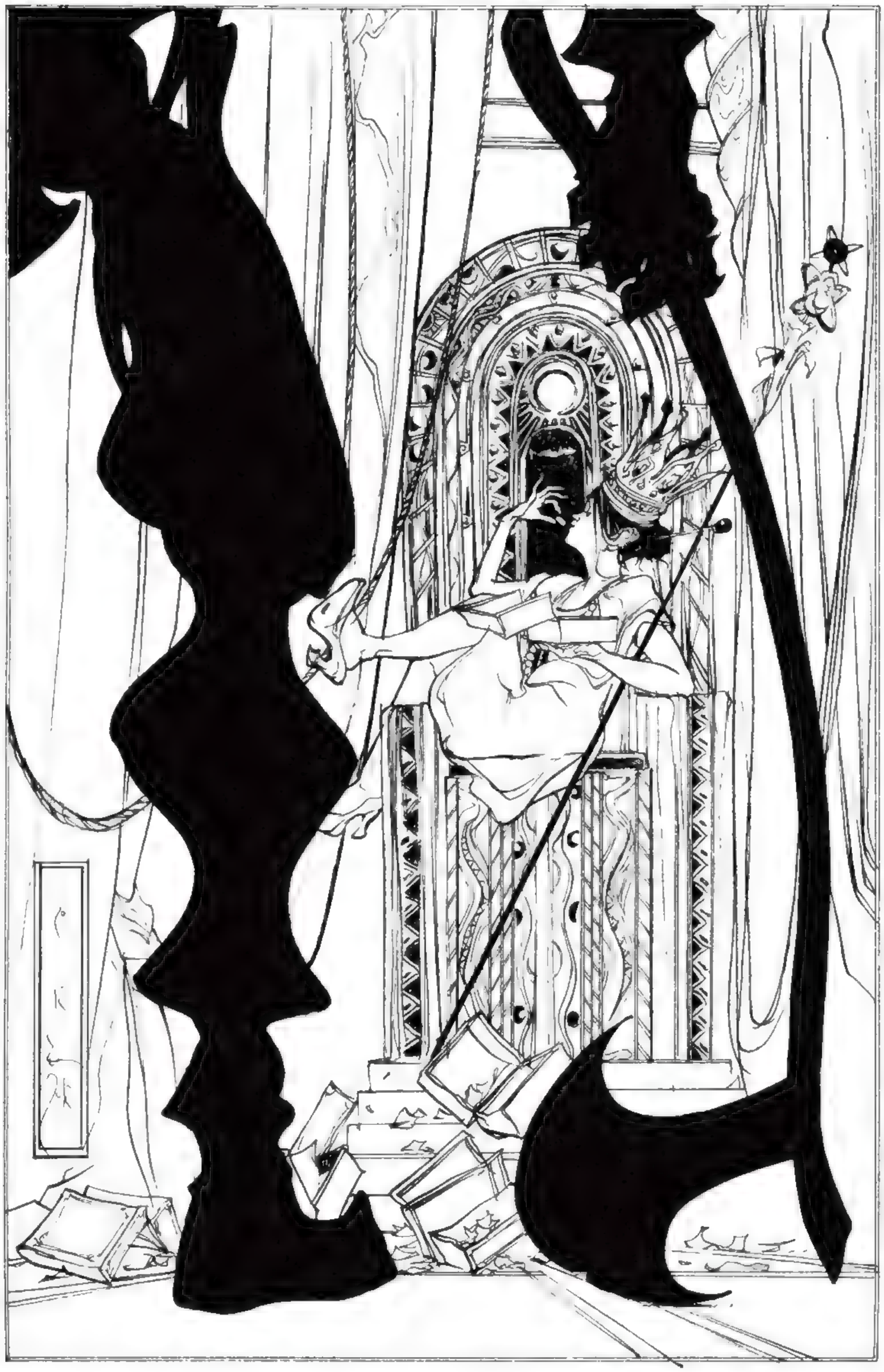
Pour le troisième volet, Stéphane Levallois voulait quelque chose de plus abstrait, d'encore plus jeté : *« J'avais envie de quelque chose de plus pictural, qui donnerait de la richesse à l'ensemble. »* L'auteur a donc profité de ce volume pour lancer de nombreux clins d'œil à des artistes qu'il admire. Notamment à Hayao Miyazaki (cofondateur du studio Ghibli et auteur, entre autres, de *Princesse Mononoké*), dont le trait a influencé ses dessins d'avions à la fin d'*Oz* 3. Pour autant, ce troisième opus est, avant tout, un hommage à un grand maître de la bande dessinée mondiale : Winsor McCay, l'auteur de *Little Nemo*. Afin d'illustrer cet univers très noir, Stéphane Levallois raconte qu'il lui est arrivé de ramasser des objets dans la rue pour les intégrer à son dessin. Par exemple, un crochet de boucher dont il s'est servi pour réaliser la queue du chat…

Oz, volume 2
© L. Frank Baum & Stéphane Levallois / Cherche Midi

Le papier magique

L'autre élément dont l'illustrateur est fier de nous parler, c'est ce papier d'origine inconnue et trouvé, par hasard, chez son fournisseur. Vendu comme coréen, ce serait en fait un papier japonais qui aurait transité par la Corée. L'auteur, qui a acquis tout le stock, adore cette matière car, si elle possède la qualité des papiers japonais – à savoir la capacité à diffuser énormément l'eau et donc à faire des lavis de qualité –, elle lui permet également de revenir dessus avec la pointe du pinceau pour tracer de petits traits sans que cela ne se diffuse. *« Ce papier est magique ! Il a une dimension d'un mètre soixante-dix de haut, et je coupe moi-même le format des feuilles sur lesquelles je veux travailler »*, expose-t-il.
D'ailleurs, lors de notre rencontre, Stéphane Levallois est venu avec son carton à dessins rempli d'illustrations pour *Oz*, et nous avons pu constater que le format de ses illustrations variait du A4 au demi-A4. D'un sourire amusé, il nous a confié que le scannériste s'était arraché les cheveux à la vue des dimensions de ses œuvres originales : *« L'enfer pour lui ! »*

A gauche : ***Oz***, volume 2
© L. Frank Baum & Stéphane Levallois / Cherche Midi



Oz, volume 3
© L. Frank Baum & Stéphane Levallois / Cherche Midi

Ce travail-là, Stéphane Levallois le propose aujourd'hui en bloc à la vente : *« Je n'aime pas spécialement garder mes originaux. De toute façon, les livres sont là pour me rappeler ce travail effectué pendant trois ans. »* Son rapport avec le livre semble, en effet, plus grand que l'original. ***« Le livre, c'est le Graal, la seule chose qui reste. De tout ce que j'ai fait pour le cinéma, la publicité, les courts-métrages, il ne reste rien... »***, soupire-t-il. Avant de faire part d'un autre regret, le manque de connaissances des jeunes générations d'artistes envers l'art classique des Léonard de Vinci, Rembrandt, Vélasquez, Horst Janssen... Au point de se demander s'il est né à la bonne époque ! *« Un jour j'ai demandé à mes élèves de l'école Penninghen de dessiner leur main gauche. Ils l'ont photographiée, mise sur Photoshop et recopiée. J'étais dévasté ! »* ■

BIOGRAPHIE & **BIBLIOGRAPHIE** SÉLECTIVE

Né le 25 août 1970, **Stéphane Levallois** a été élève à l'école de direction artistique supérieure Penninghen à Paris où il a suivi l'enseignement de l'affichiste polonais Roman Cieslewicz. Marqué de sa personnalité, il gardera de cette période de nombreux [illegible] de croquis.

[illegible] rencontre Enki Bilal, Moebius et le graveur allemand Horst Janssen, ses dessins [illegible] caractérisent par [illegible] intenses et torturés.

Il est [illegible] depuis 2000. Touchant à travers domaines artistiques [illegible] l'art [illegible] et affiche sous le nom de Zeropoint.

Directeur artistique, créateur [illegible] de [illegible] Cyo, est devenu storyboarder et a réalisé des designs pour [illegible] pour Starck, John Galliano, Jean-Baptiste Monaghino, Heads, Simaneck et [illegible] parmi les [illegible] réalisateurs dont Marc Caro, Jan Kounen, Louis Leterrier, Peter Webber ou Morgan Spurlock.

Les trois volumes d'*Oz* sont [illegible] aux éditions Cherche Midi.

Bandes dessinées :

2017 ***Les Disparues d'Orsay*** [illegible]

2015 ***Racket*** [illegible]

2008 ***La Résistance du sanglier*** [illegible]

2007 ***Le Dernier Modèle*** [illegible]

2000 ***Noé*** Les Humanoïdes associés, collection [illegible]

EXPOSITION

CYCLE D'OZ
À PARTIR DU 5 AVRIL

Galerie Arludik
12-14, rue Saint-Louis
75004 Paris

Heures et jours d'ouverture :
Du mardi au samedi de 14h à 19h

Plus d'informations :
Téléphone : + 33 (0) 1 43 26 19 22
www.arludik.com
arludik

C'est à l'occasion d'un projet d'exposition à la galerie Barbier-Mathon, à Paris, que j'ai eu l'idée de proposer à certains de mes amis dessinateurs une collaboration « à quatre mains ».

Nous sommes, pour la plupart, coutumiers de ce genre d'exercice et nous avons déjà concocté des livres uniques à plusieurs, bien souvent pour des cadeaux d'anniversaire ou de mariage.

Pour ces planches, j'ai conçu une histoire, douteuse, vaseuse même, pour chacun, en fonction de nos histoires ou goûts communs. Outre un scénario très simple la maquette de la page était la même pour chaque participant. Un titre en bandeau et la légende inscrite dans le cartouche des six cases. Puis, j'amorçais chacune d'entre elles, laissant assez d'espace à chacun, mais cherchant de possibles intrications. Le comparse complétant à sa guise. ■ **Emmanuel Pierre**

© Comac-Hanley

EMMANUEL **PIERRE**

ILLUSTRATEUR
Dernier ouvrage paru
Les Aventures de Ralph et Wulfran
textes Pierre Le-Tan, dessins
Emmanuel Pierre et Pierre Le-Tan
/ ALMA Éditeur

© Christophe Lebédinsky

ANDRÉ **JUILLARD**

AUTEUR DE BANDE DESSINÉE
Dernier ouvrage paru :
Les Aventures de Blake et Mortimer,
Le Testament de William S.
Scénario Yves Sente
/ Éditions BLAKE & MORTIMER

EMMANUEL PIERRE ANDRÉ JUILLARD

« HAMLET À PÉKING »

André Juillard travaillait à son album *Mezek* (Le Lombard) avec Yann, et ce fut pour lui un bien amusant que d'enrichir mon absurde canevas shakespearien de subtils décors chinois.

Hamlet, sous sa plume, est un charmant blondinet qui se déplace avec les attributs folkloriques dudit héros : cape, coupe au bol et crâne sous le bras.

Il ignore les avances et courbettes des personnages grotesques semés au fil des cases.

Seule Ophélie parvient à attirer son attention.

La maîtrise de Juillard se distingue de mes griffonnages par de judicieuses taches noires et un savant détournement du thème et des images.

C'est une remarquable appropriation de la page entière !

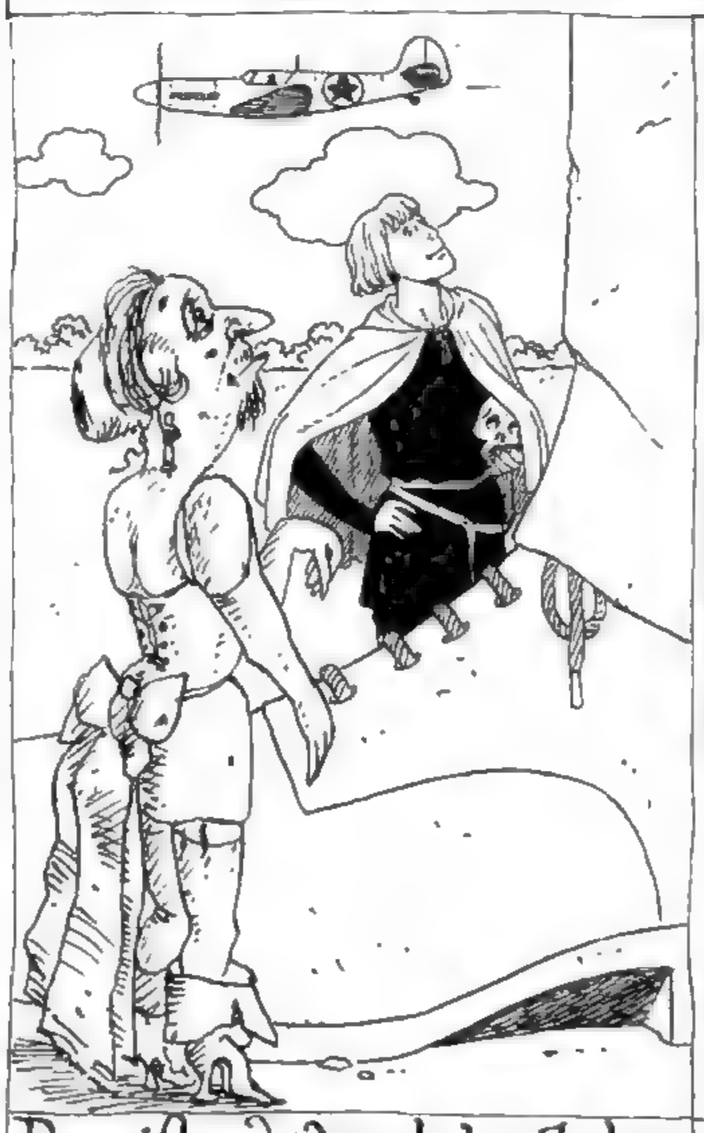
Emmanuel Pierre

HAMLET À PÉKING

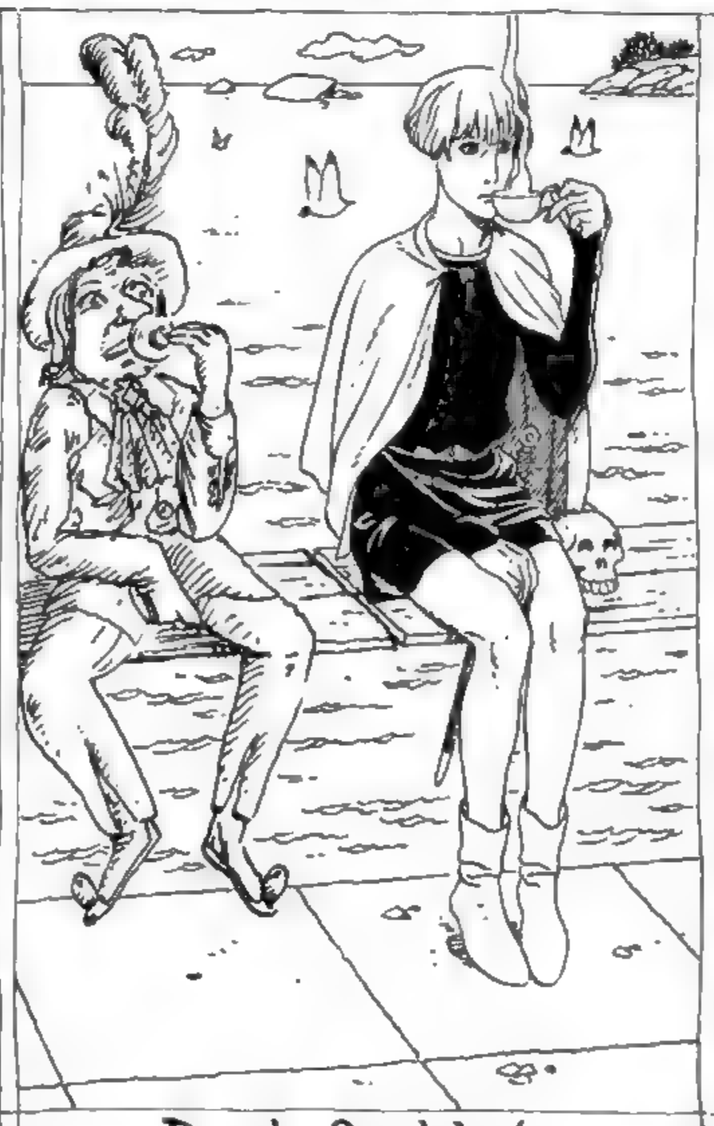
Croise Lucanius
au Temple du Ciel

Déjeune à l'Autel
de la Lune avec Ophélia

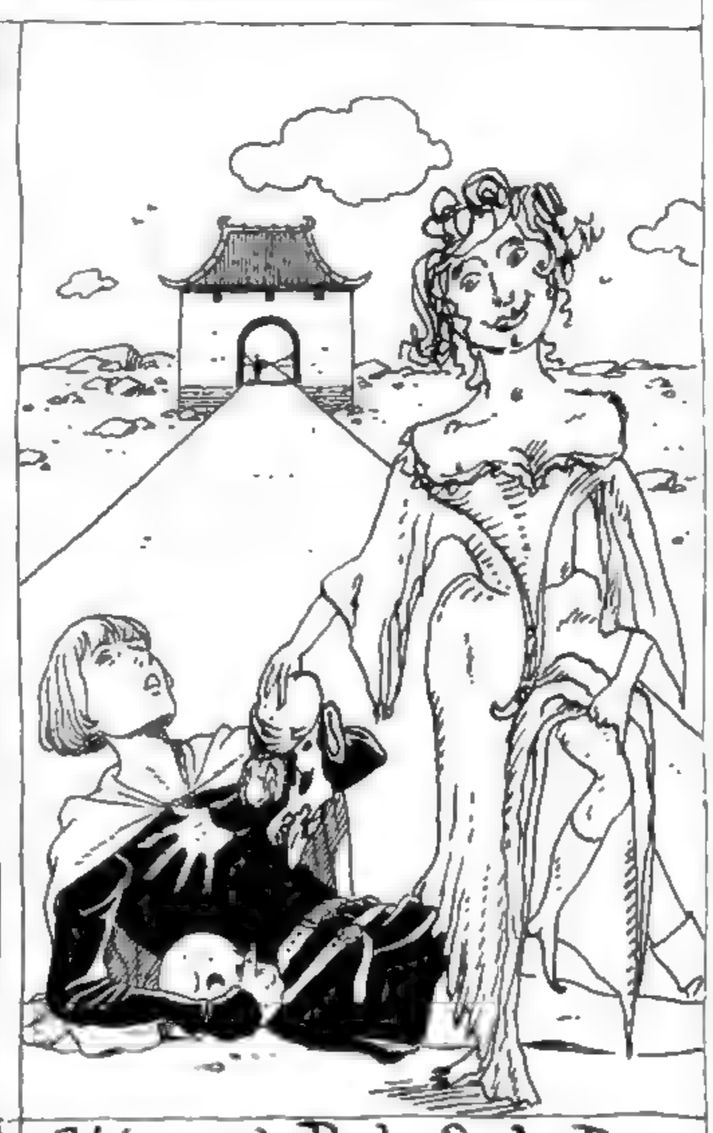
Visite la Cité
Interdite avec Horatio



Persifle devant la statue
de Mao-Tsé-Toung avec Laërte



Boit du thé
au Palais d'Été avec Guildenstern



S'écroule Porte de la Paix
Céleste devant Ophélia

Emmanuel Pierre & Juillard

P-XII-09-

© Emmanuel Pierre & André Juillard

ALBIN MICHEL JEUNESSE

Florilège de beaux-livres chez Albin Miche Jeunesse. Commençons par ***Cheval de courses***, petit livre loufoque d'**Aurore Petit** qui fait aimer les mots et les expressions françaises. En détournant les locutions courantes et en les associant à une image construite à partir d'homophones et d'interprétations littérales, on se retrouve avec un cheval de course dans un... hypermarché. Viv'fiant !

Plus subversive, cette ***Dispute de Tito et Pépita*** où **Amalia Low** raconte les échanges « empo'sonnés » entre deux petits hamsters qui ne peuvent pas se voir en peinture. Ma's la raison l'emportera.

Plus graphique et coloré, ce ***Prince qui manquait de tout*** par **Jacques Schecroun** et **Justine Brax**. On y découvre un perroquet qui va révéler au prince Théo une h stoire qui contient un secret bien gardé.

Enf n, ***Toi-même*** de **Marion Duval**, la magnifique histoire de deux sœurs jumelles qui s'aiment d'amour. Récit mi-tendre, mi-brutal qui va en bouleverser plus d'un ! **FB**

CHEVAL DE COURSES **par AURORE PETIT**
Des 6 ans 76 pages cou eurs 9 90 €, d sponib e

LA DISPUTE DE TITO ET PÉPITA
par AMALIA LOW
Dès 4 ans, 32 pages cou eurs, 10 €, dispon b e

LE PRINCE QUI MANQUAIT DE TOUT
par SCHECROUN & BRAX
Dès 3 ans, 32 pages cou eurs, 13,90 € disponible

TOI-MÊME **par MARION DUVAL**
Dès 6 ans, 48 pages couleurs, 19 €, disponib e

BAYARD JEUNESSE

Pas moins de quatre nouveautes ont retenu notre attention aux éditions Bayard. La première est un jeu de decouverte par **Bloch**, **Hubesch** et **Allard**, ***Zouk abracadanimaux !*** Basé sur l'observation et la mémoire, ce jeu fait découvrir aux enfants la possib l té de créer de nouveaux noms tout en s'amusant.

La deux ème est un jeu d'observation s gné **Nob** 'auteur de *Dad*. Son objectif : développer le sens de l'observation et la rapidité à travers une thématique que es enfants connaissent particulièrement bien : la cant ne

Le tro s ème ouvrage est n tié par **Marie Aubinais**, anc enne rédactrice du magaz ne *Pomme d'Api* Sur des i.lustrations de **Raphaëlle Michaud** et **Anouk Ricard**, elle raconte le moment où es enfants prennent conscience de eurs émot.ons sans vraiment pouvoir donner un nom ou dent fier cla rement ce qu'i s ressentent.

La dernière pub.ication, ***Points points***, est l'œuvre d'un grand spécialiste du livre pour la jeunesse, **Hervé Tullet** Dans son nouvel ouvrage ludique .l invite les plus petits à interven r directement sur les pages en rel ant les points comme bon leur pla ra afin de dess ner des formes au hasard de la curios.té suscitée par 'exercice **GV**

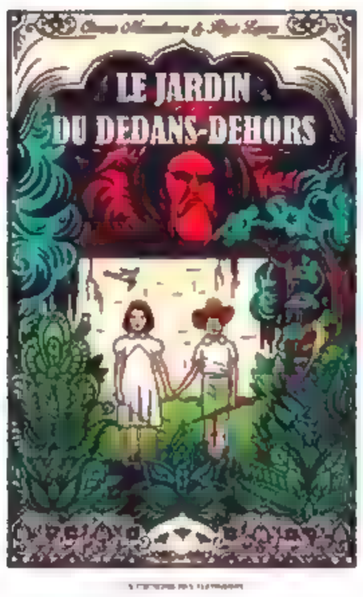
ZOUK ABRACADANIMAUX ! **par BLOCH, HUBESCH & ALLARD**
Jeu de découverte à partir de 4 ans, 10,90 €. Sort e le 4 avril 2018

LA CANTOCHE PATATE ATTAQUE ! **par NOB**
Jeu d'observat on a partir de 6 ans 10 90 € Sort e le 4 avri 2018

LES QUESTIONS DES PETITS SUR LES ÉMOTIONS
par AUBINAIS, MICHAUD & RICARD
Livre cartonne dès 5 ans, 112 pages couleurs, 14 90 €. Sort e le 23 ma 2018

POINTS POINTS **par HERVÉ TULLET**
Livre cartonne dès 3 ans, 120 pages couleurs, 9,90 € Sort e le 25 avr l 2018

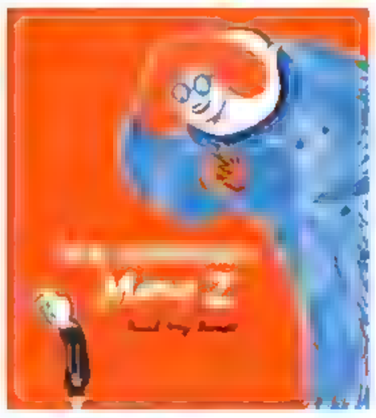
L'amitié plus forte que la guerre

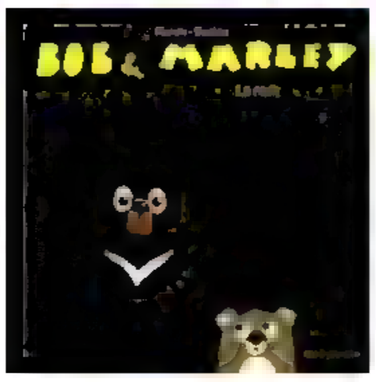


À partir de ses souvenirs d'enfance, **Chiara Mezzalama** raconte, avec intelligence et poés'e, son enfance de fille d'ambassadeur d'Ital e à Téhéran après la chute du Shan. Récompensé par le pr x Sorcière 2018, cette BD relate une be le histoire d'am't é, b en serv e par .e trait de **Régis Lejonc**. **GV**

LE JARDIN DU DEDANS-DEHORS
Par MEZZALAMA & LEJONC, éditions Les Éléphants
L vre cartonné des 7 ans, 40 pages couleurs, 15 €, d spon b e

SEUIL JEUNESSE





Chez les très actives éditions Seuil Jeunesse, signalons trois sorties intéressantes. Tout d'abord, ***Mon extraordinaire Mamie Z*** par **Daniel Gray-Barnett**. C'est l'histoire d'Albert, un garçon ordinaire qui vit sa vie de manière ordinaire dans une ville tout aussi ordinaire, jusqu'à ce qu'il rencontre Mamie Z. Livre parfait pour apprendre aux enfants à mieux rêver !

Plus ludique, ce livre d'**Antonin Louchard**, ***La Piscine*** Qui n'a pas, un jour, eu un souci dans le bassin qui a suscité les moqueries de tous les copains et copines ? En quelques dizaines de pages, c'est un véritable florilège de prétextes pour sécher intelligemment la piscine...

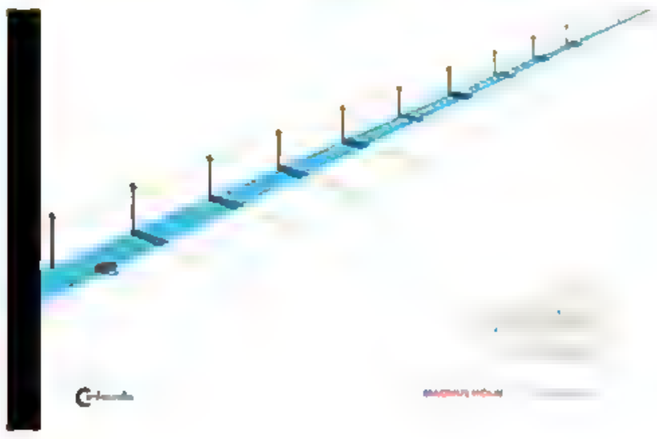
Dans ***Bob et Marley la nuit***, les auteurs **Marais** et **Dedieu** abordent le sujet du sommeil. Bob a un problème. Il a peur du noir et ne veut pas aller se coucher, craignant que le soleil ne revienne pas. Marley doit donc déployer des trésors de persuasion pour le rassurer. Ce qui est bien avec cette histoire, c'est qu'elle permet à un enfant qui a vraiment peur du noir de commenter avec lucidité l'erreur que fait Bob en refusant de dormir. Excellent ! **GV**

MON EXTRAORDINAIRE MANIE Z
par DANIEL GRAY-BARNETT
Livre cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs 14,90 € Sortie le 15 mars 2018

LA PISCINE **par ANTONIN LOUCHARD**
Livre cartonné dès 3 ans, 40 pages couleurs, 8,90 €, disponible

BOB ET MARLEY LA NUIT **par MARAIS & DEDIEU**
Livre cartonné dès 3 ans, 40 pages couleurs, 7,90 €, disponible

CAMBOURAKIS



Dans ***Chasseurs de dents***, **Cho Won-hee** dénonce le trafic de l'ivoire et le sort que l'on fait subir aux éléphants pour satisfaire le commerce des objets de luxe. Récompensé lors de la Foire du livre de jeunesse de Bologne, en 2017, ce livre se lit en famille. Dans un tout autre registre, ***Gogolplex : le plus grand nombre du monde ?***, des auteurs norvégiens **Magnus Holm** et **Rune Markhus**, offre une solution pour donner la bosse des mathématiques à nos enfants, bien plus intéressés par les consoles de jeux. **GV**

CHASSEURS DE DENTS **par CHO WON-HEE**
Livre cartonné dès 6 ans, 40 pages couleurs, 14 €, disponible

GOGOLPLEX : LE PLUS GRAND NOMBRE DU MONDE ?
par HOLM & MARKHUS
Livre cartonné dès 3 ans, 42 pages couleurs 14 €, disponible

BISCOTO

À l'heure où les problèmes d'intégration sont monnaie courante, la dessinatrice **Tanja Esch** aborde, dans ***Super Cool***, le sujet dès la cour de recréation, soit l'endroit où les enfants se retrouvent généralement confrontés à ce genre de soucis. Autre livre hors normes que cette ***Anna qui chante*** **Sonia Paolini** y raconte la rencontre entre Anna, une fillette libre, et Judith, une princesse triste que rien n'égaie. C'est gonflé comme sujet, mais vraiment bien amené. Et bravo pour le graphisme incroyable d'**Éloïse Rey**, entre rétro et moderne **GV**

SUPER COOL **Par TANJA ESCH**
Livre broché dès 6 ans, 44 pages couleurs, 12 €, disponible

ANNA QUI CHANTE **Par SONIA PAOLINI & ÉLOÏSE REY**
Livre cartonné dès 6 ans, 64 pages couleurs, 18 € disponible

Grand format pour grands enfants

Papayou est l'adaptation d'un conte japonais : l'histoire d'un vieux singe (Papayou) et de Pipou, son chien, considéré comme magique car il déterre un trésor dès qu'il fouille quelque part... Bachkof, un gros singe aussi méchant que jaloux, va tout faire pour se débarrasser de Pipou. Avec sa palette de couleurs très particulière et son graphisme plus adulte, cette histoire est tout part culièrement destinée aux enfants en quête d'évolution graphique **GV**

PAPAYOU
Par ANTOINE PARIS, éditions Thierry Magnier
Livre cartonné dès 8 ans 48 pages couleurs, 20 50 €, disponible

Dix ans : un palier important

Sur des textes de **Franck Prévot** et de **Liqiong Yu** vingt dessinateurs illustrent un des caps les plus importants de la vie des enfants : avoir dix ans. Ce beau recueil d'histoires réconfortantes sur tout ce que ce changement va amener dans la vie des enfants représente ce qu'il y a de mieux au rayon psychologie enfantine actuellement. À noter aussi la présence d'une kyrielle de stars de la BD pour enfants comme Gerda Müller, Hinako Fukazawa, Irina Ivanova ou Gaspar Guyonnet. **GV**

DIX ANS TOUT JUSTE
Par PRÉVOT, YU & COLLECTIF, éditions HongFei
Livre cartonné, 56 pages couleurs, 17,90 € disponible

CLAUDE **PONTI**
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

C'est au siège de l'école des loisirs, dans le 6e arrondissement de Paris, que nous avons rencontré **Claude Ponti**, juste avant le Salon du livre jeunesse de Montreuil 2017. Lors de cet entretien, nous avons tenté de comprendre son art, sa manière de fonctionner et le choix de ses sujets. Ses réponses sans concession avaient parfois un côté déstabilisant...

Un entretien avec **Frédéric Bosser**

© Claude Pont - École des loisirs

CLAUDE PONTI

DU PESSIMISME **À L'OPTIMISTE DÉCISIONNEL**

Illustration extraite de
Sœurs et frères (2010)
© Claude Ponti / L'école des loisirs

Claude, avez-vous su très vite que vous seriez artiste ?
Après avoir voulu être pompier ou marchand de fromages, histoire d'avoir à ma disposition en permanence toute la palette des fromages français, j'ai su que je voulais être peintre. De mémoire, mon envie s'est formalisée vers six ou sept ans même si, à ce moment-là, la notion d'artiste ou de peintre était très floue dans mon esprit...

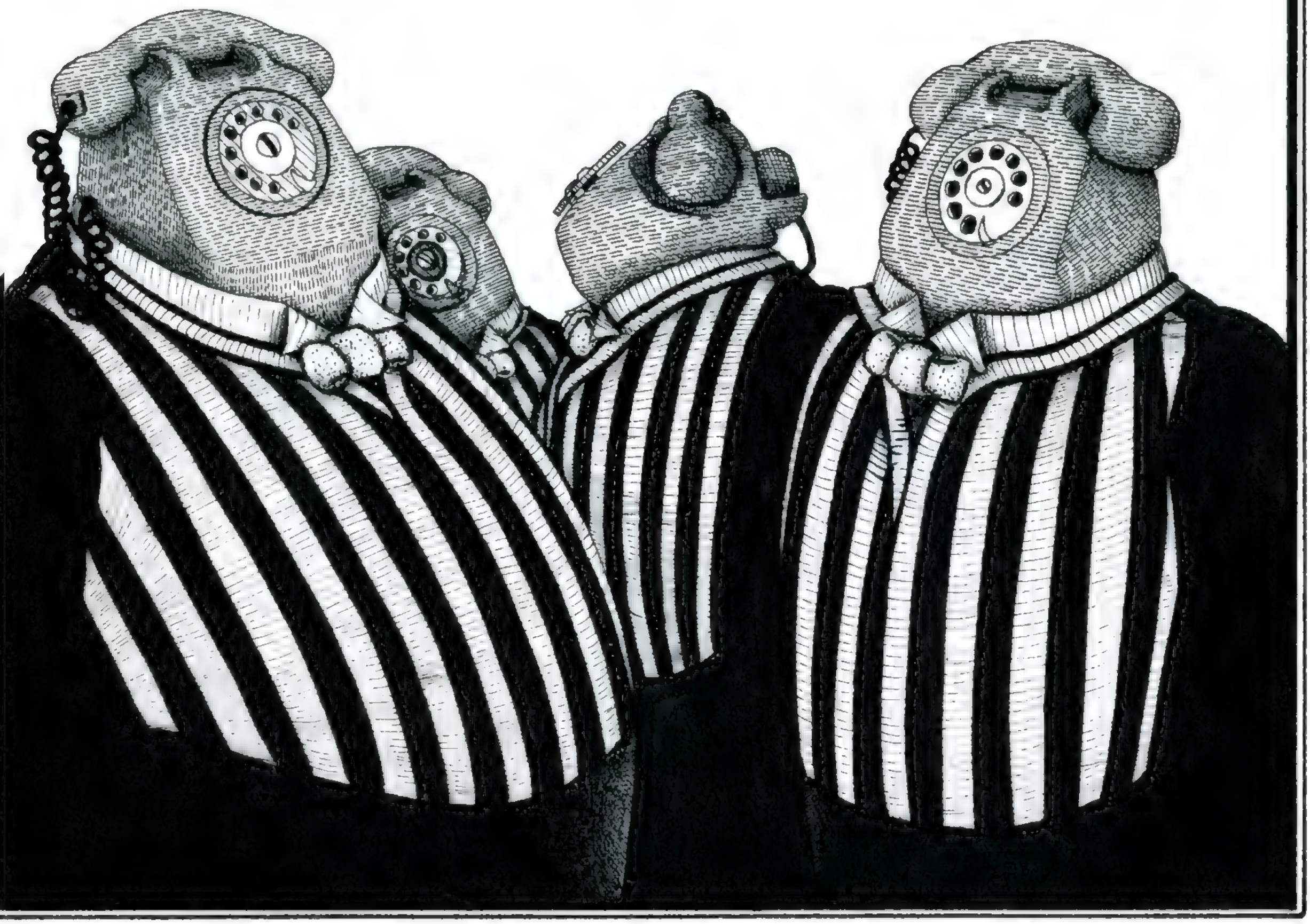
Vos parents vous ont-ils suivi dans cette voie ?
Comme je dessinais beaucoup, à six ans, ma mère m'a inscrit à un cours au château de Lunéville. Comme le professeur ne savait absolument pas quoi faire de moi, il m'a placé à côté du poêle à charbon et m'a laissé faire ce que je voulais... Ça n'avait aucun sens ! À la fin de la séance, je suis revenu seul à la maison qui se trouvait de l'autre côté de la ville. Et ce qui devait arriver arriva...

À savoir ?
Je passais devant une prison désaffectée et habitée par des gens déshérités dont ma mère, enseignante, m'avait dit de me méfier, car c'était des « pauvres », et je me suis fait péter la gueule par un garçon. Il faut dire que je devais avoir l'air de la victime évidente... En rentrant à la maison, on m'a accusé d'avoir provoqué mon agresseur, on m'a envoyé dans ma chambre et on m'a interdit de retourner à ces cours. C'est très significatif du comportement de ma mère qui était capable de m'acheter des peintures à l'huile tout en étant contre cette pratique.

Quelle était votre éducation artistique à l'époque ?
Fils d'enseignants, il y avait fort heureusement beaucoup de livres illustrés à la maison. Sinon, même si la bande dessinée était interdite, chaque enfant (trois en tout) de la famille avait droit à un album de *Tintin* par an. J'avais aussi la possibilité de lire le *Journal de Mickey* que mon père dévorait avant nous. J'ai également fait des échanges avec les copains d'albums de *Gaston*, mon idole, de *Spirou*, etc. En fait, les choses arrivaient quand elles devaient arriver. Très longtemps, j'ai été incapable de les provoquer. Cette attitude, je l'attribue à l'inceste que j'ai vécu enfant avec mon grand-père maternel.

Cela a été déterminant dans votre manière d'agir et de dessiner...
J'ai longtemps pensé que j'étais un élément de trop, présent illégitimement, comme par effraction. Du coup, il ne me venait pas à l'idée que je pouvais agir pour obtenir des choses, sauf quand je dessinais. Je suis encore incapable de dire d'où me vient cette rage, mais rien n'aurait pu m'empêcher de dessiner ou de peindre. Mais c'était le seul endroit où j'étais reconnu, car ma mère s'en vantait auprès de son entourage.

Je suis encore incapable de dire d'où me vient cette rage, mais **rien n'aurait pu m'empêcher de dessiner** ou de peindre.



Premiers dessins en noir et blanc
Illustration extraite de *La Fabrique de Claude Ponti*, (texte Adele de Boucheryve et éditions L'Atelier du poisson soluble)
© Claude Ponti - DR

A-t-il été difficile de quitter les Vosges où vous aviez déménagé pour aller à Aix-en-Provence et apprendre le métier d'artiste ?
Pas du tout ! Il fallait que je quitte cet environnement, même si dans les faits je n'en avais pas le droit. En effet, le jour où j'ai annoncé à mes parents que je souhaitais partir étudier aux Beaux-Arts d'Aix, je n'étais pas encore majeur (la majorité s'obtenait à cette époque à vingt et un ans) et j'ai donc dû leur demander leur permission. Mon père m'a alors menacé d'envoyer la police pour me faire revenir au foyer. Mais je suis arrivé à le convaincre en lui disant qu'il se ridiculiserait en faisant cela. Auparavant, mes parents m'avaient tendu de nombreux autres pièges dans le but de me faire revenir sur ma décision. J'ai travaillé comme garçon de café pendant un été, ce qui m'a permis de mettre beaucoup de sous de côté et donc de partir avec un copain à Aix-en-Provence. C'était en 1967.

Pourquoi là-bas ?
Parce que c'était très loin de chez mes parents et qu'il n'y avait pas de bizutage. Mais comme je n'y apprenais pas grand-chose, j'ai fini par aller à Strasbourg pour retrouver ma copine et m'inscrire en fac de lettres où j'ai tenu un trimestre ! C'était l'époque du structuralisme dévoyé. Résultat, on prenait un texte de Baudelaire et on comptait le nombre de mots identiques. J'ai aussi le souvenir d'un devoir sur le sort d'une héroïne qui se sacrifie dans *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. Mon professeur, après m'avoir chaudement félicité pour mon analyse, finit par me dire : « *Mais quand même, cette femme, ce n'est qu'une pute !* » J'imaginais la tête de Dostoïevski s'il avait entendu une telle remarque... *(Rires.)*

Illustration extraite de
Ma vallée (1998)
© Claude Ponti / L'école des loisirs

Premiers dessins en noir et blanc
Illustration extraite de *La Fabrique de Claude Ponti*
© Claude Ponti, DR

Puis direction Paris ?
Où je me suis inscrit en fac pour des questions de sursis militaire. Par un ami, j'ai appris que *L'Express* cherchait des étudiants pour travailler comme coursiers en interne. Mon rôle était d'aller de la rédaction, située rue de Berri, au poste de fabrication qui se trouvait au 91, avenue des Champs-Élysées. Ce travail de salarié m'a permis de continuer à dessiner à mes heures libres et, surtout, de beaucoup lire. C'est aussi là que j'ai commencé à vendre mes premiers dessins, notamment à des journalistes, jusqu'au jour où l'on m'a commandé des illustrations pour *L'Express*. De coursier salarié, je suis passé quelques années plus tard dessinateur... salarié.

Votre dessin à l'époque est très glauque, comme le sont d'ailleurs les travaux de Topor, Gourmelin, Cardon, Ungerer, Hans Bellmer, Balthus, Jacques Gautier d'Agoty, Dürer, Escher... Comment expliquez-vous cela ?
C'est l'époque qui voulait cela ! Nous étions dans les années 1950, nous étions des enfants de l'après-guerre. Nous avions grandi dans la culpabilité des adultes, de ces phrases du type : « *Mange ! Finis ton plat ! Quand viendra la guerre, tu n'auras plus à manger !* » Mon père était un immigré italien, qui faisait tout pour s'intégrer à la vie en France, allant même jusqu'à ne jamais parler italien à la maison. À la fin de la guerre, il s'était engagé en tant qu'infirmier. Mon frère aîné, c'était le départ en Indochine et moi, le retour. Quant à mon frère cadet, c'est un bébé Ogino (une méthode contraceptive censée aider à ne pas avoir d'enfants). Tout cela pour vous dire que la plupart des enfants de cette époque étaient des enfants non désirés. Et si je ne cherche pas là à excuser les adultes, il est important de rappeler qu'ils avaient eux aussi été élevés par leurs parents nés au siècle précédent, les mêmes qui avaient connu plusieurs guerres. Sans oublier ces innombrables commémorations aux morts où on se gelait en culottes courtes. Rappelons-nous aussi ces gueules cassées que nous croisions régulièrement dans la rue. Je suis un fils d'ouvrier. Mon grand-père maternel, le violeur, avait fait la guerre de 14-18. Tout jeune, j'avais visité Verdun, le chemin des Dames, le fort de Douaumont, le camp du Struthof, etc. Dans la forêt où je jouais, il y avait partout d'anciennes tranchées, des trous d'obus, des bouts de fusil. Quand mes parents ont déménagé à Clairefontaine, dans les Vosges, la ville où on fait le papier, le pont était encore en bois car pas encore reconstruit, l'église était en ruine, les classes de l'école dans des préfabriqués, etc. L'Est de la France avait subi trois guerres de suite et moi, comme beaucoup d'autres enfants, j'ai grandi dans cet environnement... Cette époque si dure et si violente se reporte sur les enfants. Je ne suis donc pas vraiment de ceux qui vous diront : « *C'était mieux avant !* » *(Rires.)*

Dès que je commence un nouveau livre, **j'entre en communication avec mon enfance** que je n'ai jamais oubliée.

Pas joyeux, joyeux, tout cela...
Très tôt, j'ai aussi appris qu'on avait gazé des juifs, pourchassé les homosexuels et les gitans, persécuté les communistes allemands, colonisé des pays... Dans toutes les familles, on avait des pétainistes, des résistants, des collabos, des fascistes, des communistes, des gens de tous bords, et on devait vivre avec.

Un tel environnement explique-t-il, selon vous, votre dessin ?
Qui est obligatoirement tragique. Vous savez, j'ai rencontré des gens très méchants très tôt, et avec un tel environnement, le sentiment d'abandon que je portais, cet inceste subi enfant, je me sentais pourchassé. Du coup, je suis en grande empathie avec toutes ces victimes. Mon autre grand souci était que je n'étais ni pour les Américains, ni pour les Cubains, ni pour les maoïstes, ni pour les communistes, bref toutes ces idéologies qui tuaient et torturaient les gens. Ce mal-être se traduit forcément dans mes dessins. Ce n'est qu'à la naissance de ma fille que j'ai décidé de changer et de faire des livres pour enfants. Jusque-là, le monde était mauvais et je le dénonçais en dessin.

Votre dessin était alors en noir et blanc et votre personnage récurrent était petit et rond…
Ce que je suis aujourd'hui ! *(Rires.)* Ma peinture était du genre abstraction lyrique ! En résumé, mon dessin était extrêmement réaliste et ma peinture totalement irréaliste. Puis ma fille est arrivée. J'avais trente-sept ans et tout allait changer dans ma tête.

Parlons de ce changement. Racontez-nous comment il s'est opéré.
D'abord, j'ai accepté de faire un enfant avec mon épouse quand j'ai compris qu'il y avait autant de raisons d'en faire un que de ne pas en faire. Une fois cette étape passée, il m'était difficile de continuer à dire que la vie, c'était de la merde ! Sinon, autant ne pas en concevoir. C'était aussi l'époque « le bébé est une personne », les écrits de Dolto, etc., et je me suis lancé à fond dans cette conception. Le premier regard de ma fille m'a littéralement transpercé ! Je n'avais alors plus le choix. Je ne pouvais pas lancer dans la vie un être pour qui le monde serait une horreur. Il fallait que je fasse quelque chose qui l'améliore, même un tout petit peu… Résultat, j'ai décidé d'être ce que j'appelle un « optimiste décisionnel ». Et pour commencer, j'ai dessiné un livre pour ma fille, en cadeau de naissance, fait à la main. En exemplaire unique non publié.

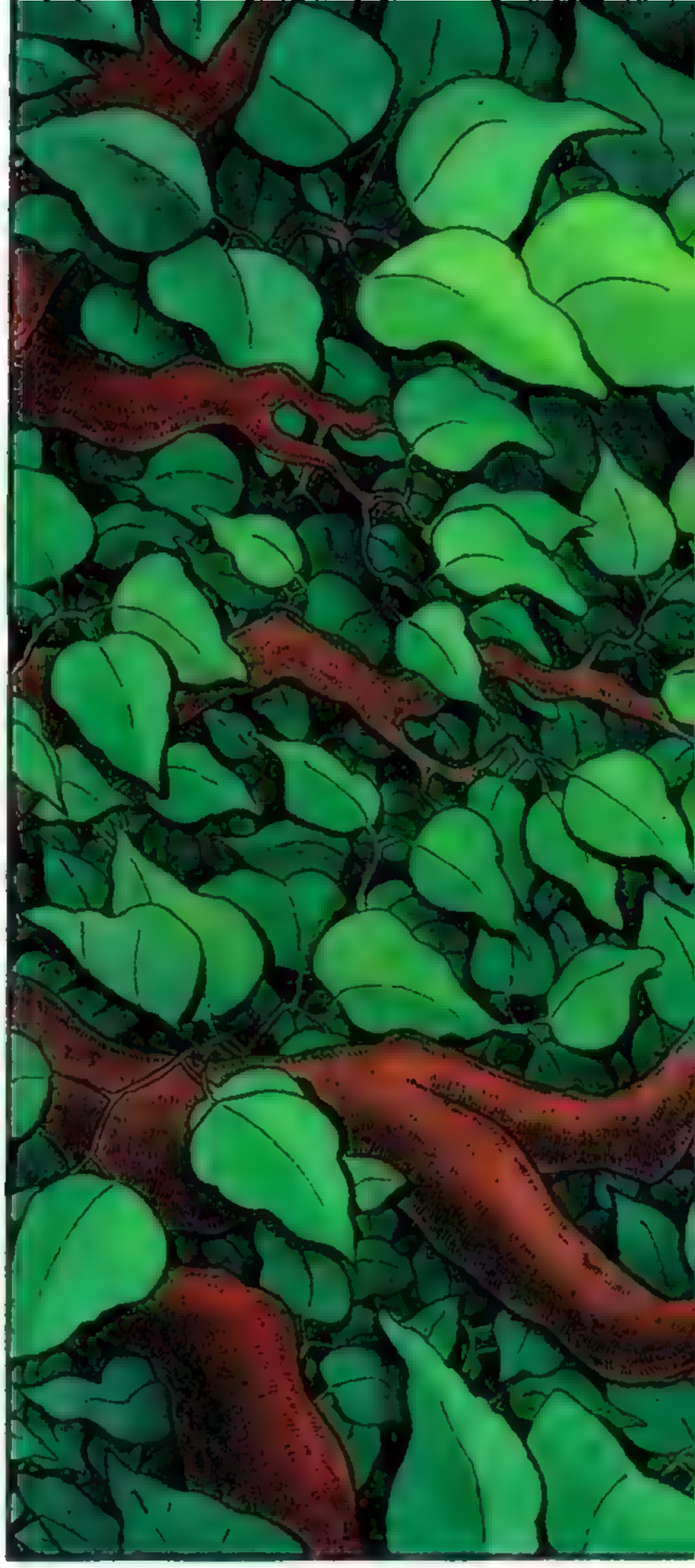
Qui a été vu par une éditrice de Gallimard.
Quand je suis allé chez eux, c'était pour montrer mes dessins à leur revue *Piranha*. On m'a renvoyé au département jeunesse, chez Geneviève Brisac, qui m'a proposé d'illustrer des livres. Après plusieurs collaborations, elle a fini par me convaincre d'éditer ce livre fait pour ma fille, Adèle, ce que je ne voulais absolument pas faire jusque-là. C'est ainsi que *L'Album d'Adèle* a paru chez Gallimard en 1986…

Travaillez-vous différemment les livres où vous êtes un auteur complet ?
Que j'écrive ou que je dessine, si je n'y suis pas, je n'y arrive pas. Dès que je commence un nouveau livre, j'entre aussi en communication avec mon enfance que je n'ai jamais oubliée.

Dans ce domaine, vous faites des choses gaies…
C'est mon optimiste décisionnel qui empêche mon inconscient de me dominer. Cela dit, je ne cache rien des difficultés de la vie dans mes livres. Cette dureté est toujours présente !

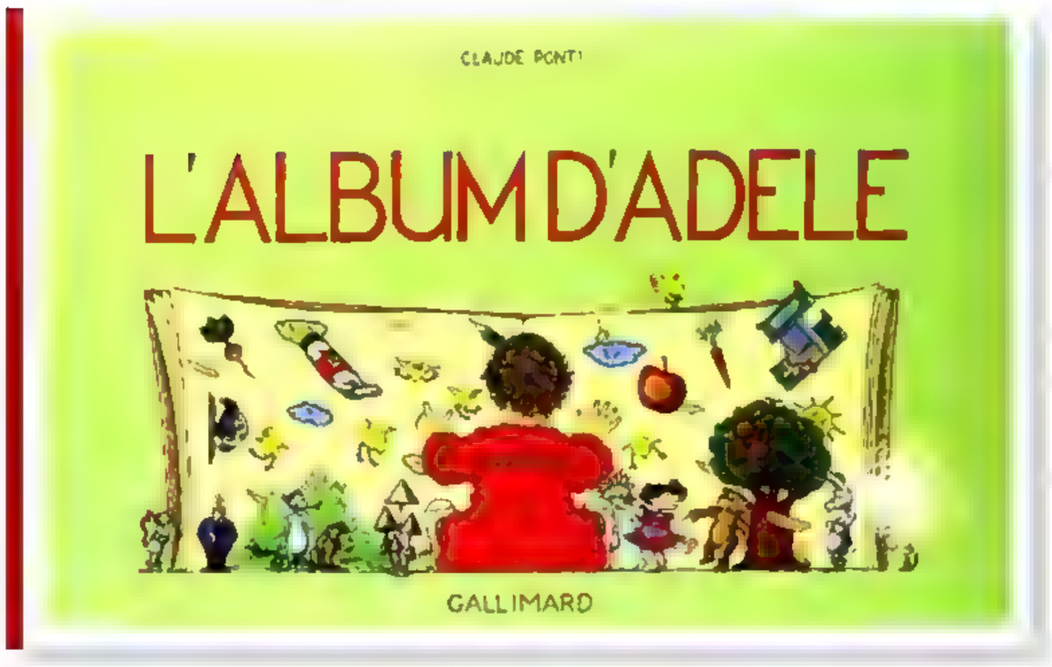
Comment travaillez-vous ?
Quand j'ai l'idée d'une histoire, tous les éléments principaux sont dans ma tête. Reste à trouver le personnage et l'univers dans lequel il va évoluer. Puis arrive ce déclic et tout coule de source. Les idées s'enchaînent… et si elles fonctionnent avec l'histoire, je les garde.

Et quand vous n'y arrivez pas ?
Je pars faire autre chose : de la sculpture, des courses, une promenade, la cuisine. Je jardine, je fais une sieste, que sais-je encore !



Par quoi commencez-vous, le texte ou le dessin ?
Par la composition des pages. En fonction du nombre de dessins par page, je sais la place qu'il me reste pour le texte. Mes albums, c'est d'abord un découpage. Il est important de déterminer tout de suite ce qui va se passer. Dans ce genre de livre pour enfants, comme il y a peu de texte, il faut vraiment trouver ce qu'il y a à dire et rien d'autre.

Qui décide des formats et de la pagination de vos livres ?
Très souvent moi ! La plupart du temps, je sais exactement où je vais, j'apporte presque toujours des livres finis. Je travaille aussi en fonction du prix de revient, car on sait quel budget un foyer est capable de mettre dans un livre. Puis il y a une demande des bibliothèques qui nécessite de proposer un livre costaud. À partir de toutes ces



Le premier livre edite par Claude Ponti, *L'Album d'Adèle* (1986)
© Claude Ponti Gallimard

ustration pour une double page de
L'Arbre sans fin (1992)
© Claude Ponti / L'école des loisirs

contraintes, qui soit dit en passant ne me dérangent pas, il y a toute une gamme possible de livres et de paginations. Dans l'absolu, j'aime changer de format en fonction des projets. On est très libre à l'école des loisirs où je publie depuis plus de vingt ans.

Et pour les couvertures ?
Je fais des propositions qui sont acceptées ou discutées avec l'éditeur.

Votre premier livre était-il une manière d'échanger avec votre fille ?
C'était un cadeau de naissance. Elle avait dix-huit mois à sa sortie. Ma fille m'a beaucoup apporté par sa vie, son énergie, ses premiers mots, ses premiers copains, ses sorties, etc. Plus tard, elle m'a fait remarquer que dans beaucoup de mes livres, mes personnages subissaient leur sort puis luttaient pour s'en sortir. Et qu'elle, enfant, rêvait de conduire et détourner le métro plutôt que de le voir changer de direction tout seul. Dans le bouquin suivant, *L'Aventure d'Isée*, mon personnage décide de son sort... Elle m'a reproché d'avoir pris son idée ! J'ai répondu que j'avais suivi son conseil. *(Rires.)*

Vous n'avez pas eu envie d'autres enfants ?
J'avais trente-sept ans quand elle est née. Le temps de vivre un peu, quelque années, j'avais passé quarante ans, et l'appartement était petit, comme mes revenus à l'époque.

Les enfants sont des personnes en pleine construction, et **c'est passionnant de les accompagner.**

© Claude Ponti / L'école des loisirs

Illustration extraite de ***Catalogue de parents pour les enfants qui veulent en changer*** (2008)

© Claude Ponti / L'école des loisirs

Pourquoi décidez-vous d'arrêter les aventures d'Adèle ?
Je n'ai jamais vraiment raconté les aventures d'Adèle, mais j'ai fait des livres pour elle. À un moment, je me suis aperçu que je ne savais pas parler aux ados. Donc, je suis retourné au monde des petits. Cela, j'en ai pris conscience au moment où j'ai écrit mon premier roman pour adultes, *Les Pieds-Bleus* (Éditions de l'Olivier, puis Points). Au départ, ce livre était destiné aux enfants, mais cela n'allait pas car je n'arrivais pas à ne pas dire les choses. *Les Pieds-Bleus* est un livre sans recul. Libre aux adultes de le lire ou pas.

Ces romans pour adultes, vous aviez besoin de les écrire ?
Je suis de l'école Rainer Maria Rilke (auteur autrichien de *Lettres à un jeune poète*, où il explique notamment que l'écriture est plus forte que la personne), donc au « si tu as quelque chose à faire, tu le fais »

Il a dû surprendre, car on y découvre votre enfance…
J'ai reçu des courriers où on me parlait d'enfances identiques dans les Alpes, les Pyrénées, etc. À titre personnel, ce fut facile car j'avais passé mon stade victimaire.

Qu'est-ce qui vous plaît dans votre travail pour la jeunesse ?
Il est passionnant de voir comment les enfants s'approprient le langage. Pratiquement jamais un enfant ne fabrique un mot pour rien. Dans un de mes livres, un enfant, en demandant à ses parents d'arrêter de lui faire du mal, dit « pitrouille », une compression de « pitié » et « trouille ». Je n'ai pas trouvé mieux. Les enfants sont des personnes en pleine construction, et c'est passionnant de les accompagner.

Arrivez-vous à rester en lien avec eux malgré un emploi du temps que l'on imagine bien rempli ?
Avant, j'allais une bonne dizaine de fois par an dans les écoles, un peu moins maintenant. Je reste en lien avec les enfants via le Muz (musée des œuvres pour enfants, http://lemuz.org/), un musée qui récolte des œuvres d'enfants. Les œuvres viennent de partout et un jury décide de celles qui seront montrées sur notre site. Les enfants sont des personnes directes, franches, ils aiment, ils n'aiment pas, il y a des raisons, il n'y en a pas… En un mot, je n'ai jamais de soucis avec eux.

Quel regard portez-vous justement sur ceux qui analysent votre travail ?
J'ai tendance à vite oublier ce qui est écrit sur moi. Mais ça peut être intéressant pour plusieurs raisons. Soit parce que la personne peut se planter, soit parce qu'on m'attribue des choses que je n'ai pas faites ou dites, soit parce que son point de vue est instructif. Quand on réalise un livre ou un travail artistique, on n'est pas dans la même position que celui qui vous lit ou vous regarde. Quand on est lecteur ou observateur, on a naturellement l'esprit critique. Il n'est pas question de le faire quand je travaille, sinon je n'y arrive pas.

Claude Ponti est né en 1948 à Lunéville en Lorraine. Il voulait devenir dessinateur de presse. Il passe un an à l'école des beaux-arts d'Aix-en-Provence et un trimestre à la faculté de Strasbourg en lettres modernes.

À partir de 1969, il est à Paris et étudie seul le dessin, la peinture et la gravure et il exerce divers métiers d'appoint. Il travaille dans la presse notamment à *Exodes* et commence comme boursier avant de proposer des illustrations. Parallèlement, il peint et ses œuvres sont exposées dans des galeries au cours des années 70. Directeur artistique à l'imagerie d'Epinal pendant deux ans, il rencontre de nombreux auteurs de bandes dessinées et apprend les secrets de fabrication d'un livre.

En 1986, il crée son premier livre pour enfants, *L'Ours d'Adèle*, publié chez Gallimard, pour sa fille Adèle qui vient de naître. Suivra *Adèle et Mélie* en 1987. En 1990, il rejoint l'école des loisirs où il publie *Pétronille* et ses 20 petits et plus de soixante-dix autres albums de tous les formats et pour tous les âges.

Par ailleurs, il est l'auteur de pièces de théâtre pour la jeunesse.

En 2007, il collabore au spectacle du chorégraphe Philippe Decouflé *Sombrero*.

En 2008, Claude Ponti crée avec ses amis aussi passionnés que lui le Muz, musée en ligne d'œuvres réalisées par des enfants dans le monde entier – www.lemuz.org

Plusieurs de ses livres ont été primés et l'ensemble de son œuvre a reçu en 2006 le prix Sorcières Spécial (source : www.ecoledesloisirs.fr)

Certaines critiques vous ont-elles blessé ?
Jamais. Chacun est libre de lire avec ce qu'il est. Dans *L'Arbre sans fin*, qui raconte un accomplissement de l'enfance à la maturité, je devais confronter mon héroïne à la mort, entre autres, mais aussi à la méchanceté, au temps qui passe, au poids de l'ascendance, etc. Beaucoup y ont vu un livre sur la mort, ce qui n'était pas mon objectif. Je voulais juste montrer que la mort fait partie de la vie... C'est une façon de voir. Les enfants ont droit à une vraie littérature et je m'efforce de la leur proposer. Mes livres ne sont pas didactiques. Un livre doit permettre à la personne qui le découvre d'en sortir changée, que ce soit sur le plan culturel, artistique ou émotionnel.

Illustration extraite de *La Nuit des Zéfirottes* (2006)
© Claude Ponti / L'école des loisirs

Comment jugez-vous votre dessin ?
Je suis un laborieux ! Je travaille lentement et longuement. Je cherche à comprendre ce que je veux dire et surtout comment le dire le mieux possible. J'espère avoir trouvé mon style vers quatre-vingt-dix ans ! *(Rires.)* En attendant, je pense aller vers un peu plus d'efficacité. Je regarde peu mes anciens livres de peur de me dire soit que je dois tout refaire, soit que je n'arriverais jamais à dessiner aussi bien...

Que préférez-vous faire : le crayonné, l'encrage, la couleur ?
Dessiner ce que je n'ai jamais dessiné. J'aime quand j'ai de nouveaux problèmes à résoudre...

Envie de dessin animé ?
Oui, à condition qu'il soit en 3D ! Cela évitera les comparaisons et de chercher des dessinateurs qui dessinent comme moi et dont je ne serai jamais satisfait. En 3D, tout serait à construire étape par étape. Ce serait une autre aventure...

D'autres envies ?
Je suis à ma place, alors que demander de plus ? Tout le monde ne peut pas en dire autant, si ? ■

Albertine et **Germano Zullo** ne sont pas de grands voyageurs, mais partir leur permet de capter, de numer des impressions qui finiront dans leurs carnets. Germano écrit tout le temps, ne se sent pas à l'aise sur un coin de table, a besoin de retrouver sa base : la maison. Albertine est dans le même cas, il lui faut son cocon. Ici, chacun a son bureau, qui son « ecrivarium » – terme inventé par le père d'Albertine –, qui son « illustrarium ». Des lieux où ils se fichent la paix, au sein desquels ils entretiennent des rituels magiques.

© Photo DR

Par **Katia Furter**

Les Robes
texte de Germano Zullo
© Albertine & Germano Zullo / La Joie de Lire

ALBERTINE, GERMANO ZULLO

LA FUSION DES EXTRÊMES

De leurs influences opposées, leurs deux univers font naître dans le dialogue un troisième personnage, l'idée. Écrivain et poète, l sant de tout depuis toujours, Germano aime les mauvais genres et la grande littérature. Albertine est visuelle. Si un artiste, un créateur de mode, un auteur l'intéresse, e le cherche, note. Dans sa bibliothèque d'images, on trouve quantité de références. Les dess ns sur son b og et son site témoignent de cette d versité. Continuellement en recherche, la dessinatrice et illustratrice se montre de plus en plus attirée par l'exploration. P us c'est difficile, plus c'est fantastique ! Cela crée des ouvertures, une liberté plus grande encore pour es livres à venir.

Le Musée,
gouache (24 x 24 cm)
© Albertine & Germano Zullo

De la genèse à aujourd'hui

Sur leurs débuts, il y a peu à dire. Depuis son plus jeune âge, Germano s'est senti écrivain. Il est arrivé dans la vie d'Albertine au moment où, après avoir fait une école d'art, elle se questionnait sur ce qu'elle voulait raconter et comment le faire. C'est Francine Bouchet, leur éditrice, qui est venue les chercher. Même s'il avait déjà publié, Germano a souffert qu'Albertine, qui dessinait pour la presse, soit plus connue que lui. Son nom même était rarement cité sur leurs livres, sinon en tout petit. Albertine parlait de « son » livre, « ses » dédicaces... Il a fallu dialoguer. À Genève, aujourd'hui encore, on dit « le livre d'Albertine ». À l'étranger, c'est différent. Il arrive même que Germano soit invité seul.

À cette époque, ils se sont également lancés dans les récits érotiques. Là aussi, on est venu les chercher. Jeunesse et érotisme sont des lieux où développer des idées. Rien de plus. Cela aurait pu être autre chose... Le mode de fonctionnement est le même, même si l'érotisme est un genre difficile à traiter. Comment se renouveler, parler du corps quand on l'a déjà fait une fois, deux fois, trois fois ? Ils continueront, mais se lanceront aussi dans des projets qui nécessitent d'autres formats.

La naissance des idées

Les idées viennent de l'un comme de l'autre. Notées, dessinées, collées dans des cahiers ou sur des post-it sur un smartphone, il y en a tant qu'il faut savoir les trier. La discussion peut commencer quand une idée est bonne. Dans un dialogue à trois, elle devient partenaire, matière vivante apparue, née de tous deux. Telle une plante incontrôlable, l'idée se développe à sa guise pour pouvoir s'épanouir. Sa croissance peut aller très vite ou, parfois, prendre dix, quinze ou vingt ans.
Si l'idée n'est pas mûre, elle ne sort pas complètement. L'un des deux la met en lumière, de temps à autre, et ils l'observent. Il arrive qu'elle soit intégrée à une autre. Germano est le détenteur des idées qu'il liste.

BIOGRAPHIE & BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE :

Depuis plus de vingt ans **Albertine** et **Germano Zullo** citoyens genevois, travaillent ensemble avec le soutien de Francine Bouchet de La Joie de lire maison d'édition jeunesse. Leurs livres ont reçu les distinctions internationales les plus prestigieuses. Particulièrement, le travail d'Albertine est en lice pour le prix Hans Christian Andersen littérature illustration.

Les albums suivants ont paru à La Joie de lire : ***Mon tout petit*** (une mère avec son petit, le temps d'un grand et sa mère s'enlacent et dansent), ***Bimbi Le Président du monde***, ***Dada Les Robes***, ***Les Oiseaux***, ***Ligne 135***, ***Le Génie de la boîte de raviolis*** (BD).

La bande dessinée ***La Femme canon*** a été publiée par Hélice Hélas.

Des films d'animation ont été tirés, entre autres, du ***Génie de la boîte de raviolis*** et de ***La Femme canon***.

Le roman ***Quelques années de moins que la lune*** a été publié par La Joie de lire dans la collection Retro. Seul Germano Zullo y raconte sa jeunesse, sa passion pour les livres et l'écriture. Ce texte toujours d'actualité, aide à comprendre son parcours.

La collection **L'Indiscrète** de l'éditeur Humus abrite des récits érotiques.

Lors d'expositions au forum Meyrin et au musée Alexis Forel à Morges (Suisse), les robes d'Albertine font l'objet d'un défilé de mode inspiré de l'album ***Les Robes***.

Mon tout petit,
Bologna Ragazzi Award Fiction 2016
Prix The Nami concours Green Island
2016, Corée
© Albertine & Germano Zullo , La Joie de lire

Ces listes sont comme un deuxième cerveau, un disque dur, une mémoire dans laquel e il va piocher, sûr de trouver ce qu'il cherche ; à l'instar des listes de titres des livres qu'il prévoyait d'écrire quand il était enfant. Albert ne, elle, ne sait jamais où elle es a mises tandis que les croquis s'accumulent, l'brement, dans quantité de carnets.

De leur compatibilité

Elle piaffe continuellement. Impatiente, elle fera t bien un livre par jour, ou même toutes les dix minutes ! Les idées jaillissent
À vivre aux côtés d'un écrivain, a dessinatrice a appris à comprendre et à respecter son rythme, sa lenteur, convaincue que les auteurs sont dans l'introspection, concentrés, dans un voyage de la pensée qui demande du temps. Ce n'est qu'à ce prix que naîtra que que chose de précieux. Les boulimiques de l'écriture qui sévissent parfois en ittérature jeunesse n'ont pas crédit à ses yeux. Germano pose son texte et ne le remet à Albertine que quand il est vraiment prêt. Non pas qu'il soit forcément réussi, mais avec son point final, il est achevé, intégré, abouti. Albertine ne fait pas qu'illustrer. Il est convaincu qu'elle est aussi auteure puisqu'elle participe à la narration.

Le dessin n'est pas au service du texte ; sa narration visuelle vient dialoguer avec celle de Germano.

Rien n'est immuable. Chaque livre mène une nouvelle règle de jeu. Jubilatoire. À se nourrir continuellement du monde qu'ils parcourent, les idées fusent, vivent avec eux, à leur service. Tout peut démarrer d'une idée comme d'un dessin qu'ils se montrent. S'il se lance dans un travail de scénario précis, pointu, une BD, un synopsis de film, elle attend. À l'inverse, e le se met parfois à dessiner sans trop savoir ce que ça produira... Elle lui donne, il invente

N'allez pas croire que cela s'est fait tout seul. Il a fallu des années pour que cette complicité s'instaure. Leur parcours de vie de couple a renforcé une forme de discipline, dans le dialogue, la compréhension de l'autre et le fait de le laisser tranquille, à ses expériences de travail autonome, mais aussi dans l'exploration de voies qu'ils utiliseront dans des projets communs et qui ravivera la flamme de la création. Pourtant, il leur est compliqué d'arriver à une compatibilité dans leurs rythmes de travail. Albertine a souffert de la lenteur de Germano. Il a fallu insister pour qu'il exprime, dise où il en était dans chaque projet, qu'elle le sache en route et qu'il serait mené. Rassurée, elle attend en confiance. Germano ajoute que, au départ, ils n'étaient compatibles ni sur les rythmes ni sur les moyens d'expression. Un dialogue de tous les instants, sur tout, et l'écoute de l'autre les a rendus plus raccords. Il aurait pu la vampiriser avec ses idées, son rythme, au risque de l'étouffer. Et vice versa.

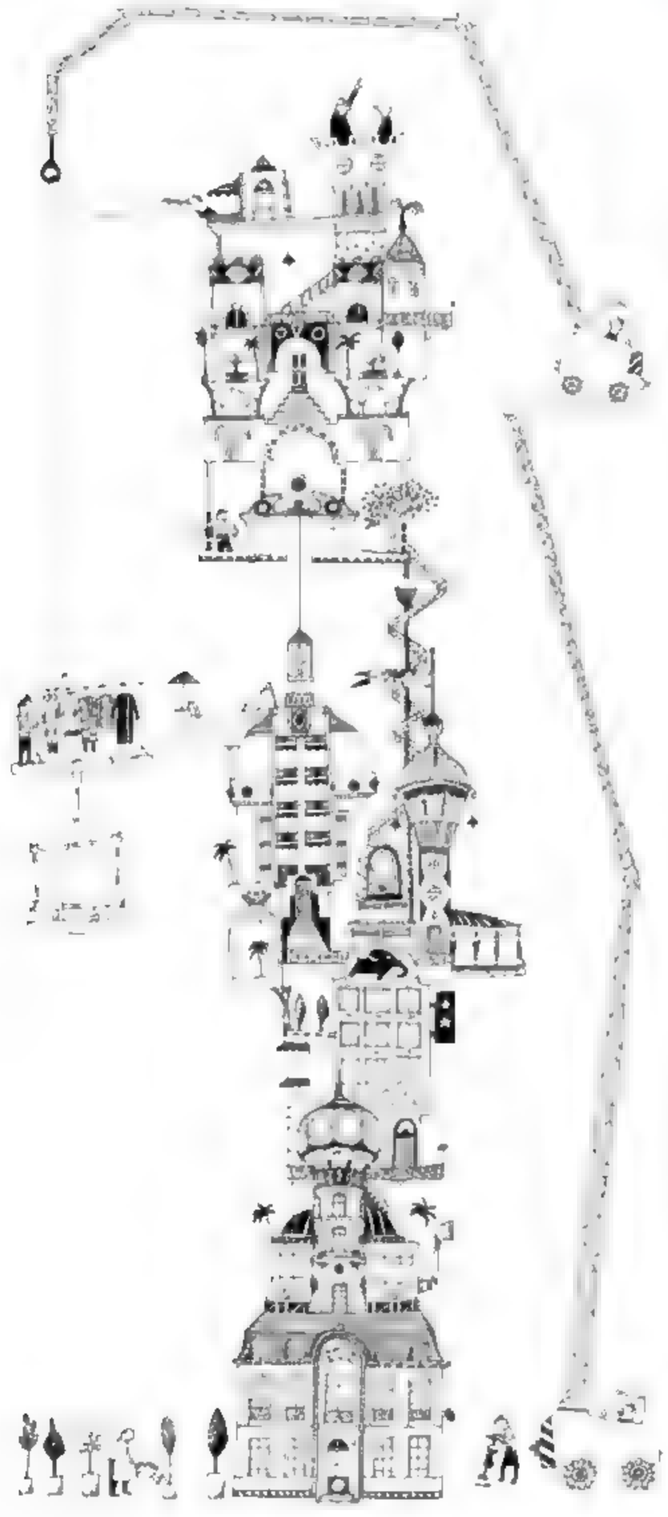
Se surprendre

Albertine décide seule de la technique qu'elle va utiliser. Ça, ce n'est pas le monde de Germano. Si elle lui en parle, c'est qu'elle se trouve dans une situation de recherche, par besoin. Lui se montre ravi quand, parfois, elle ajoute un détail à la narration, un sens caché. Albertine ressent alors un immense plaisir, l'impression de lui rendre les mots qu'il lui a offerts. Travaillant par strates, l'écrivain s'autocorrige beaucoup. Mais elle peut aussi faire des propositions. Elle-même peine à se corriger, à faire des changements car elle aime avancer rapidement, sans brouillon. S'il suggère une modification, elle a du mal. Rechigner a son avantage : cela peut donner au livre une particularité, une sorte d'accident intégré, accepté ! Si Germano ne lui parle pas assez du projet, elle peut être surprise : l'idée

Jardin de nuit gouache (40 x 52 cm)
© Albertine & Germano Zullo

Musée,
gouache (24 x 24 cm)
© Albertine & Germano Zullo

de départ évolue quand Germano, à un moment précis, fait coïncider sa pensée avec le projet. Dans sa tête à elle, qui a une approche très visuelle, l'idée dévie de ce qu'elle avait imaginé, absorbé. Lui suit un fil qui part de l'idée dans l'histoire qu'il a à construire. Certaines images disparaissent, et il en met d'autres. Et elle ne s'y retrouve pas : l'idée qu'elle avait en tête n'est plus là. C'est la pierre d'achoppement de leur travail commun : si Albertine ne se reconnaît pas dans ce qui est raconté, elle fait du mauvais travail. Le projet devient alors bancal, ne se « marie » plus, et eux ne se retrouvent pas dans le livre qui devient impubliable. Ils en sont conscients et les choses se transforment. *« C'est fabuleux ! Il n'y a pas de recette*, relève Albertine. *L'exploration est continuelle, et c'est un cadeau de pouvoir se dire : "Ça ne marche pas ? Tant pis, ce n'est pas grave !" »*



Les Gratte-ciel, adapté en film d'animation par Fabienne Giezendanner, Nadasdy Productions 2017 © Albertine & Germano Zullo / La Joie de Lire

De l'existence des livres

Germano aime tous leurs livres. Albertine, beaucoup plus dure, exigeante, en aime certains à la folie, les trouvant parfaits et intemporels. Lorsqu'elle est appelée à dédicacer les *Marta* de leurs débuts, elle ressent moins de plaisir, l'impression qu'ils ont mal vieilli. Germano fait alors une distinction : Albertine parle d'objets artistiques ; lui, de parcours d'existence. S'il sait que certains livres sont moins bons que d'autres, jamais il n'en renierа aucun. Ils ont tous été importants pour eux à un moment donné ; ils les ont créés, ils existent simplement. Il n'est pas frustré de faire parfois des livres muets où texte, images, dialogues et sons n'apparaissent pas. Ce a fait partie du genre, et le scénario fonctionne comme dans les films. Il adore ça. Enfant, comme beaucoup, il a fait des bandes dessinées, ayant déjà cette pulsion de narrer avec l'image. D'une manière générale, dans ses lectures, Germano aime les livres... qu'il n'a pas aimés.

Sur l'objet livre, Albertine cite *Bimbi*, un livre sur l'enfance, mal compris parce que muet, fait de dessins au crayon gris, à la couverture âpre. Avec *Mon tout petit*, l'illustratrice étant repartie sur la même technique, La Joie de lire lui a proposé d'habiller le livre dans un coffret précieux décoré d'un motif de papier peint. Germano a la douceur délicieuse de ne pas se sentir suffisamment à l'aise pour donner son avis.

Pour mieux se retrouver

Germano estime qu'il a de la chance de travailler avec une artiste importante, pourtant il reste ouvert à d'autres projets, toujours dans l'idée de l'expérience. Ils ont des chantiers séparés.

Albertine reçoit des commandes. Elle est alors illustratrice. Point. Mais, avoue à demi-mot que c'est difficile, douloureux, qu'elle se retrouve avec peine dans ces projets qui ne sont pas issus de son univers, et dont les sujets ne sont pas les siens. Certes, elle habille un texte, mais les tripes ne sont pas là. Pour tous deux, une évidence : ils iront voir ailleurs, sortiront de certaines « boîtes », dont ils ont parfois de la peine à s'extraire (comme, par exemple, avec la BD *La Femme canon*). Récemment, Albertine – dans son rêve de robes, mode et costumes – a réalisé, avec étonnement, que ce qu'elle dessinait pouvait être porté. Enfin, pourquoi pas un jour un livre de portraits croisés : « je le dessine, il m'écrit », et le contraire, puisqu'il n'existe pas de mauvais dessins ?

Catalogue déjanté

Le conseil général de l'Essonne a décidé de permettre à un artiste de donner libre cours à son imagination débridée et lui a confié l'intégralité des pièces d'un château à décorer. Le résultat, incroyable, est visible au château de Chamarande, où l'auteur **Robert Combas** s'est mis en quatre pour transformer le lieu en un univers entre Warhol et Captain Cavern, pour le plus grand plaisir des yeux des visiteurs. Pour les personnes ne pouvant se déplacer, ou craignant le pire, ce catalogue format 33 tours sera le meilleur résumé du tour de force accompli. Normalement, et si les touristes sont au rendez-vous, Chamarande risque bien de devenir une métropole culturelle aussi incontournable que Monaco, Avignon et Milan ■ **GV**

PAS DROIT ! *MEUBLES DE CIRCONSTANCE COMPLÈTEMENT DÉJANTÉS*
Par ROBERT COMBAS, éditions Lienart
Livre broché, 88 pages couleurs, 18 €, disponible

Postapocalyptique chic et choc

Quand, fin 2015, l'éditeur Bethesda a mis sur le marché le RPG ultime qu'a été ***Fallout 4***, personne n'aurait imaginé qu'un jeu si décrié dès sa sortie puisse retourner aussi rapidement une situation que beaucoup annonçaient comme létnale. Et puis, deux ans plus tard, tous les anciens détracteurs du soft font la queue devant les librairies pour s'offrir ce nouveau pavé signé Mana Book pour mieux comprendre la genèse d'un jeu à côté duquel ils ont fail i passer à force de ne plus savoir discerner du premier coup d'œil un classique en devenir. Dans ce pavé magnifique, l'amateur découvrira le long cheminement des créateurs du jeu qui ont su s'armer de patience avant de trouver la formule exacte. À force d'apprécier ce livre passionnant, on en oublie sa manette un peu trop rapidement. ■ **GV**

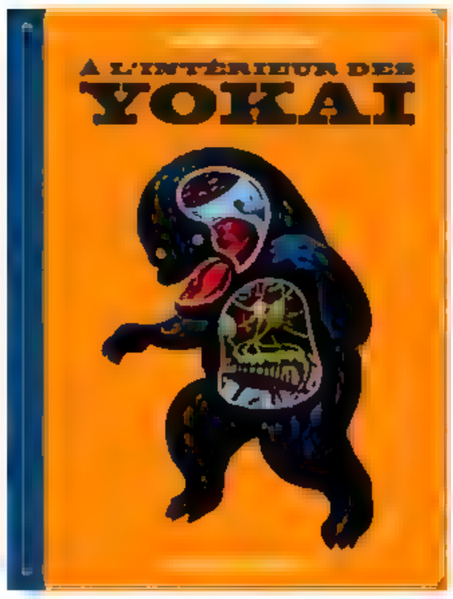
FALLOUT 4, *IMAGINER L'APOCALYPSE*
Par COLLECTIF, éditions Mana Books
Livre cartonné, 367 pages couleurs, 39,90 €, disponible

Graphisme rock

Marianne des Stooges, Toys sea groupe français a donné naissance à Metoo, Mauer auteur connaît bien sa discographie et entame son voyage mage à travers les années. Et c'est avec joie que les pochettes de 45 tours et de 33 tours choisies des années 1970 à aujourd'hui, parfois très bien aperçu à travers de fort élégantes photographies. Au fil des pages, les groupes les plus connus comme les Sex Pistols, les Clash, les Ramones ou les Dead Kennedys côtoient des groupes des années 1960 jusqu'à aujourd'hui complètement inconnus de la France. Fallait-il être complètement fou, par des amateurs de graphismes avant gardistes et imprévisibles, pour ce genre de voyage très bien illustré ? Assurément ! Et c'est tant mieux ! Un étonnant périple à travers des genres de go ■ **GV**

PUNK VINYLS
Par DOMINIQUE DUPUIS, éditions du Layeur
Livre cartonné, 360 pages N&B, 39,90 €, disponible

Le folklore japonais *for dummies*



Le *yôkaï*, ou aussi *mononoke*, peut tout aussi bien être un ectoplasme qu'un être vivant dans le folklore japonais. Doué d'un tas de pouvoirs, le *yôkaï* peut être aussi bien nuisible qu'espiègle ; mais la multiplication des légendes japonaises fait que le genre est aussi difficile à cartographier que les Pokémon.
Afin de rendre la chose plus compréhensible pour le commun des mortels, le grand mangaka **Shigeru Mizuki** s'était fendu dans les années 1960 d'une espèce de traité anatomique détaillant les organes internes de près de quatre-vingt-cinq de ces bestioles magiques. Magistralement exécuté par le maître, cet ouvrage d'exception et drôle est enfin édité en France en grand format avec des légendes bilingues français et anglais. ■ **GV**

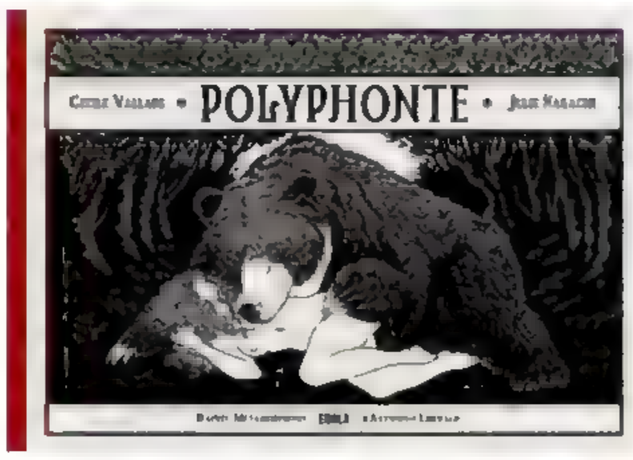
À L'INTÉRIEUR DES YÔKAÏ
Par SHIGERU MIZUKI, éditions Cornélius
Livre cartonné, 80 pages bichromie, 29,50 €, le 19 avril

Design graphique

On dit souvent que pour comprendre son époque, il faut analyser le monde du football. Je dirais que c'est plutôt le graphisme, synthèse vivante et claire de l'image et de l'idée, qui restitue l'esprit de chaque époque, et surtout l'évolution de chaque pays. **Jens Muller** et **Julius Wiedemann** (et quelques autres) proposent avec le premier volume d'***Histoire du graphisme*** un ouvrage exhaustif et actualisé sur le graphisme depuis la fin du XIXe siècle à l'après-Seconde Guerre mondiale. Ce livre, richement illustré, retrace l'évolution de cette discipline créative. Chaque décennie est présentée en un panorama succinct complété par une splendide frise chronologique illustrée, afin de présenter la production graphique dans toute sa variété et l'environnement global qu'elle décrit et définit. Un second volume en préparation couvrira la période de 1960 à nos jours. ■ **FB**

HISTOIRE DU GRAPHISME *T.1, 1890-1959*
Par MULLER ET WIEDEMANN, éditions Taschen
Livre cartonné, 180 pages couleurs, 50 €, disponible

Cuir, mythe et chaînes



Ce très bel ouvrage au format à l'italienne devrait ravir tous les amateurs de mythologie grecque, à condition toutefois qu'ils soient majeurs et vaccinés, car cette fort plaisante relecture du mythe de **Polyphonte** bénéficie d'un relifting érotique qui n'avait pas été prévu par l'Éducation nationale. Fruit du travail conjugué de la romancière et professeure de lettres **Julie Nakache** et de l'illustratrice **Cécile Vallade** cette ode à la femme libre qui refuse les plaisirs physiques et qui se retrouve contre sa volonté à devoir consommer avec un ours se lira d'une traite plus ou moins rapide selon l'émotion ressentie par le lecteur face à la beauté crue de pas mal de passages. À une époque où tout un tas de personnes ont perdu plusieurs heures de leur vie en visionnant pour rien *50 nuances de Grey* et sa suite, ce charmant livre tombe à point pour rappeler ce qu'est le vrai plaisir érotique éprouvé par le regard. ■ **GV**

POLYPHONTE
Par NAKACHE & VALLADE, éditions Eidola
Livre cartonné, 40 pages N&B, 15 €, disponible

Druillet aime Hendrix

En collaboration avec **Philippe Druillet**, les éditions **AAZ** éditent cette guitare électrique illustrée du célèbre dessin de la mythique pochette d'album de **Jimi Hendrix**, réalisée à la demande de Barclay en 1975 pour une réédition posthume d'*Electric Ladyland*. Chaque exemplaire de ce chef-d'œuvre au tirage limité à trente-sept unités, dont vingt-sept gravés de A à Z, sera numéroté par marquage laser sur le corps de la guitare, signé par Philippe Druillet et présenté dans une caisse design. Attention, il n'y en aura pas pour tout le monde. ■ **FB**

GUITARES ÉLECTRIQUES HENDRIX
Par PHILIPPE DRUILLER, éditions AAZ
Guitares électriques marque FENDER [versions mexicaines STRATOCASTER et TELECASTER] Tirage monde 27 exemplaires de chaque à la vente + 3 épreuves auteur + 7 hors commerce
Prix: 4 990 € et 3 990 € port France offert

Mark Twain canadien

Écrit en 1914 par un professeur d'économie, ce brûlot d'humour aussi incendiaire que lucide se devait d'être remis en rayon tellement son contenu est d'une actualité invraisemblable. Une fois le livre ouvert, il est carrément impossible de quitter la métropole imaginaire qu'est Plutoria, où se réunissent les puissants pour mieux appauvrir les faibles. Au-delà de l'humour, l'analyse de la transformation de la société par l'essor du capitalisme est tout bonnement imparable. Si le texte se doit d'être lu, l'amateur d'illustrations pourra éventuellement se sentir lésé, mais il n'en est rien. Constitué de quarante portraits façon photomaton, cette jaquette sera la référence identitaire parfaite pour mettre un visage sur tous les capitalistes infâmes profiteurs et profiteuses du système, dont l'auteur trace de forts sulfureux portraits tout au long des chapitres qui composent l'ouvrage. En fait, on risque même de passer un certain temps sur ces vignettes, car elles sont intéressantes à détailler. ■ **GV**

AU PAYS DES RICHES OISIFS
Par STEPHEN LEACOCK, illustrations de SETH, éditions Wombat
Livre broché, 254 pages N&B, 23 €, disponible

Illustration de couverture du *Montespan* par Frédéric Poincelet
© Teulé & Poincelet / Julliard

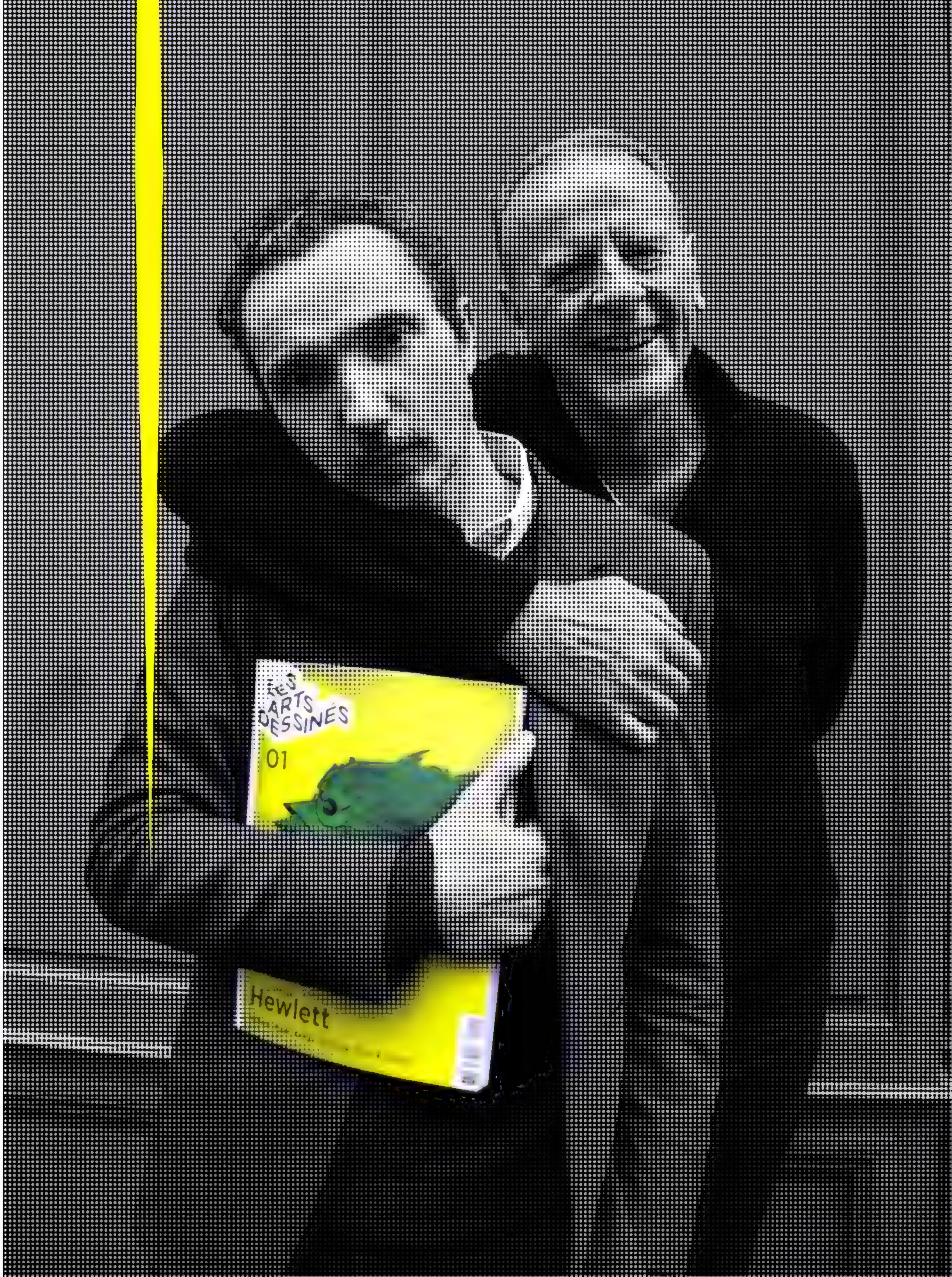
C'était un vieux rêve : réunir **Frédéric Poincelet** et **Jean Teulé** pour qu'ils nous parlent de l'incroyable alchimie éditoriale qui les lie. Depuis la parution du roman *Je, François Villon*, en 2010, le premier illustre les couvertures du second, et cela marche. Jean concède même que, sans la couverture de Frédéric, il serait incapable d'écrire la moindre ligne. Retour sur un duo artistique pas comme les autres...

Propos recueillis
par **Frédéric Bosser**

TEULÉ & POINCELET

JAMAIS L'UN SANS L'AUTRE

FRÉDÉRIC **POINCELET** et JEAN **TEULÉ**
Photographie de Frédéric Bosser retravaillée par Frédéric Poincelet
© F. Bosser & F. Poincelet pour *Les Arts dessinés*


LES
ARTS
DESSINÉS
01
Hewlett

Illustrat on de couverture d'*Héloïse, ouille !*
© Teulé & Poincelet / Ju l ard

Frédéric, quand nous avons discuté de l'idée de parler de votre relation et de votre manière de travailler avec Jean Teulé, la première chose que vous nous avez dite, c'est que vous ne lisiez jamais ses livres !

Frédéric Poincelet : Je confirme ! À quoi bon le lire, il raconte si bien...

Jean Teulé : Il est infernal sur ce point ! Et ce n'est pas tout. En général, il prend des jours voire des semaines avant de me rappeler. Au début, je lui parle gentiment avant de le menacer d'enlever sa fille s'il ne me rappelle pas. Là, et seulement à ce moment-là, il commence à baliser...

F. P. : En fait, j'attends ses *« Poincelet, connard ! »* ou *« Tu vas remuer ton c... ! »* pour bouger. Là, je me dis que le projet doit être mûr et qu'il a réellement besoin de moi. Ma bonté fait que je ne peux pas l'abandonner.

J. T. : Frédéric sait qu'il est mon porte-bonheur, et il a tendance à en abuser. Il faut dire que, depuis qu'il réalise les maquettes de mes livres, ce sont des best-sellers à chaque fois.

Sans un titre, et donc sans une couverture maquettée, **il m'est impossible d'écrire.**

JEAN **TEULÉ**

F. P. : Je tiens à préciser que j'ai acheté et lu un de tes livres, *Darling*.

J. T. : Incroyable !

F. P. : Nous ne nous connaissions pas encore, c'est pour ça.

D'ailleurs, comment avez-vous fait connaissance ?

J. T. : C'était l'année où l'éditeur Ego comme X a voulu rééditer *Gens de France*, en 1998.

En découvrant le projet de maquette du livre, j'ai été sidéré par sa beauté, par sa modernité et son originalité. C'était extraordinaire ! Alors, tout naturellement, au moment de me lancer sur mon nouveau livre, *Je, François Villon*, j'ai pensé à Frédéric. Il a proposé une couverture élaborée à partir d'une gravure de penau que je lui avais soumise. Depuis, nous ne nous sommes plus quittés, bien que les éditions Robert Laffont aient leur propre service graphique.

Frédéric intervient donc très en amont du projet ?

J. T. : Absolument, avant même que je n'écrive la moindre ligne ! C'est bien pourquoi je le harcèle au téléphone ou par mail... Sans un titre, et donc sans une couverture maquettée, il m'est impossible d'écrire. Il est même arrivé que l'idée du titre vienne de lui. C'est le cas sur *Charly 9*, titre né d'un retour de mail.

F. P. : Je jouais avec « son » Charles IX dans les noms de fichiers que je lui envoyais, je jouais au petit con...

J. T. : Je trouvais super gonflé de ridiculiser de la sorte cet ancien roi de France, personnage principal de mon histoire. C'était génial ; je l'ai gardé. Je pense que cela a influencé mon écriture.

L'attribution prestigieuse à Raphaël. Mais chez les grands amateurs d'art des XVI^e^ et XVII^e^ siècles qui la détenaient au préalable, elle portait le nom de Garofalo, considéré au XIX^e^ siècle comme le «plus célèbre des peintres» de Ferrare. Plusieurs expositions récentes consacrées au mécénat des Gonzague à Mantoue et à celui des Este à Ferrare ont permis de mieux cerner la fortune critique de cet artiste comme l'histoire du tableau du Louvre.

Une provenance prest[illegible]

Mentionnée pour la première fois en 1627 au palais ducale de Mantoue, la *Sainte Famille* subit les vicissitudes des grandes collections du XVII^e^

Jaquette de couverture de *Je, François Villon*
© Teulé & Poincelet / Juillard

Détail de l'illustration d'*Entrez dans la danse*
© Teulé & Poncelet / Julliard

sorte de proposer une couverture plastiquement intéressante qui réponde à l'image mentale de Jean.
J. T. : Frédéric va toujours au-delà de l'élément que je lui suggère. Pour mon nouveau livre, il a rebondi sur ma proposition de squelette. Son goût très sûr et très classe donne de superbes maquettes. J'adore quand, sur des dédicaces, on me félicite pour les couvertures. Vraiment, notre mariage fonctionne parfaitement.

F. P. : *Entrez dans la danse* est notre dixième livre ensemble. On m'a ensuite demandé de remaquetter les couvertures des éditions Pocket de ses premiers livres. J'ai donc refait *Rainbow pour Rimbaud*, *Ô Verlaine !*, etc. Au final, je peux dire que j'ai quasi réalisé toutes tes couvertures de livres !

C'est assez inédit comme collaboration…
F. P. : D'autant que Jean vient avec ses idées, de vraies idées graphiques, pas seulement des intentions. Mais c'est assez logique quand on connaît son histoire vis-à-vis de l'image *(Jean Teulé est l'auteur de nombreuses bandes dessinées)*. Parfois, il arrive avec une vague idée ; d'autres fois, c'est plus précis, voire très. À moi de la transformer, de rebondir dessus de façon pertinente.

Un exemple ?
F. P. : Sur *Le Montespan*, Jean m'a demandé un carrosse avec des bois de cerfs…
J. T. : Et l'éblouissement derrière, histoire de bien placer ce carrosse en contre-jour.
F. P. : À partir de ces idées, un peu kitsch, de cette surabondance d'effets et symboles, je compose, ajoute, affine les détails et fais en

L'éditeur intervient-il dans votre travail à quatre mains ?
J. T. : On lui amène la maquette de couverture, rabats et dos compris, clé en main, et il accepte ! Mon éditeur, Bernard Barrault, est un type génial qui nous fait confiance. C'est pourquoi je ne le quitterai jamais malgré les sollicitations d'autres maisons d'édition. Pour autant, je suis le seul auteur du groupe Laffont qui refuse de signer un « droit de préférence » dans ses contrats. Ce droit oblige à présenter en priorité votre prochain roman à l'éditeur du livre précédent. En fait, si on veut me garder, il ne faut pas m'attacher ! *(Rires.)*

Illustration et couverture de *Charly 9*
© Teulé & Poincelet - Julliard

Que raconte votre nouveau roman, *Entrez dans la danse* ?
J. T. : Une épidémie de danse à Strasbourg, en 1518 ! C'est la première et dernière fois que c'est arrivé sur Terre. Une femme est sortie dans la rue et s'est mise à danser. Elle a contaminé sa rue, puis toute la ville. Du 12 juillet à fin septembre 1518, les gens ne pouvaient plus s'arrêter de danser. Beaucoup sont morts d'une crise cardiaque ou d'épuisement. On a compté deux mille décès en tout, soit près de trente par jour.

Comment avez-vous eu connaissance de ce fait réel ?
J. T. : Dans le train dit du « cholestérol », celui qui se rend à la Foire au livre de Brive, au départ de Paris. On l'appelle comme cela car, sitôt installés dans le train, les voyageurs commencent à picoler et à manger du foie gras ou des confits de canard avec les écrivains invités. Traditionnellement, ça se finit à la vieille prune de Souillac. On arrive à destination, tous torchés. Pour autant, je suis parvenu à entendre cette anecdote, dite de « l'épidémie de danse de Strasbourg » de la bouche de Julien Bisson, ancien rédacteur en chef de *Lire* et aujourd'hui rédacteur en chef du *1*. Au départ, j'ai cru qu'il était plus bourré que moi ! *(Rires.)* Le soir, à l'hôtel, j'ai regardé sur Internet et découvert qu'il disait vrai… Cette idée m'a obsédé.

Comment concevez-vous la couverture puisque, sans elle, vous n'écrivez pas ?
J. T. : Pour ce nouveau roman, j'ai cherché des images, et je suis tombé sur une gravure d'époque qui montre plein de squelettes en train de danser, comme si c'était le rock'n'roll qu'on inventait. Je l'ai donnée à Frédéric. Il en a extrait un détail et composé la couverture. Comme d'habitude, il y a apporté sa classe et son talent !
F. P. : Jean a les idées, mais ne sait pas forcément comment travailler l'image, comment la torare pour lui donner un aspect graphique correspondant à l'impact nécessaire pour une couverture.

Du coup, est-ce que le sujet du roman interfère sur votre couverture ? Est-ce que vous feriez une couverture différente si vous lisiez avant le texte de Jean ?
F. P. : C'est pour ça que je ne les lis pas, après je vais faire interférer mon imaginaire avec celui de Jean et l'on va se battre. Du coup, je m'imagine qu'un livre de Jean Teulé, c'est aussi classe que les couvertures que l'on fait tous les deux.

Gravure originale et jaquette de couverture de *Fleur de tonnerre*
© Teulé & Poincelet / Juillard

Vous ne proposez jamais un dessin totalement de vous ?
F. P. : Ce n'est pas l'endroit ! De plus, mes dessins ne sont pas porteurs d'idées.
J. T. : Notre assemblage fonctionne à merveille. Sur le prochain roman, Frédéric a, encore une fois, très vite changé et amélioré ma proposition initiale.
F. P. : Jean sait visualiser une idée, il sait créer une image. Dans nos discussions, j'évoque des possibilités et en fonction de ses réactions, je sais si l'on creuse dans cette direction ou pas.

En conséquence, vous ne travaillez jamais sur une idée qui provient à 100 % de vous ?
F. P. : Surtout pas ! En fait, j'adore cette idée visant à tordre ce qu'il me propose. J'en fais quelque chose qui doit me plaire, puis ensuite l'enthousiasmer. Ne faire qu'exécuter son idée est impossible
J. T. : Nous sommes comme John Lennon et Paul McCartney !

Pourvu que l'un des deux ne connaisse pas le sort funeste du premier…
J. T. : Si c'est Frédéric, j'arrête d'écrire !

LA COMMANDE, SELON POINCELET

Pour le graphiste, comment se passe une commande ? A-t-il un cahier des charges ? Combien est-ce payé ? Que se passe-t-il quand c'est réédité en poche ? Touche-t-on un supplément si c'est un best-seller ? Frédéric Poincelet a bien voulu nous éclairer sur tous ces points…

« Je suis payé au forfait. Une couverture m'a longtemps été payée 700 €. C'est passé à 800 € depuis Charly 9, *après l'aventure du titre, j'ai eu droit à ma prime. Si je trouve vite l'idée qui convient à tout le monde, c'est-à-dire dans la journée, c'est plutôt bien payé, mais si j'y passe des mois, c'est sûr, ce n'est pas terrible ! Je ne touche, évidemment, pas de droits supplémentaires quand le livre est un best-seller. Par contre, si ma création est utilisée pour une affiche publicitaire, je perçois quelque chose, comme pour* Mangez-moi, *où le dessin sorti de son contexte de couverture est devenu une partie de l'affiche. Dans ce cas-là, l'illustrateur touche quelque chose. Ce qui n'est pas le cas pour la reproduction sur une affiche de la couverture.*
La couverture dans son entièreté n'est pas la possession de son créateur mais de l'éditeur… Subtil, non ?

Quand le livre sort en poche, je signe un nouveau contrat, et je touche à nouveau des sous. Ce n'est pas moi qui réalise l'adaptation. Parfois, j'ai de mauvaises surprises, comme sur la couverture poche de Fleur de tonnerre, *où on a supprimé la jeune fille qui figurait sur la couverture initiale ! Les éditeurs l'ont virée pour la remplacer par une autre. Je ne sais pas s'ils en ont le droit, mais en tout cas, ils l'ont pris, peu m'importe. Ce qui compte pour moi, c'est l'édition originale qui paraît chez Juillard.*
Concernant le cahier des charges, je me dois de créer une image qui fonctionne avec la charte graphique de la collection, c'est-à-dire cette flèche, le placement du nom de Jean et la typo du titre. Je peux jouer, bien sûr, avec les couleurs. Quand je fais une petite entorse à ces obligations, c'est Jean qui monte au créneau pour défendre notre projet auprès de l'éditeur.
Je n'ai pas une exclusivité avec Jean, mais la seule fois où j'ai signé – pour ce même éditeur – la couverture d'un autre écrivain, il a fait la gueule, cet exclusif ! » (Commentaire de Jean Teulé : *« Je n'aime pas qu'il aille baiser ailleurs ! »*)

SECRETS DE Fabrication

Après des études d'art, **Hubert de Lartigue** devient peintre illustrateur et perréaliste pour la publication Louis Mesel. Il expose ses premiers travaux à New York en 1999. En 2003, il expose à Paris à la galerie Fréderic Bosser. Cette même année sa rencontre avec Mademoiselle OP l'encourage à s'exprimer sur de plus grands formats dans un style encore plus réaliste. Il expose ces nouvelles œuvres à Paris et à New York. Plusieurs ouvrages et catalogues sont édités depuis toujours disponibles sur le site de Boookpress.

L'AÉROGRAPHE « **HYPERRÉALISTE** »

© Hubert de Lartigue

HUBERT **DE LARTIGUE**

ARTISTE PEINTRE
Dernier ouvrage paru : ***Peintures / Paintings 2008-2014***
(disponible sur www.blurb.fr)

Je reporte le tracé fait d'après une photo sur ma toile à l'aide de crayons de couleur.

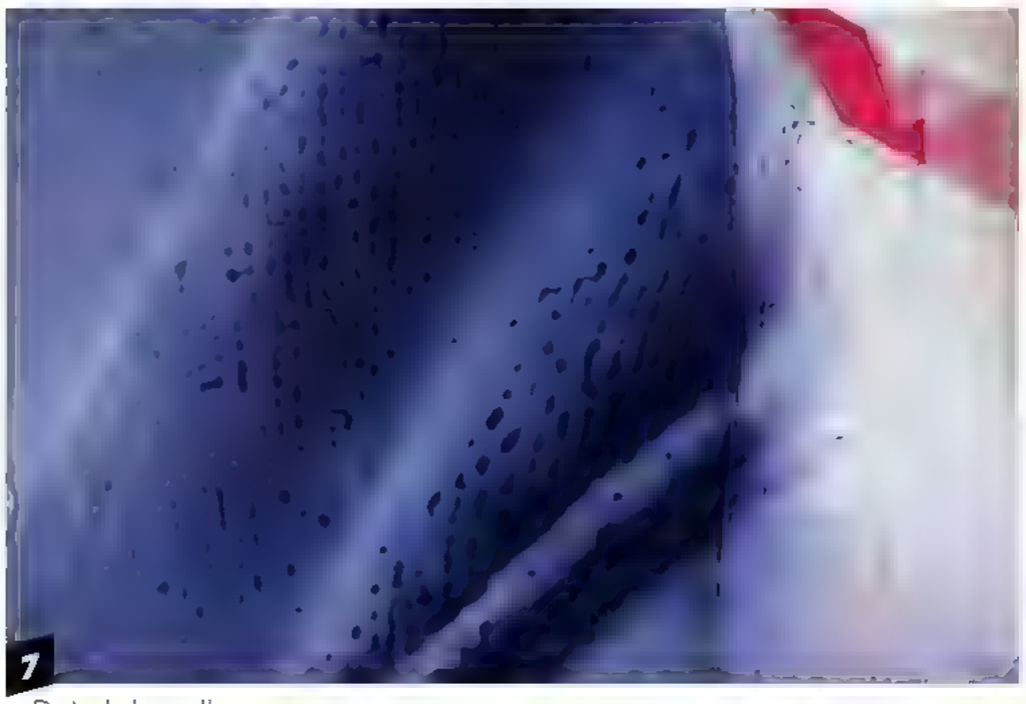
Je repasse mon tracé au recto pour transférer le crayon préalablement appliqué au verso.

... voici le résultat

Les traces sont imprimés sur un papier fort qui sera maintenu en place par du papier adhésif.

Pour le pull, j'ai utilisé trois bleus différents

Voici la même zone peinte



Detail du pull

Je me sers d'un cache découpé pour faire une narine.

. voici le résultat

Le pull est terminé

Je protège la prochaine zone à peindre

Toute la peau du visage est terminée, je passe aux yeux.

0. Tout commence par une photo et un modèle. Ayant un style réaliste, je travaille d'après mes propres photos, histoire d'être l'auteur à 100 % de l'image finale.

1. Je commence en faisant un tirage à une échelle quelconque, que je vais décalquer. Ce procédé me permet d'obtenir un tracé. Je l'imprime ensuite sur calque à l'échelle de ma toile. Je pourrai ultérieurement imprimer des parties de ce tracé pour découper mes caches, car j'utilise l'aérographe. C'est une sorte de petit pistolet à peinture, qui fonctionne à l'air comprimé et permet de pulvériser de la peinture. Un peu comme une bombe aérosol, sauf qu'on projette la couleur que l'on veut, pourvu qu'elle soit liquide.

2-3. Je commence le travail sur la toile en transférant le tracé à l'aide de crayons de couleur. Bleu pour le pull, rose pour le modèle. Ainsi, s'il reste des traces de crayon, elles se confondront avec la couleur projetée.

4. Pour délimiter les contours, j'utilise des caches que je découpe dans un papier fort. Je le maintiens sur la toile avec du papier adhésif de peintre au moyen de petites fenêtres que je découpe tout autour de mon cache.

Avant de commencer à peindre, je prépare mes couleurs. Je travaille à la peinture acrylique. C'est une peinture à base d'eau mais qui se solidifie en séchant, contrairement à la gouache. Pour les tons justes, la photo me sert de référence, et je remplis de petits flacons.

13
Un pet t cache pour détourer l'œ

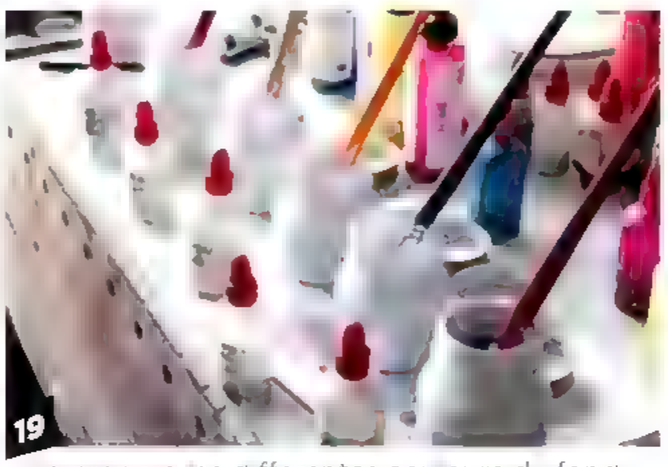
14
Apres les yeux, les dents

15
Le visage est terminé je passe au reste du corps

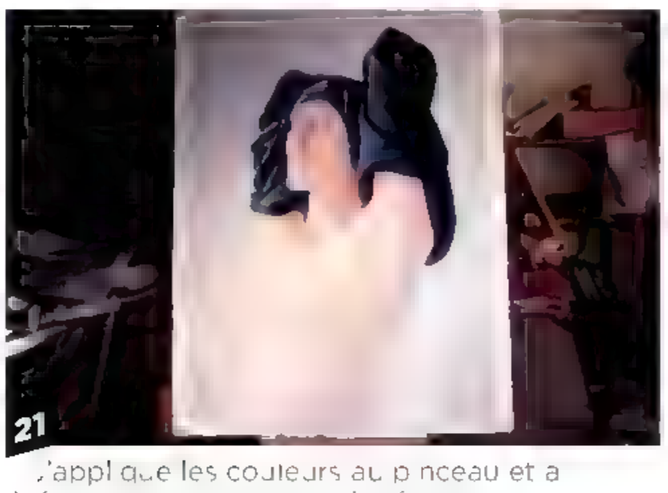
16
J'ai préparé assez de couleur en avance pour peindre le reste du corps

17
Le corps est peint, je passe au fond

18
Je protege le contour du corps et du pull avec des caches


19
Je prepare les differentes couleurs du fond qui est degrade

20
Le fond est fait


21
J'applique les couleurs au pinceau et a l'aérographe pour mieux les fondre

22
Je peins les cheveux et je signe!

24
Mika'Ela en visite a l'atelier en 2012

5-6-7. Pour réussir à recopier chaque maille de ce pull, j'ai fait un quadrillage sur la photo de référence, et je l'ai reporté sur ma toile. Puis je me suis mis à reproduire chaque carré du quadrillage, un à un.

8-9-10-11-12-13-14-15-16-17. Après avoir fini le pull, je peux me consacrer au visage. Reproduire l'aspect duveteux de la peau très blanche de Mika'ela est un autre défi, plus agréable celui-là. Je m'aide du pinceau pour peindre le duvet qui passe sur le pull et le fond. Les passages entre les différentes surfaces ne sont jamais vraiment nets ; c'est périlleux à réaliser à l'aérographe. Heureusement, mes caches en papier laissent passer un peu de couleur en dessous, ce qui produit un léger flou du plus bel effet.

18-19-20-21. J'applique ensuite la couleur du fond : un dégradé de gris-bleu, que je vais d'abord appliquer au pinceau large avant de tout fondre à l'aéro. Ainsi, je limite les gros coups de pinceau trop visibles.

22. Je finis par les cheveux, car ils recouvrent le fond. Beaucoup ne sont pas visibles, mais le peu qu'il y a donne une impression de mouvement dans le bas de la composition. La chevelure fera un lien vers la signature.

23. Vient le moment d'apposer ma signature ! Parfois, il m'arrive de faire des petites retouches, quelques jours après. Laisser passer du temps pour redécouvrir l'œuvre d'un œil neuf peut être l'occasion de percevoir des faiblesses ou de légers défauts à corriger. Seulement après vient l'application du vernis.

Hubert de Lartigue
Vitry sur Seine, janvier 2018

23

Mika'Ela decembre 2012, acrylique sur to le 89 x 130 cm

© Hubert De Lart gue

LES ARTS DESSINÉS

LES

7 péchés capitaux

Chaque trimestre
Les Arts dessinés
demande à un
créateur d'illustrer
les sept péchés
capitaux. Le
deuxième artiste
invité, c'est
Amandine Urruty

© Photo TomTomPhotography

EXPOSITION

AMANDINE URRUTY : THE PARTY

DU 15 MARS AU 28 AVRIL 2018

Galerie Arts Factory
27, rue de Charonne 75011 Paris
Métro : Ledru-Rollin & Bastille

Heures et jours d'ouverture :
Du lundi au samedi de 12 h 30 à 19 h 30

Plus d'informations :
Téléphone : + 33 (0) 6 22 85 35 86
www.artsfactory.net
galerieartsfactory

AMANDINE **URRUTY**

ILLUSTRATRICE
Derniers ouvrages parus : ***The Party*** (2018) / UNITED DEAD ARTISTS
Certains l'aiment chiot (Monographie, 2018) / CRITÈRES

La Gourmandise / Graphite et fusain sur papier 61 x 91 cm

© 2017 2018 Amandine Urruty, pour *Les Arts dessinés*

L'Avarice / Graphite et fusain sur papier, 61 x 91 cm

© 2017-2018 Amandine Urruty pour *Les Arts dessinés*

La Colère | Graphite et fusain sur papier | 61 x 91 cm

© 2017-2018 Amandine Urruty, pour *Les Arts dessinés*

L'Envie / Graphite et fusain sur papier, 61 x 91 cm

© 2017-2018 Amandine Urruty pour *Les Arts dessinés*

La Luxure / Graphite et fusain sur papier, 61 x 91 cm

© 2017 2018 Amandine Urruty, pour *Les Arts dessinés*

L'Orgueil / Graphite et fusain sur papier, 61 x 91 cm

© 2017-2018 Amandine Urruty pour *Les Arts dessinés*

1 *La Paresse* / Graphite et fusain sur papier, 61 x 91 cm

© 2017-2018 Amandine Urruty, pour *Les Arts dessinés*

Par **Frédéric Bosser**

HENRI MICHAUX : L'AUTRE CÔTÉ

LE **LANGAGE** DU DESSIN

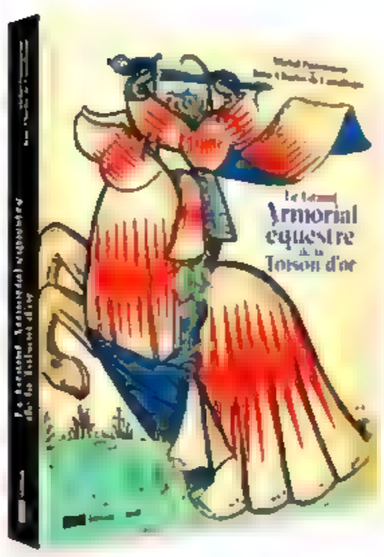
Henri Michaux *Sans titre.* 1981, Aquarelle sur papier, 36,7 x 27 cm
Collection particulière
© Henri Michaux / DR

Déroutante exposition que celle consacrée au travail dessiné de l'écrivain **Henri Michaux** (1899-1984), au musée **Guggenheim** de Bilbao, jusqu'au 13 mai prochain. Au fil de deux cents pièces, sur les sept mille que le poète aurait réalisées de son vivant, *Henri Michaux : l'autre côté* dévoile une vision panoramique de son œuvre, en trois parties : la figure humaine, l'alphabet et la psyché altérée. La plus surprenante, pour l'amateur de dessins, est celle consacrée à la figure humaine. On y découvre un Michaux plasticien, qui joue avec les pigments (jetés sur la feuille) et les aquarelles. Le résultat détonnant prend aux tripes et hypnotise. Initié à la peinture grâce aux toiles de Paul Klee et de Max Ernst, l'artiste fait preuve d'une grande originalité. Plus attendues mais néanmoins intéressantes, ses expérimentations calligraphiques où l'on ressent la fascination de l'écrivain pour les écritures orientales et, plus particulièrement, les idéogrammes chinois. Dans ces œuvres, les signes forment des figures et des personnages en permanente métamorphose. Plus décevant, le dessin sous mescaline, une substance psychotrope, qui donne un résultat proche de l'art des fous. On aurait pu penser qu'avec son bagage plastique et intellectuel, l'écrivain puisse en faire émerger autre chose. Fait notable cependant, ce sont ces travaux-là qui hissèrent Henri Michaux au rang de figure tutélaire de la toute jeune culture psychédélique et *underground*...

HENRI MICHAUX : L'AUTRE CÔTÉ
MUSÉE GUGGENHEIM BILBAO (ESPAGNE)
JUSQU'AU 13 MAI 2018
Plus d'informations
www.guggenheim-bilbao.eus/fr/

Reproduction magistrale

Le Grand Armorial est l'un des manuscrits médiévaux les plus impressionnants à voir tant les gouaches de chevaliers qu'il contient sont des petits chefs-d'œuvre à la dynamique impressionnante. Pour cette réédition à l'identique, les partenaires en présence ont dû réaliser une coalition d'exception pour amener l'ouvrage sur les étals des libraires. L'intégralité des dessins réalisés entre 1436 et 1437 est magnifiquement reproduite, au point d'en éclipser les précédentes éditions. De toute façon, comme elles étaient toutes introuvables, seule comptera désormais cette coédition entre la **BnF** et **Le Seuil**. Pour le reste, l'ensemble est accompagné par les commentaires éclairés de l'historien de l'art **Michel Pastoureau**, tandis que l'immense **Castelbajac** y va d'une succession de dessins pour expliquer tous les secrets de l'héraldisme. Au final, un livre passionnant pour les amateurs de cavalerie en mouvement. ■ **GV**



LE GRAND ARMORIAL ÉQUESTRE DE LA TOISON D'OR
Par MICHEL PASTOUREAU, JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC, éditions BnF/Seuil
Livre cartonné, 256 pages couleurs, 49 €, disponible

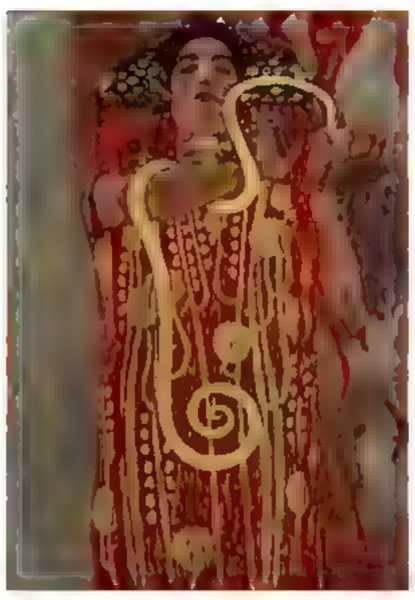
Antoni Clavé

Pour accompagner l'exposition ***Antoni Clavé, estampes*** présentée à la **BnF**, les éditions Skira ont publié l'intégralité de l'œuvre gravée de l'artiste dans un ouvrage réunissant près de cinq cent vingt estampes originales ainsi que vingt-deux livres de bibliophilie auxquels l'artiste a collaboré. Ce catalogue raisonné fait suite aux ouvrages de référence de Roger Passeron (1977) et de la Sala Gaspar (1984), en rassemblant autour des œuvres gravées précédemment publiées, des redécouvertes, des œuvres inédites et les dernières estampes réalisées par l'artiste et jamais montrées dans leur ensemble. ■ **FB**

***ANTONI CLAVÉ**, ESTAMPES*
Par TOMÁS LLORENS, CÉLINE CHICHA-CASTEX, AUDE HENDGEN. Préface de FRANÇOIS PINAULT, éditions Skira
264 pages couleurs, 704 illustrations. Français, anglais et espagnol, 99 €

Femmes de l'Est

Angelika Baümer est [illegible] en [illegible] spécialisée [illegible] a [illegible] au service [illegible] de **Klimt** et [illegible] femme [illegible] dans [illegible] dessin [illegible] ce [illegible] et [illegible] face et [illegible] de [illegible] et [illegible] nous [illegible] artiste [illegible] ■ **FB**

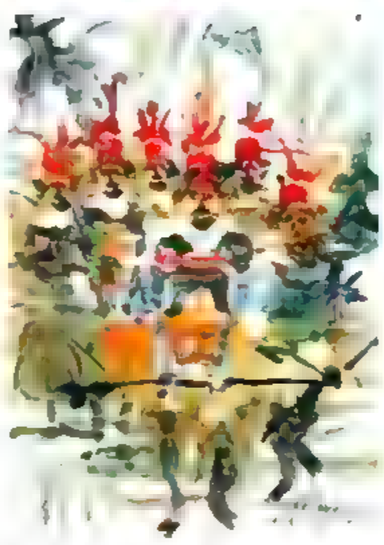


***KLIMT** : FEMMES*
Par ANGELIKA BAÜMER, éditions Hazan
Livre cartonné, 96 pages couleurs, 75 illustrations, 16 90 €, disponible

Actus

Lignes d'horizons

À l'image de son personnage fétiche Corto Maltese, **Hugo Pratt** vécut intensément de voyages, de lectures et de rencontres. Son œuvre s'est ouverte sur l'ailleurs en interrogeant les géographies et les cultures. Cette exposition propose d'embarquer vers les territoires chers à Pratt, qu'il s'agisse du Grand Océan ou du Grand Nord. C'est la première fois qu'un musée consacre une exposition au travail d'Hugo Pratt où sont confrontés ses dessins avec des pièces d'ethnographie représentatives de l'univers visuel qui l'a tant fasciné. Ce ne pouvait être qu'au **musée des Confluences**, un lieu ouvert en 2014, qui n'a jamais négligé la bande dessinée, notamment au moment du festival Lyon BD. ■ **FB**



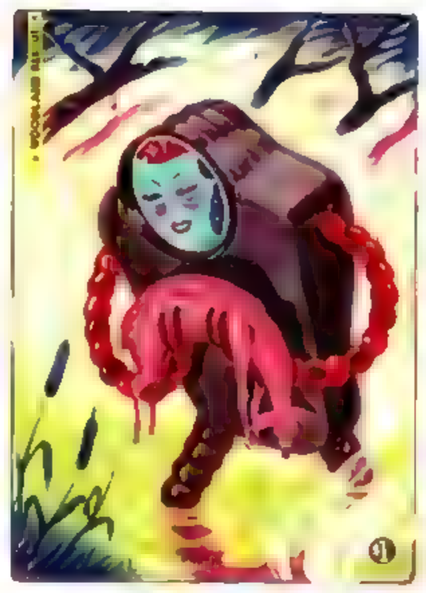
HUGO PRATT, LIGNES D'HORIZONS
Du 7 avril 2018 au 24 mars 2019
Musée des Confluences-Lyon, 86, quai Perrache
69002 Lyon. Tel : 04 28 38 12 12

Le temps de l'innocence

Après *Beautiful Nightmares* et *Daydreams*, voici ***Play with me*** un *artbook* de la mystérieuse **Nicoletta Ceccoli**, toujours chez Vénusdéa. Récompensée par le prix Andersen en 2001 et de la médaille d'argent de The Society of Illustrators en 2006, cette artiste continue de stiliser son art où se mêlent mélancolie et séduction, intenses émotions et irrésistible nostalgie. On est proche de l'univers américain initié par Mark Ryden, mais avec une touche féminine et l'onirisme en plus. ■ **FB**

***PLAY WITH ME**, ARTBOOK*
Par NICOLETTA CECCOLI, éditions Venusdea
Livre cartonné, 120 pages couleurs, 27,50 €, disponible

Pop culture...



Ryan Heshka figure parmi ces artistes capables de mêler nostalgie et œuvre personnelle, univers coloré et grand sens de la narration, images absurdes dans une seule image. L'ensemble de ses travaux – parus dans *Playboy*, *Vanity Fair*, *Esquire*, *The New York Times*, *Blab*... – est réuni dans un ouvrage conséquent qui permet de mesurer toute la portée de son œuvre protéiforme. ■ **FB**

***FATALES**, THE ART OF RYAN HESHKA*
Éditions Cernunnos
Livre cartonné, 256 pages, 40 € disponible

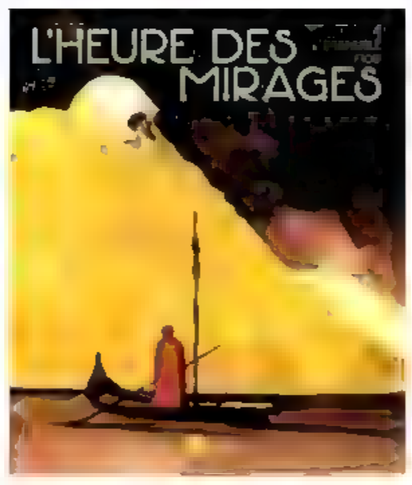
Rencontre graphique

Second volume de la collection Asterozoa consacrée au dessin contemporain, ***En attendant*** est une collaboration entre deux auteurs de bande dessinée aux univers singuliers et pas forcément complémentaires sur le papier. **Fabrice Caro** écrit une série de punchlines retranscrivant une conversation entre deux amis, que **Gilles Rochier**, avec deux crayons de couleur (rouge et bleu), accueille dans son univers graphique, les laissant rebondir au fil de sa pensée ■ **FB**

EN ATTENDANT
Par CARO & ROCHIER, éditions 6 pieds sous Terre
Livre broché, 64 pages couleurs, 10 €, disponible

Carnet magique

Depuis Robert Crumb et la publication de ses carnets de croquis, nombreux ont été les artistes à inonder le marché avec des productions similaires, dont beaucoup étaient aussi dispensables qu'une paire de lunettes à double foyer à une personne de mauvaise foi. Avec la sortie de ***L'Heure des mirages***, le dessinateur **Manuele Fior** fait honneur à ses supporteurs en leur offrant un sublime carnet de croquis sélectionnés avec soin et tous accompagnés de notes de lecture particulièrement informatives. C'est là où se situe toute la différence entre un livre bien fait et l'exception qui confirme la règle. Avec toutes les anecdotes ajoutées par l'artiste, le lecteur se retrouve comme invité dans l'atelier de Fior pour une visite privée. C'est bien cool ce genre de livre. ■ **GV**



L'HEURE DES MIRAGES
Par MANUELE FIOR, éditions Ici Même
Livre broché, 200 pages couleurs, 26 €, disponible

Amour, humour et poésie

Petits recueils mais contenant organisation forte des dessins et des textes de **Lionel Koechlin** accompagnent ses deux petites nouvelles formats A5, sont issus de lointaines années de jeunesse de l'artiste. Le premier volume est consacré aux petits poèmes tendres, tantôt acides, tantôt émouvants d'un dessinateur et poète qui semble bourré de références à des artistes connus. Pour ceux qui ne connaissent pas encore l'auteur, c'est l'occasion de découvrir un univers graphique et poétique très personnel. Pour les autres, c'est l'occasion de retrouver un auteur qui a su trouver sa voie et qui ne cesse de nous étonner. C'est drôle et admirablement dessiné. ■ **GV**

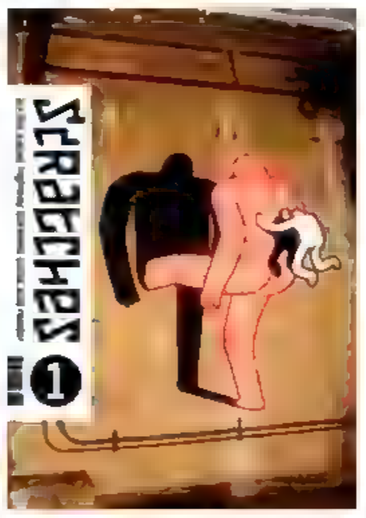
L'AMOUR À DONF, POÈMES TENDRES & ***RUMEURS***
Par LIONEL KOECHLIN, éditions Alain Beaulet
Livres brochés, 24 pages N&B, 6 €, disponibles

Malingrëy risographe

Jeune auteure lyonnaise, **Pauline Picot** signe ici un texte poétique très personnel entre apocalypse et déclaration d'amour. Illustré par **François Malingrëy**, le livre est entièrement imprimé en risographie sur un papier Munken Print Cream avant d'être façonné à la main. Le résultat est au-delà du beau tant cette façon de reproduire les pages est parfaite pour ce genre de création rare et soignée. Afin de comprendre quel est le moyen de reproduction employé, il faut bien se mettre en tête qu'il ne s'agit en aucun cas de photocopies. Si la machine y ressemble, le procédé de duplication est une forme d'impression offset à froid qui autorise l'emploi de tout un tas de supports autres que tous ceux habituellement rencontrés. Pour cette raison, le Risographe est devenu la machine chérie de tous les créateurs de belles choses. À lire et à contempler longuement ■ **GV**

À L'HEURE QU'IL SERA
Par PICOT & MALINGRËY, éditions Les Éclairs
Livre broché et relié à la main, 32 pages couleurs, 12 €, disponible

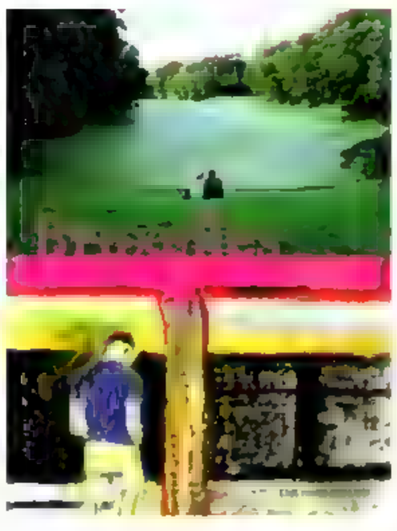
Beau et cher



Lancé à l'origine pour la Foire de Francfort, ce superbe magazine hollandais, mais en langue anglaise, dirigé de main de maître par **Joost Swarte**, est certainement ce qui se fait de plus beau en la matière. Entouré par la crème de la crème des esthètes du genre comics, Swarte renoue avec une habitude qu'il avait arrêtée depuis maintenant quarante ans. Avec ce premier numéro maintenant réimprimé, Swarte a voulu que son contenu soit le plus représentatif possible du potentiel des dessinateurs *underground* belges et néerlandais. À l'intérieur, l'amateur trouvera, entre autres, Mark Smeets, Kristina Tzekova, Frans Masereel, Kamagurka et Herr Seele. Afin de bien montrer à combien les comics locaux ont tapé dans l'œil des plus grands, on notera la présence de Crumb et d'Art Spiegelman. Rédacteur incroyable, Swarte va même jusqu'à confier une paire d'articles comme celui de Max Manolo Prieto au motif que les dessinateurs sont les mieux placés pour parler dessin. Dont acte ! ■ **GV**

SCRATCHES # 1
Par COLLECTIF, éditions Scratchbooks
Magazine à dos carré, 112 pages couleurs, 29,99 €, disponible

État d'un lieu important



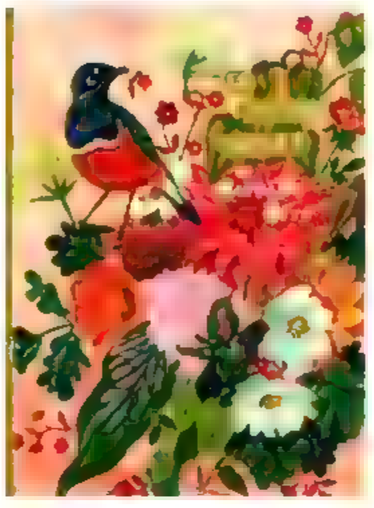
Ville majeure pour les deux auteurs que sont la photographe **Marie Demunter** et le dessinateur **Laurent Bonneau**, Bruxelles est devenue une métropole où il fait bon vivre quand on sait en apprécier les charmes. Grâce à ce livre combinant photos et dessins de lieux choisis par ce couple de connaisseurs redoutables, les lecteurs auront un bel aperçu de tout ce que l'on peut rater dans cette ville incroyable quand on perd l'habitude de regarder autour de soi. Cerise sur le gâteau, de nombreux témoignages de Bruxellois et Bruxelloises parsèment l'ouvrage et viennent apporter des éclairages supplémentaires sur le berceau de la bande dessinée belge. À acheter avant de prendre un billet pour la gare du Midi. ■ **GV**

BRUXELLES
Par DEMUNTER & BONNEAU, éditions Des ronds dans l'O
Livre broché avec rabat, 234 pages couleurs, 28 €, disponible

Actus

Univers onirique

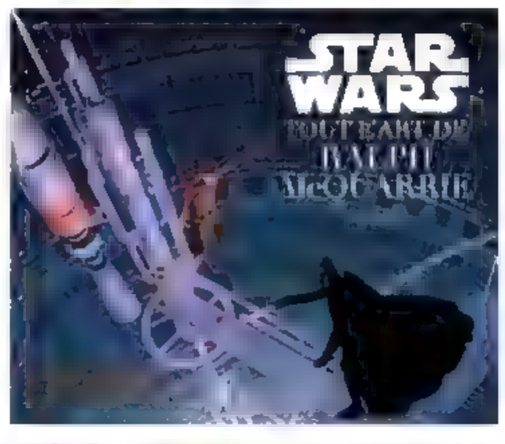
Pour ***Le Jardin secret***, **Nathalie Lété** s'est inspirée des objets qui l'entourent et a laissé parler son imagination. Ce travail lui permet, indique-t-elle dans l'introduction, de *« s'échapper de (son) quotidien et oublier ce qui se passe dans le monde extérieur »*. C'est pourquoi on rencontre, sans détour, des peluches, des fleurs, des fruits, des nains, des animaux, des arbres, etc. Un recueil onirique et envoûtant. ■ **FB**



LE JARDIN SECRET
Par NATHALIE LÉTÉ, éditions Cernunnos
Livre cartonné et couleurs, sans pagination, 34,95 €, disponible

Star mondiale

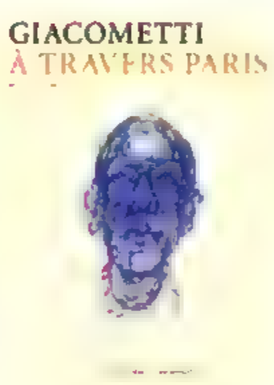
Derrière chaque chef-d'œuvre cinématographique se cachent, très souvent, des équipes de créateurs hors normes, à l'imagination fertile. L'illustrateur américain **Ralph McQuarrie**, décédé en 2012, est de ceux-là. Un livre contenant plus de quatre cents pages d'illustrations, rares ou inédites, nous montre jusqu'où son esthétisme a servi à Georges Lucas pour créer l'univers de sa série, elle aussi hors normes, *Star Wars*. Une ode à la redécouverte de cette galaxie très lointaine... ■ **FB**



***STAR WARS**, TOUT L'ART DE RALPH MCQUARRIE*
Par ALINGER, LAGEOSE & MANDEL, éditions Huginn & Muninn
Livre cartonné, 400 pages couleurs, 75 €, disponible

L'amour du trait

La nouvelle livraison de livres par **Les Cahiers dessinés** a, une nouvelle fois, fort belle allure. Après Frédéric Pajak, Micaël et Anna Sommer (voir *Les Arts dessinés* n° 1), place à deux « grands anciens » : **Jean-Michel Folon** et **Alberto Giacometti**. Ce choix éclectique fait le charme de cette collection. Il nous permet de découvrir les dessins au trait que l'artiste belge réalisa à ses débuts, avant de se consacrer à l'aquarelle, puis à la peinture et à la sculpture. Dans ***Humour blanc***, il est intéressant de constater que l'ensemble des thèmes qui caractériseront Jean-Michel Folon jusqu'en 2005, année de sa mort, sont présents, à savoir les peurs, les angoisses, les rêves, les visions prémonitoires, etc. Cette plongée dans le passé est un bain de jouvence dont on se délecte, car elle replace cet artiste à un rang que beaucoup ont (injustement) oublié.

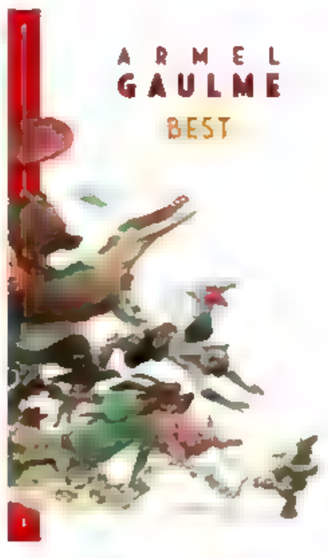


Plus cérébraux et plus bruts, ces deux livres qu'Alberto Giacometti réalisa autour de Paris. En croquant la ville lumière, principalement la nuit, d'est en ouest et du nord au sud, sans détour, l'artiste livre une œuvre forte et poétique qui interroge sur l'évolution de notre société et, bien entendu, celle dans laquelle il vécut. Pour être au plus près de la réalité, il utilise des matériaux simples : crayon, plume, stylo-bille... ***À travers Paris*** et ***Paris sans fin*** – réédition d'un livre mythique paru, en 1969, en lithographie à deux cents exemplaires – sont des ouvrages que tout amateur de dessins se doit de posséder dans sa bibliothèque. ■ **FB**

HUMOUR BLANC
Par JEAN-MICHEL FOLON, éditions Les Cahiers dessinés
240 pages, 29 €. Sortie le 5 avril

À TRAVERS PARIS** & **PARIS SANS FIN
Par ALBERTO GIACOMETTI, éditions Les Cahiers dessinés
Respectivement 176 pages (29 €) et 240 pages (29 €), le 5 avril

Le bestiaire apprivoisé



À ceux qui auraient des doutes quant à la possibilité de continuer à proposer des choses intéressantes (et surprenantes) dans le domaine du dessin animalier, je ne saurais trop conseiller de parcourir l'ouvrage d'**Armel Gaulme** intitulé ***BESTiary***. Élevé au bestiaire parlant de Beatrix Potter, au Chat botté, au fantastique maître Renard et bien évidemment aux films de Disney, Armel Gaulme aime lui aussi saisir les caractères de ses semblables et les transcrire sur des physionomies animales choisies pour la circonstance, au premier rang desquels Charles Le Brun, Jean-Jacques Grandville, Heinrich Kley et Benjamin Rabier. Ce livre préfacé par John Howe, excusez du peu, est un petit bijou qu'il faut vous procurer sans tarder. ■ **FB**

BESTIARY
Par ARMEL GAULME, éditions Caurette
Livre cartonné, 112 pages couleurs et N&B, 15 €, disponible

Aude Picault

Depuis une dizaine d'années, **Aude Picault** croque la société pour en livrer le reflet dans des albums qui mêlent habilement humour et préoccupations profondes. Son trait fin et efficace excelle dans l'observation de ses congénères dont elle dépeint les préoccupations avec une incroyable justesse. La galerie **Huberty & Breyne Paris** rassemble pour la première fois un panel d'œuvres alliant légèreté et réflexions fortes, extraites de *L'Air de rien*, *Idéal standard*, *Parenthèse patagone*, *Comtesse*, *Transat*, *Fanfare* ou encore *Chicou-Chicou*. Intitulée *Pleins & Déliés*, cette exposition révèle l'étendue du talent de cette auteure devenue une plume incontournable de la bande dessinée contemporaine. **FB**

N **AUDE PICAULT, PLEINS & DÉLIÉS**
Du 6 avril au 12 mai 2018
Galerie Huberty & Breyne, 91, rue Saint-Honoré, 75001 Paris
Tel : 01 40 28 04 71 www.hubertybreyne.com

Tu twittes, donc tu es !

Associer les mails improbables de Donald Trump (qui tte à en inventer de nouveaux qui pourraient fort bien être de son fait) à des caricatures de **François Boucq**, il fallait y penser ! Cette association au résultat détonnant fonctionne parfaitement, car le dessinateur de *Bouncer* retranscrit sans mal, du fait de son trait outrancier, la folie de l'incontrôlable président des États-Unis sur chacune de ses images. Une récréation qui nous fait oublier que le pire reste à venir... **FB**

TRUMP EN 100 TWEETS
Par DUHAMEL & BOUCQ, éditions !
Livre broché, 128 pages couleurs, 9,50 €, disponible

DISPARITION

DOMINIQUE CORBASSON

(1958-2018)

Dominique Corbasson dans son atelier
© Photo François Avril DR

Il est toujours difficile de dire et de raconter, qui plus est à chaud, la disparition d'une personne qu'on a eu la chance de fréquenter de manière assez régulière pour en avoir un souvenir fort. Quand j'ai rencontré **Dominique Corbasson**, elle était « la » femme de François Avril et travaillait comme styliste de vêtements pour enfants. Je me souviens d'une discussion avec François où il avait plaisir à me montrer les petits messages qu'il lui avait laissés dans l'album *Le Voleur de ballerines*. Puis elle a choisi de devenir illustratrice, assouvissant alors une envie qu'elle portait en elle depuis longtemps. Elle proposa alors des images sur Paris dont elle seule avait le secret, certaines ayant été montrées à l'exposition *36 vues du canal Saint-Martin* à la galerie Michel Largarde, et celle à six mains avec Emmanuel Pierre et François Avril à la galerie Barbier Mathon en mai dernier.

Vue des escaliers de Montmartre
© Dominique Corbasson / DR

Elle laisse derrière elle de belles images, des livres qu'on a plaisir à parcourir et le souvenir d'une belle personne qui luttait depuis des années avec courage contre la maladie. Nous venions de lui proposer de publier dans le troisième numéro des *Arts dessinés* ses quatre dessins réalisés à la demande de la galerie Huberty & Breyne pour la Brafa, sur le thème de la ville de New York. Nous tiendrons naturellement parole.

Une pensée à sa famille et ses proches.

Frédéric Bosser

LES 4 z'Arts

Plaque en bronze
destinée au comité des 4 z'Arts (1906)
© Association 4 z arts

AVAIENT FAIT LES CHOSES **COMME IL FAUT...**

Le vocable **Quat'z'Arts**, ou **4 z'Arts**, évoque immédiatement des fêtes orgiaques, des bacchanales débridées mises en scène par les élèves de l'École des beaux-arts. Il connote aussi un esprit de fantaisie gauloise, un humour paillard et grivois, bon enfant mais un peu lourd. Tout cela est vrai, mais c'était aussi un creuset de créativité libre et sans contrainte dont les meilleurs témoins sont les cartons d'invitation, les affiches, les bronzes et les photos qui nous sont parvenus. Petit voyage dans le temps, là où la devise est : *« Un doigt dans le cul... mais toujours correct ! »*

Par **Éric Adam**

Nous sommes en 1892, l'année vient de débuter sur fond d'agitation anarchiste, mais ces inquiétants événements n'empêchent pas quelques joyeux convives de festoyer. Pour l'heure, ils achèvent un repas simple mais copieux : un plat de tripes à la mode de Caen pour les uns, des pieds de porc à la Sainte-Menehould pour les autres, le tout largement arrosé de brouilly, dans un petit troquet de la rue du Cherche-Midi. Il y a là cinq ou six étudiants de l'École nationale des beaux-arts voisine, élèves architectes de l'atelier Laloux. Le nombre de flacons vides et la rougeur aux joues des jeunes gens témoignent de la bonne humeur qui règne à table. Après avoir vidé son godet d'un geste ample, et réclamé à grands cris un nouveau pichet, Charles Cravio, dit Gargouillot, selon l'habitude des Beaux-Arts de donner un surnom à chacun, se lève, tire sur sa cravate, lisse sa barbe fournie et réclame de ses condisciples un silence relatif.

Cartons d'invitations au bal (1892 - dessin censuré), (1899 – Henri Bellery-Desfontaines) et (1901 - Ricardo Flores)
© Association 4z Arts et Coll. Éric Adam

Carton d'invitation au bal (1897 – dessin Mucha)
© Coll. Éric Adam

QUAT' Z' A
Vendredi 9 Avril 1897 à 10
Moulin-Rouge
MONSIEUR Tarochelli
Cette carte, rigoureusement personnelle à l'artiste titulaire, doit, pour être valable, porter le timbre du Comité et celui de l'atelier. Tout porteur d'une carte non personnelle sera refusé au contrôle par les délégués des Ateliers.
Le service d'ordre exigera les cartes avant l'entrée.
Le Costume est de rigueur. — La blouse, la casquette, l'habit (noir ou de couleur), le marmiton, le tourlourou, le moine, le bicycliste sont interdits.
(Le contrôle se réserve de refuser les costumes insuffisants.)
Les portes fermeront à Minuit.
Le vestiaire est absolument gratuit.
De la part de M
ATELIER DEGLANE
97

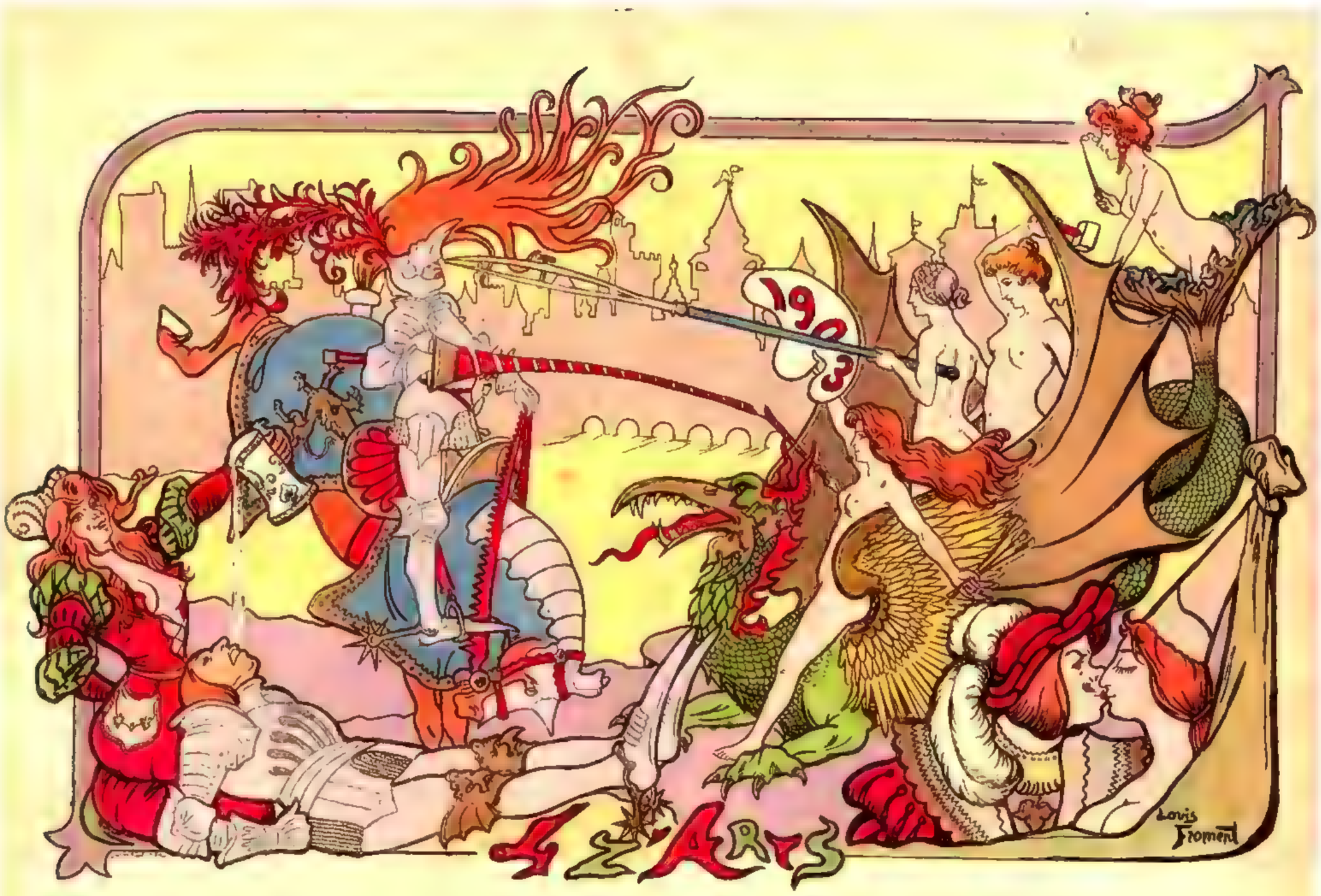
« Mes chers amis, il m'est venu une idée grandiose ! Les grandes écoles de ce pays ont toutes leur bal : Polytechnique, Saint-Cyr, et même ces collets montés de l'Académie Julian, fils à papa prêts à débourser pour soi-disant apprendre l'art de la peinture, en réalité pour avoir le droit d'admirer les rondeurs des modèles dans leur plus simple appareil ! Or, notre glorieuse institution n'a pas de festivité officielle. Il est plus que temps de remédier à cela. Et c'est à nous, élèves, qu'il revient de créer notre bal. »

Henri Guillaume, Grand Master Architecte de première classe (président des élèves en quelque sorte), rebondit aussitôt et joyeusement sur cette proposition qui lui semble relever du pur génie Dans un rugissement de félicité, il enchaîne :

Un ban pour ce cerveau supérieur qu'est notre ami ! L'idée est adoptée ! Et j'ajouterai que, c'est certes à nous qu'il revient de l'organiser, et surtout de tout faire pour que nos bacchanales soient, dans leur esprit, l'exact opposé de ces pince-fesses poussiéreux et compassés que vous venez d'évoquer, cher ami ! Ce sera un bal costumé bien sûr, mais où le nu sera toléré et même encouragé, et la salle sera décorée par nos soins. N'y seront admis que les élèves ou anciens élèves, plus quelques invités triés sur le volet, dont les carabins évidemment, nos frères en gaudriole. Aucune invitation ne pourra être vendue, nous ne sommes pas des boutiquiers et faisons cela pour l'amour de la fantaisie, pas pour nous enrichir. Mais tout d'abord, trouvons un nom... Que penseriez-vous, en invitant nos collègues sculpteurs, peintres et graveurs à nous rejoindre, du « Bal des quatre arts » ? Ou plutôt, pour insuffler immédiatement un esprit canaille, du « Bal des Quat'z'Arts » !

Un hourra général fit trembler les vitres de l'estaminet.

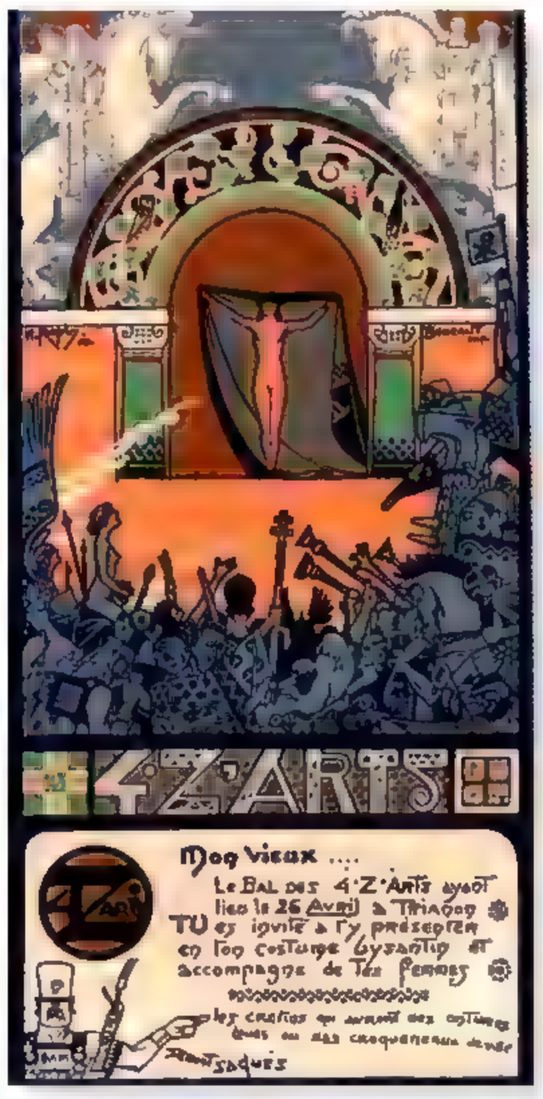
Cartons d'invitation au bal (1938 - dessin Bas le Lotine), (1927 – dessin Serge Strakoff) © Association 4 z'Arts



Carton d'invitation au bal
(1903 – dessin Louis Froment)
© Coll. Éric Adam

Un programme est établi : partant de l'École des beaux-arts, située entre la rue Bonaparte et le quai Malaquais, dans le 6e arrondissement, de joyeux cortèges costumés accompagnés de chars de fabrication maison partiront à travers les rues de Paris pour se diriger vers la salle où se déroulera le bal proprement dit (salle de l'Élysée Montmartre pour la première édition, au Moulin Rouge, puis salle Wagram ou d'autres lieux par la suite). Là, chaque atelier aura décoré une « loge », et après quelques concours de costumes et de casques, ainsi que divers effeuillages effectués par les modèles féminins ou quelques audacieuses convives féminines, débutera le souper, copieusement arrosé, suivi du bal proprement dit, animé par un orchestre improvisé par les élèves, ancêtre des fanfares d'atelier qui verront le jour à partir des années 1950, grâce au regretté Léon Malaquais, récemment disparu.
Au petit matin, une farandole ramènera les fêtards à demi nus, épuisés, avinés, la panse pleine et souvent les couilles vides, heureux, jusqu'à l'école où ils se sépareront.

Le succès de ce bal pas comme les autres est fulgurant. Les ligues de vertus s'en emparèrent pour tenter, en vain, de l'interdire, tandis que les esprits libres de plusieurs villes de province en organisèrent des copies. Il y en eut même une édition new-yorkaise (et mercantile) en 1905.


4 Z'ARTS
Mes Vieux ....
Le Bal des 4 Z'Arts aura lieu le 26 Avril à Trianon
TU es invité à y présenter ta loge costumée Byzantin et accompagné de tes femmes

Carton d'invitation au bal
(1904 – dessin Henri Rapin)
© Coll. Éric Adam

Dès l'édition de 1900, le bal prit sa forme définitive avec systématiquement un thème historique et farfelu, une affiche et des cartons d'invitation réalisés après concours interne par des élèves de l'école, ainsi qu'un bronze destiné aux membres du comité responsable de l'organisation du bal.

Parmi les thèmes choisis par les Comitards, voici les plus évocateurs : Une foire à Byzance (1904), L'agonie de Rome (1905), L'entrée des Perses dans Athènes (1909), La 1003e nuit de Schéhérazade (1912), Bacchanale à Pompéi (1923), Le camp d'Attila, le partage du butin (1928), Le camp du Drap d'or (1938), Au camp d'Agamemnon, les héros grecs célèbrent leur victoire (1946), Les dix mille supplices du Hôang-Tung (1954) et le tout dernier, au titre très élégant, tout en finesse, sur un thème de science-fiction : OrBite sur urAnus (1966)

C'est donc, avec une liberté des plus totales et un esprit rien moins que gaulois, la fine fleur de la création artistique de l'époque qui réalisa ces petits bijoux d'humour grivois et décalé, témoins directs des modes graphiques de

L'atelier Gromort, avant le départ au bal (1925)
© Association 4 z'Arts

Retour du bal (1946) © Association 4 z'Arts

l'époque. Entre autres auteurs de l'illustration du carton, notons pour les premières années les noms d'artistes restés dans les annales : Chéret en 1893, Albert Guillaume en 1894 et 1896, Caran d'Ache en 1895, Mucha en 1897...

À partir de 1900 donc, les illustrations furent confiées à des élèves[1], après un concours interne, et ce, jusqu'en 1966, date du dernier bal des Quat'z'Arts, qui ne survécut pas aux événements de 1968 et au démembrement de l'enseignement des Beaux-Arts qui vit l'architecture devenir une discipline extérieure. Quelques grosses et belles fêtes furent par la suite organisées, notamment le soixantenaire de la Grande Masse des Beaux-Arts en 1987, au fort de Champigny, qui vit renaître pour une nuit de folie l'esprit des Quat'z'Arts du bon vieux temps, les bizutages des années 1980 de l'école d'architecture UP9 (située dans les locaux des Beaux-Arts), avec défilé en costume et char dans les rues de Saint-Germain-des-Prés, les fêtes et soirée de l'UP3 dans les petites écuries du roi à Versailles, ou de manière plus ou moins régulière les concours de fanfare des Beaux-Arts organisés par la même Grande Masse, toujours très active dans de nombreux domaines, chaque édition étant un peu moins délirante et surtout plus encadrée que les précédentes. C'est dans ces fanfares type Beaux-Arts en question, qui fleurissent aujourd'hui dans la plupart des écoles, que l'on peut retrouver encore de nos jours un peu de la fantaisie et de l'inventivité de nos glorieux ancêtres, « ces fils chéris de la victoire »...

Carton d'invitation au (dernier) bal « Orbite sur Uranus » (1966 – dessin Renaud Archambault de Beaune)
© Association 4 z'Arts

Carton d'invitation au bal (1921 – dessin René-Marie Castaing)
© Association 4 z'Arts

Du bal, passé dans la mémoire populaire, cité par Georges Feydeau[2], Georges Brassens[3], Henri-Pierre Roché[4] ou même dans le film *Un américain à Paris*[5], restent les cartons, parfois imprimés de façon très soignée, voire sérigraphiés, les affiches et les médailles de bronze réalisées pour les soixante-trois éditions, ainsi que bon nombre de photos désopilantes des élèves déguisés que collectent et recensent avec une passion sincère les membres de l'association Quat'z'Arts, menée par l'infatigable Christophe Samoyault, dit Mannix, architecte, fanfaron et petit-fils de Raymond Muller[6], fondateur de la Grande Masse des Beaux-Arts en 1926, à qui je dois la plupart des informations sur le sujet. L'ensemble des documents relatifs sont gratuitement consultables en ligne sur le site Internet de l'association, c'est une inépuisable source d'émerveillement.

Éric « Ramon » Adam,
président de la fanfare Irkâme débozarts. ■

Références : Association Quat'z'Arts www.4zarts.org
Grande Masse des Beaux-Arts : www.grandemasse.org

Certains connurent une belle notoriété comme les peintres Yves Brayer (carton femme *4 z'Arts* 1930), René-Marie Castaing (cartons homme et femme 1921 et femme 1922) Roberto Sofer (affiche 1957), Renaud Archambault de Beaune (affiche et carton 1966)

[2] *Feu la mère de Madame*, 1908

« Les Quat'z'Arts », 1965

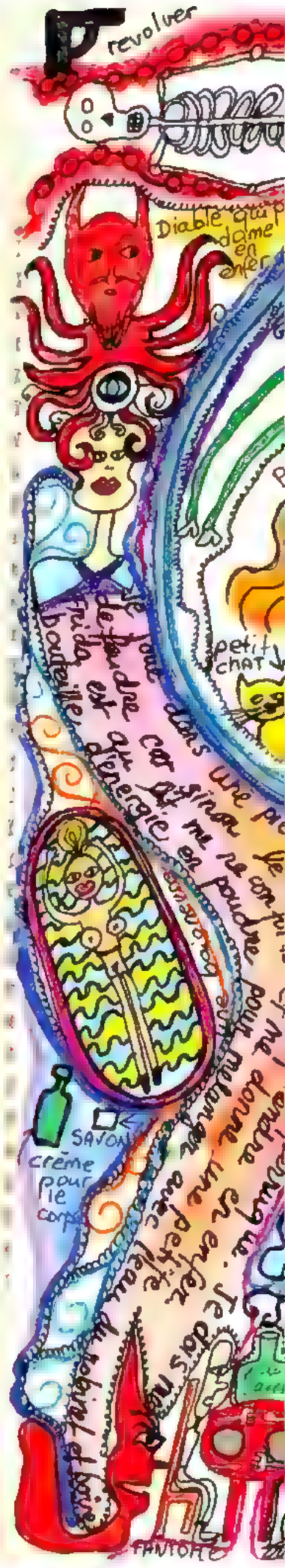
[3] *Jules et Jim*, 1953

[4] Vincente Minnelli 1952
Architecte (1893-1982)

L'artiste **Carol Bailly**, qui a grandi à Boston et vit en Suisse, a pris le parti de dessiner ce qui lui passe par la tête. Autodidacte, elle invente son propre système figuratif et mêle le visible, l'imaginaire et l'inconscient. À l'occasion d'une récente exposition en Suisse, Michel Thévoz analyse son approche artistique.

Par **Michel Thévoz**

CAROL **BAILLY**
© Photo DR

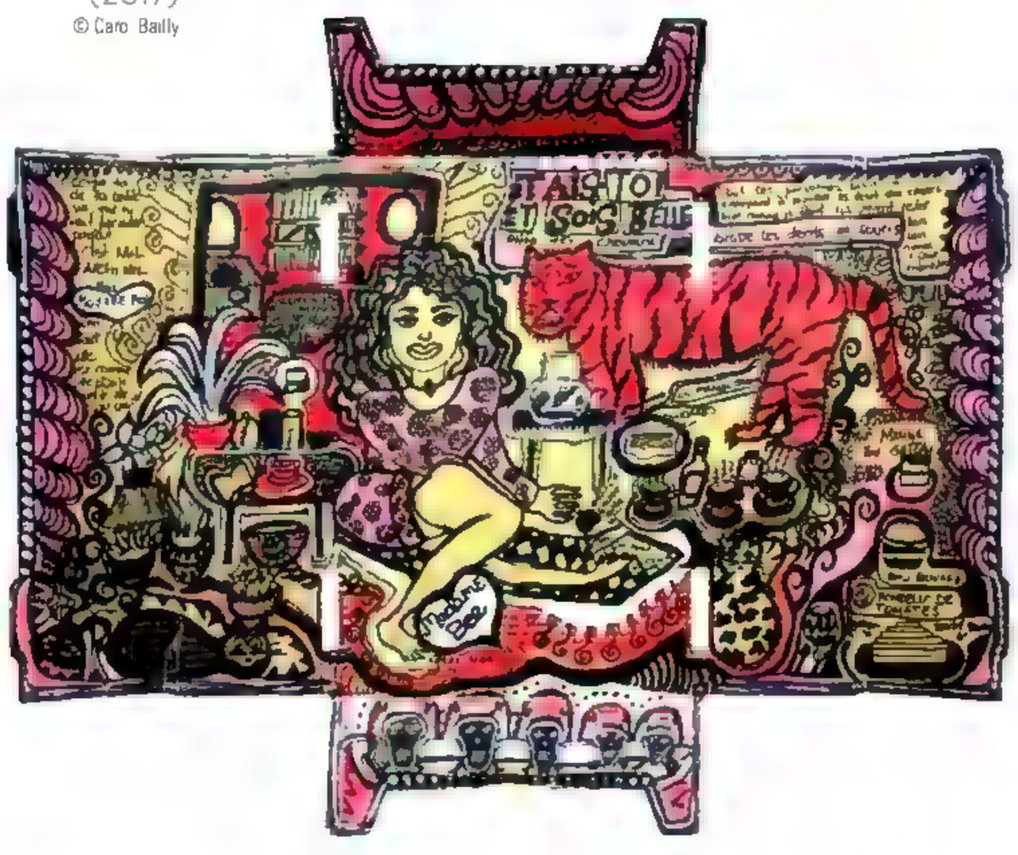


CAROL BAILLY

AU PAYS DES **MERVEILLES**

« *À quoi penses-tu ?* » Voilà une question qui laisse toujours interdit. Non pas que l'on veuille cacher quoi que ce soit. Mais, à vouloir s'avancer de sa propre pensée et, *a fortiori*, la formuler, on s'en distancie, on s'en retire. Du coup, cette pensée s'évanouit comme un songe au réveil. Déjà, raconter ses rêves est un exercice analytique exigeant, qui se rapproche de la création littéraire. On pense à la parabole de Lewis Carroll dans *De l'autre côté du miroir* : *« La boutique avait l'air d'être pleine de toutes sortes de curieux objets... Mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'est que chaque fois qu'Alice fixait une étagère quelconque pour bien voir ce qui s'y trouvait, cette étagère-là, précisément, était tout à fait vide, alors que les étagères voisines étaient pleines à craquer. "Les objets, ici, sont bien insaisissables !" finit-elle par dire d'un ton plaintif... »*

L'insaisissable, c'est donc le tout-venant des pensées et des émotions. Carol Bailly a entrepris de les fixer sur le papier, non



Tais-Toi et sois Belle
Feutre noir, crayon de couleur et encres sur carton, 70 x 95 cm (2017)
© Caro Bailly

Moi et Frida Kahlo
Crayon de couleur, gouache et encre de chine sur papier
24 x 32 cm (2005) © Carol Bailly

pas par le verbe mais par l'image – encore que, à ce stade d'immédiateté, les mots et les figures interfèrent inextricablement. Chez elle, comme chez tout un chacun, cet « insaisissable » n'a rien de particulièrement intime ni d'indiscret. C'est un enchevêtrement de perceptions, de remémorations et de chimères. Le principe des associations libres, cher aux psychanalystes, veut que les « doubles narcissiques » de Carol – en l'occurrence Janis Joplin, Bette Davis et, surtout, Frida Kahlo, son modèle identificatoire –, fassent irruption dans les situations les plus prosaïques, dans sa cuisine, au restaurant avec les « dames pizza », ou dans une boutique. Ce flux d'idées que nous évacuons au fur et à mesure, à l'instar de l'oubli des rêves, l'intéresse particulièrement. Elle trouve dommage de jeter l'eau du bain avec le bébé…

Une artiste qui s'est réalisée par ses « gribouillages »

Comment Carol Bailly en est-elle arrivée là ? Née en 1955 à Brockton, près de Boston aux États-Unis, elle a quinze ans lorsque sa famille vient s'établir en Suisse, à Lausanne puis à Fribourg, où elle exercera le métier d'aide médicale, puis de télexiste. Elle se marie, donne naissance à un fils, divorce. En 1985, Carol se met à *« gribouiller »*, dit-elle, tous les jours, des heures et des heures, jusqu'à ce qu'elle ait le sentiment que *« ça donne quelque chose »*. Et que, surtout, ça calme ses angoisses, une *drawing cure* pour ainsi dire. Elle s'en tient à des formats réduits, qui la rassurent, ou aux cartons rapportés des courses et qu'elle déplie. Elle dit avoir honte de ne pas réussir à dessiner correctement alors que n'importe qui, pense-t-elle, y arrive au bout d'un certain temps
De fait, Carol Bailly n'a bénéficié d'aucune formation artistique, au contraire de son ex-mari peintre et maître de dessin. Pourtant, par une revanche ironique du destin,

Isabelle aime le Sel
Crayon de couleur, gouache et encre de chine sur papier
24 x 32 cm (2000) © Carol Bailly

Isabelle aime le sel, alors elle le cache partout dans sa MAISON. Durant son TEMPS libre elle se prépare un petit festin qui consiste à manger une petite assiette de sel pendant que Mozart joue du piano tout neuf qu'elle vient d'acheter par ses propres moyens. Ah ! Quelle belle soirée !
C'est la fête de sa sœur ISABELLE
sel
SEL
gros sel
ISABELLE
GHIJ

Frida Kahlo + Diego Rivera
Feutre noir, encre sur carton
2 fois 60 x 60 cm (2009) © Carol Bailly

c'est elle qui s'est réalisée en tant qu'artiste par ses « gribouillages ». *« La femme, c'est le symptôme de l'homme »*, estimait Lacan (à qui on laissera la responsabilité de cette assertion, tout en notant que, du point de vue pathologique, le symptôme est encore la partie la plus saine d'un corps malade...).
Le moins qu'on puisse dire, c'est que Carol Bailly a fait de nécessité vertu : son inculture, ou son *« incorrection »*, graphique s'est avérée, en l'occurrence, plus propice à l'invention qu'une virtuosité inculquée. La dessinatrice autodidacte s'est auto-instruite sur le tas, s'inventant un stratagème figuratif singulier dont on saisit aussitôt le fonctionnement, car elle applique rigoureusement le conseil que Richard Wagner donnait à un jeune compositeur : *« Invente tes propres règles, mais suis-les ! »*
De toute évidence, elle commence chacun de ses dessins par des figures et des mots bien centrés. Puis, suivant le fil de ses pensées, elle comble progressivement les intervalles, toujours plus exigus, par des images qu'induisent les mots ou par des phrases que suggèrent les images, le visible et le lisible se relançant ainsi par réverbération, comme dans les rêves ou dans l'inconscient.

Stop Looking at Me
Feutre noir, crayon de couleur encre sur carton
70 x 95 cm (2017) © Caro Bailly

Du dessin animé qui mérite son nom

Ainsi, plutôt qu'un « arrêt sur image », comme le veut notre convention figurative, chacun de ses dessins réalise une sorte de travelling mental de nature nécessairement séquentielle. L'enchaînement ou la chronologie des idées sont indiqués par la différence d'échelle entre les figures de départ, en gros plan, et la succession des motifs interstitiels, alors que, dans la figuration conventionnelle, le rapetissement progressif des figures obéit à la perspective spatiale ou à un ordre hiérarchique. Quant à la saturation de l'espace qui caractérise ses dessins, elle s'explique par le fait que, concentrés ou rêveurs, nous n'arrêtons pas de penser. Notre psychisme a horreur du vide, les dessins de Carol aussi – *horror vacui*, diraient doctement les psychiatres pour indexer la vitalité de l'imagination, qu'ils tiennent, eux, pour un symptôme psychotique.

La véritable sociologie de notre temps, disait Roland Barthes, on ne la trouve pas dans les ouvrages savants, mais dans les bandes dessinées de Claire Bretécher. On pourrait envisager aussi bien la production de Carol Bailly comme une psychologie, une sociologie ou une éthologie humaine spontanée, hors cadre, « sauvage », humoristique surtout, jubilatoire, aussi peu universitaire que possible. Pour qu'une aventure graphique si singulière prenne son essor, il aura fallu la conjonction improbable du « regard éloigné » d'une Américaine débarquant à Fribourg, et d'une faculté d'empathie joyeusement communicative. ■

DÉCOUVRIR

L'œuvre de **Carol Bailly** est représentée à la Fabuloserie à Dicy, à la Collection de l'art brut (Neuve Invention) à Lausanne, au musée de la Création Franche à Bègles, ainsi que dans des collections privées.

L'artiste a exposé, notamment, à la galerie Aparté, à Lausanne (1993 et 1995), à la galerie de la Cathédrale à Fribourg (1994), à l'Espace Jean Tinguely-Niki de Saint Phalle à Fribourg (2010) et à la galerie Contraste à Fribourg (2018).

Prochaine exposition à la galerie Jonas, Cortaillod (Suisse), du 20 janvier au 17 février 2019.

DE MON RÊVE À TES RÊVES

De mon rêve à tes rêves
Je dédie ces paroles.

Sur le marais de la mémoire
En cet instant s'ouvre comme une fleur de lotus
Ma conscience
Étirant ses facettes
De diamant invisible
C'est l'infinie et simple satisfaction
D'avancer immobile sur la rapide échine du temps
Enroulé à mes côtés
Comme une couleuvre qui sans cesse change de peau
À mes côtés, les diamants descendus
Dans nos corps, dans nos esprits,
Comme un orchestre dont les instruments résonnent avec les autres,
Vibre, saturé de paix, l'Univers.

Conscience immobile
Dans le torrent de la matière
Île lucide dans le rêve cosmique,
Muette éternité enracinée dans l'impermanent
Un grain de sel qui donne du goût à tout l'océan
Cette allégresse
Cette euphorie
Cette extase
D'être, d'être immobile, inchangeable
Dans l'ignorance totale
Traversé par tout
Porte ouverte, tunnel d'air,
Œil qui voit, sans retenir aucune image,
Oreille traversée, par les voix incessantes,
Toutes les odeurs, transformées en parfum
Tous les bruits, s'ordonnant en exquise mélodie.

Depuis des temps reculés, le chant des oiseaux
A tenté de venir jusqu'aux hommes
Les maîtres animaux, sans cesser
nous montrent le chemin de l'obéissance
Et les plantes resplendissant le vert de la vie éternelle
Nous accordent l'espérance.

De mon rêve à tes rêves
Je dédie ces paroles.

Alejandro Jodorowsky
29 juillet 2011

ALEJANDRO **JODOROWSKY** ACTEUR, RÉALISATEUR, PEINTRE, ÉCRIVAIN, SCÉNARISTE DE BANDES DESSINÉES
Dernier film réalisé : ***Poesía Sin Fin*** (2016).
Dernière bande dessinée parue : ***Les Chevaliers d'Héliopolis*** (Dessin Jérémy / Glénat)

GÉRARD **DUBOIS**, ILLUSTRATEUR
Dernier livre paru : ***Enfantillages*** (Éditions du Rouergue).

© 2018 Gérard Dubois pour *Les Arts dessinés*

PHILIPPE **DECOUFLÉ** (en haut, au centre)
avec sa compagnie, lors des répétitions de *Nouvelles pièces courtes*
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Esquisse de recherche pour un costume, par **Laurence Malo**
© Laurence Malo / Compagnie DCA

PHILIPPE

DECOUFLÉ

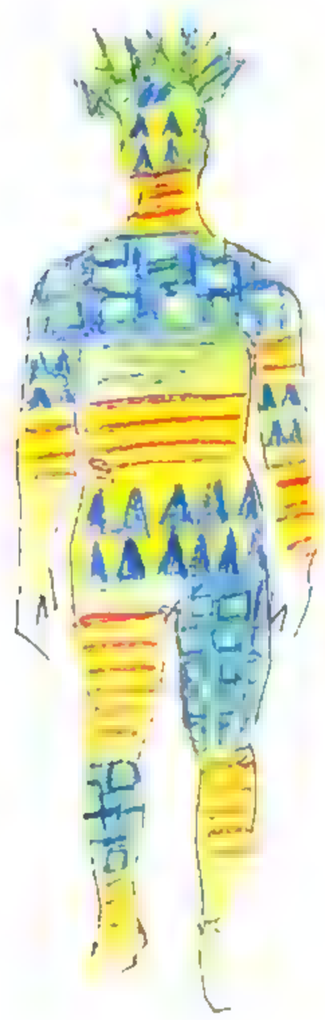
LE COSTUME **VIVANT...**

C'est à Saint-Denis (93), à La Chaufferie – siège de sa compagnie de danse DCA* –, que le maître des lieux, le chorégraphe **Philippe Decouflé**, nous reçoit en compagnie de la costumière **Laurence Chalou**. Forts de leurs savoir-faire, complétés par celui de **Jean Malo**, joint par téléphone, ils nous dévoilent leur mode de fonctionnement et le processus créatif mis en œuvre pour réaliser les costumes des danseurs de la troupe.

Par **Frédéric Bosser**

* DCA pour Decoufle's Company for the Arts
www.ce-dca.com.fr

© Compagnie DCA



© Laurence Malo - Compagnie DCA

Philippe Decouflé lors des répétitions © Photo F. Bosser

Chorégraphe inventif, Philippe Decouflé apprécie de mélanger les genres et de les rendre spectaculaires. Il s'est donc très tôt intéressé aux costumes de ses danseurs. Cette alchimie s'est vraiment mise en place en 1986, avec l'arrivée dans son équipe du plasticien et costumier Philippe Guillotel.

Philippe Guillotel, génie créatif

En 1992, cette alchimie « explose » lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques d'Albertville. L'alliance du talent de la troupe DCA et des costumes spectaculaires de Guillotel éblouit le monde. C'est la reconnaissance internationale : jamais une telle cérémonie n'avait autant marqué les esprits...

« Ce qui a été magique avec lui, c'est qu'il repoussait sans cesse les limites. Sur nos spectacles, Philippe expérimentait sans cesse, ajoutant des bras, des jambes, des deuxièmes têtes, des palmes... », apprécie, aujourd'hui encore, le chorégraphe. Et d'ajouter, le regard amusé : *« Notre manière de fonctionner était simple : je dessinais des costumes souvent très précis et, à partir de là, il créait quelque chose. En général, il attendait d'avoir une meilleure idée que moi, ce qui pouvait parfois prendre du temps ! »*

Après vingt ans d'échanges, cette complicité prend fin quand Philippe Guillotel décide de partir travailler pour le Cirque du Soleil et les Ballets de Monte-Carlo notamment.

Leur relation était si forte que Decouflé décide de mettre entre parenthèses la question des costumes pour se concentrer sur le corps.

Laurence Chalou, la dénicheuse

La grande artisane de ce retour aux costumes colorés, c'est elle : Laurence Chalou, une travailleuse indépendante qui exerce aussi pour le théâtre et le cinéma (*Boule et Bill*, *Le Marsupilami*...). Ils se sont rencontrés en 2006 sur *L'Autre Défilé*.

Laurence Malo
ajuste le costume d'une danseuse
© Photo F. Bosser

© Laurence Malo / Compagnie DCA

Avec Laurence, Philippe Decouflé travaille à nouveau comme avec Guillotel, à partir de propositions dessinées et de la description des panneaux qu'il souhaite monter. Sur cette base, Laurence rebondit et invente.

Sur *Vivaldis*, une pièce écrite en hommage à la mère de Decouflé, Laurence Chalou lui suggère ses costumes en tricot de mailles, une technique qu'elle a déjà expérimentée sur la précédente pièce, *Courtepointe*. Ce choix fait suite à la rencontre du tricoteur Romain Dendievel, en Belgique, par une de ses anciennes stagiaires. C'est là, à l'arrière de cette usine au milieu de nulle part et remplie de machines qui tricotent, qu'elle découvre une grange où sont stockés des milliers de bobines qui ne servent plus. Ni une ni deux, son imagination l'entraîne à composer avec ces « cadavres » de bobines de diverses couleurs. Chaque costume nécessitera, en moyenne, trois mètres de tissu et trois couleurs différentes.

Jean Malo, le métronome

Jean Malo est, lui, plus posé, plus calme, voire solitaire. Sur la dernière pièce de Philippe Decouflé, il signe les costumes du dernier tableau, consacré au Japon. Ayant rejoint la compagnie en 1991, à l'occasion des JO d'Albertville, il commence en tant que modéliste aux côtés de Guillotel. Dès 1998, il suit les tournées de la troupe. Sur un spectacle, il va jusqu'à créer des costumes en direct, sur scène, qu'il livre aux danseurs lors du final. *« J'aime la créativité de Decouflé. Il sait proposer et chercher des solutions de manière empirique. Puis il y a ce travail avec la lumière, les accessoires, les matériaux, etc. C'est un univers très riche »*, se réjouit le costumier. Plus hybride, peut-être *« moins créatif »* que Guillotel, il se révèle précieux lors des tournées : il sait accompagner la troupe et s'ingénie à réparer et corriger les costumes dès que nécessaire. À chaque fois, son rôle consiste également à rebondir sur les propositions de Philippe Decouflé et à dénicher les bons tissus et les matériaux en harmonie avec les dessins du

© Compagnie DCA

chorégraphe. Seul hic : *« Il lui arrive de dire non, une fois le costume présenté sur le plateau, car il a besoin de voir pour se prononcer définitivement. »* Et puis, aussi, il est parfois difficile de suivre les visions du chorégraphe, qui peut lui montrer quelque chose un jour et, le lendemain, *« il a une autre idée ! »* soupire-t-il.

Les contraintes du métier

Laurence Chalou et Jean Malo savent que les costumes doivent être robustes – car malmenés par les danseurs qu'ils doivent mettre en valeur –, sans être trop lourds pour ne pas les gêner dans leurs mouvements, tout en étant visibles des spectateurs, de près comme de loin. Une combinaison de contraintes que les deux costumiers ne perdent pas de vue...

Un professionnalisme qu'apprécie Philippe Decouflé, qui aime travailler avec des collaborateurs *« très forts dans leur domaine, sachant se mettre au service de la troupe et de ses contraintes, et donc mettre leur ego de côté »*.

Laurence, le chorégraphe sait qu'elle peut se transformer en magnifique meneuse de troupes. Pour preuve, sa contribution à la parfaite organisation de *L'Autre Défilé*, suivi de *La Mêlée des mondes*. Deux défilés urbains, créés pour les Coupes du monde de football en 1998 et de rugby en 2007, en France, pendant lesquels il a fallu gérer des milliers de bénévoles !

Jean Malo, Philippe Decouflé le sait capable de propositions innovantes, auxquelles il n'aurait pas songé, comme pour le dernier panneau du Japon dans *Nouvelles pièces courtes*, et de toujours savoir parer au plus pressé, en cas de souci sur une tournée.

Avec eux, les autres collaborateurs, les techniciens et les danseurs de la troupe peuvent s'appuyer sur un trio imaginatif et complémentaire. Et créer les merveilleux spectacles que nous offre la compagnie DCA. Merci

SPECTACLE

NOUVELLES PIÈCES COURTES

DU 20 AVRIL AU 10 MAI 2018

Théâtre national de Chaillot

Plus d'informations :
www.theatre-chaillot.fr

François Olislaeger
au palais de Chaillot
pendant les répétitions
de *El Baile*, spectacle
de danse chorégraphié
par **Mathilde Monnier**
© Photos F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

FRANÇOIS OLISLAEGER

UNE JOURNÉE AVEC MATHILDE MONNIER

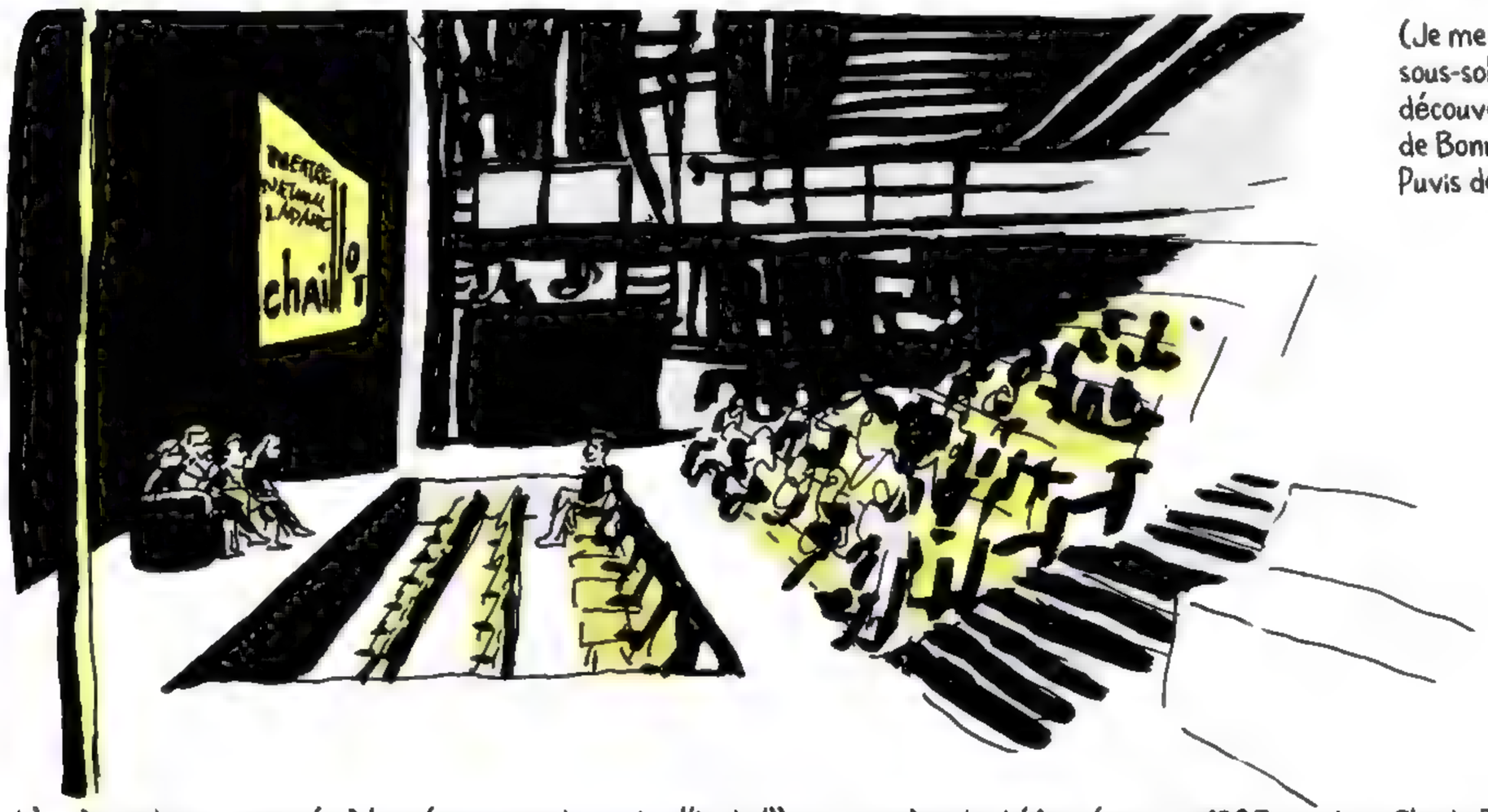
François Olislaeger aime la danse. Il connaît parfaitement le travail de Mathilde Monnier. Pour preuve, son livre *Mathilde, danser après tout* paru chez Denoël Graphic en 2013, où il suivait le parcours de la danseuse-chorégraphe. C'était donc une évidence : il serait le seul à bien capter la *master class* que Mathilde Monnier a animée, au palais de Chaillot, avec l'ensemble de sa troupe. A suivi une commande de six pages inédites de bandes dessinées qui font de cette journée un moment inoubliable. Profitez-en avant de découvrir l'album *Ecolila* en avril prochain.

Par **Frédéric Bosser**

UNE JOURNEE AVEC MATHILDE MONNIER

Au théâtre de Chaillot, la chorégraphe Mathilde Monnier présente sa nouvelle pièce "El Baile". L'occasion d'ouvrir au public son univers, le temps d'une journée. J'y suis allé, j'ai vu, j'ai dessiné dans mes carnets. En voici la retranscription.

Après une matinée de master class, on déjeune dans le foyer du théâtre. L'équipe du spectacle est composée d'Argentins, car il a été créé à Buenos Aires avec l'écrivain Alan Pauls.
Soudain, deux des danseurs montent sur une petite scène et nous offrent un récital de tango.
Architecture spacieuse, dorures aux murs, tour Eiffel et soleil, tout est devenu beau.



(Je me suis égaré dans les sous-sols du Palais et j'y ai découvert des peintures murales de Bonnard, Vuillard, Puvis de Chavannes . . .)

L'après-midi est consacrée à la présentation du projet. "Le bal" est une pièce de théâtre écrite en 1983 par Jean-Claude Penchenat et réalisée par Ettore Scola. Jean-François Perrier y avait un rôle. Il montre cinquante ans de danse de salon en France, depuis les années 30 jusqu'en 1980. Mathilde Monnier et Alan Pauls ont repris le concept pour raconter, par la chorégraphie, l'histoire de l'Argentine au travers de ses danses.

Nous savons l'histoire de notre spectacle par les droits d'auteur que nous recevons. En ce moment, il est joué au Venezuela, en Inde . . .
JF Perrier
V Timsit
JC Penchenat
M Monnier
Je soumettais le projet à mes comédiens et, s'ils étaient d'accord, on le faisait. Observer les gens, de loin, dans les bus, etc . . . Ça me plaisait. Et puis un jour, en Allemagne, j'ai vu Kontakthof de Pina Bausch.
C'était uniquement pour le plaisir de danser. Cet aller-retour entre la vie et le plateau, c'était magnifique !
On a vu tout Jacques Tati.
Nous, on riait beaucoup alors que le public était glacé.
On est allés beaucoup dans les dancings parisiens, où des dames d'un âge avancé dansaient avec des jeunes hommes d'un âge beaucoup moins avancé et nous avons appris beaucoup de choses.
Et je me suis demandé comment dater le mouvement.

En fait, c'est Nicolas Roux, qui travaille à Angers, qui m'a proposé de le refaire en Argentine. Il m'a dit "il n'y a pas beaucoup de pays qui ont inventé une danse".

J'ai repris ce que vous aviez fait et je l'ai aussi transgressé.

J'ai auditionné une centaine de personnes à peu près et ça m'a permis de comprendre ce qu'est la danse argentine.
Cette jeunesse qui va se fracasser à la mémoire.

En Argentine, il ne s'agissait pas d'apporter notre savoir-faire ou notre modèle.
On a écouté ce qu'ils vivaient là-bas.

(Les caméras sont prêtes pour la captation du soir.)

(Puis Mathilde, avec l'aide de Corinne, dirigera en public la répétiton pour le spectacle qui aura lieu le soir même.)

On peut avoir de la lumière sur le plateau ?

Ok, merci.

On a construit le spectacle sur la chaussure et sur les cheveux.

J'adore chorégraphier les cheveux.

Donc on n'a pas voulu faire quelque chose de représentatif de l'histoire du pays.
On la traverse mais on ne l'affuble pas de costumes reconnaissables.
Comment lier une expérience d'ordre politique et intime à la fois ?

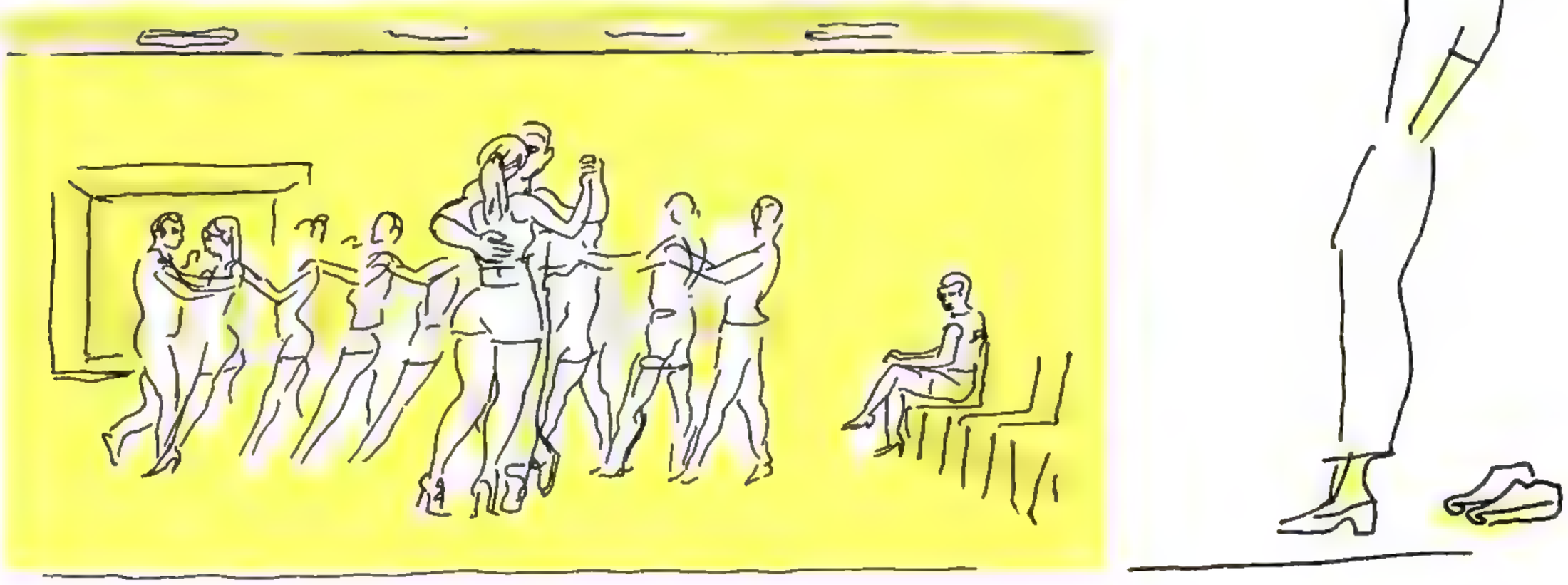
Je vois cette jeunesse plus projetée
vers l'avant plutôt que d'être ramenée
à son passé. Ils sont aussi internationaux
que tous les jeunes d'aujourd'hui.

Le spectacle sera muet.
Le pays a vécu une des pires dictatures et elle a été cachée.
Il y avait un déni. Pendant la dictature, le pays continuait
à avancer. C'était caché.
Les danseurs, à un moment du spectacle,
je leur demande de cacher ce qu'ils sont
en train de faire.

Attention, Delphine, tu arrives trop tôt maintenant.

Allez, on la refait
et puis on arrête.

La seule différence que j'ai vue entre la répétiton et la représentation, c'est que la salle s'est remplie de public.



BASTA !!

Après le spectacle et comme dans un conte de fées, un grand bal est organisé dans le foyer du théâtre.

Vous écoutez la musique.
C'est très facile de danser le tango.
C'est le fait de marcher en avant et en arrière.

FRANÇOIS **DELAROZIERE**
© Photo F. Bourgeau

De **François Delaroziere**, on connaît plus ses gigantesques « machines de villes » que son visage. Et pour cause, c'est par les spectacles de rue de la troupe Royal de Luxe, puis ses propres créations, avec la compagnie La Machine, que le public a découvert son travail. Derrière ses créatures articulées, incroyables d'originalité, de mécanisme et de densité, l'artiste place le dessin comme point de référence. Nous sommes allés à sa rencontre, à Blois, où il expose ses travaux à la Maison de la BD.

Par **Frédéric Bosser**

Esquisse de recherche pour *L'Attelage des mers*
© Delaroziere - La Machine

FRANÇOIS DELAROZIERE

LE DESSIN COMME **POINT DE RÉFÉRENCE**

EXPOSITION

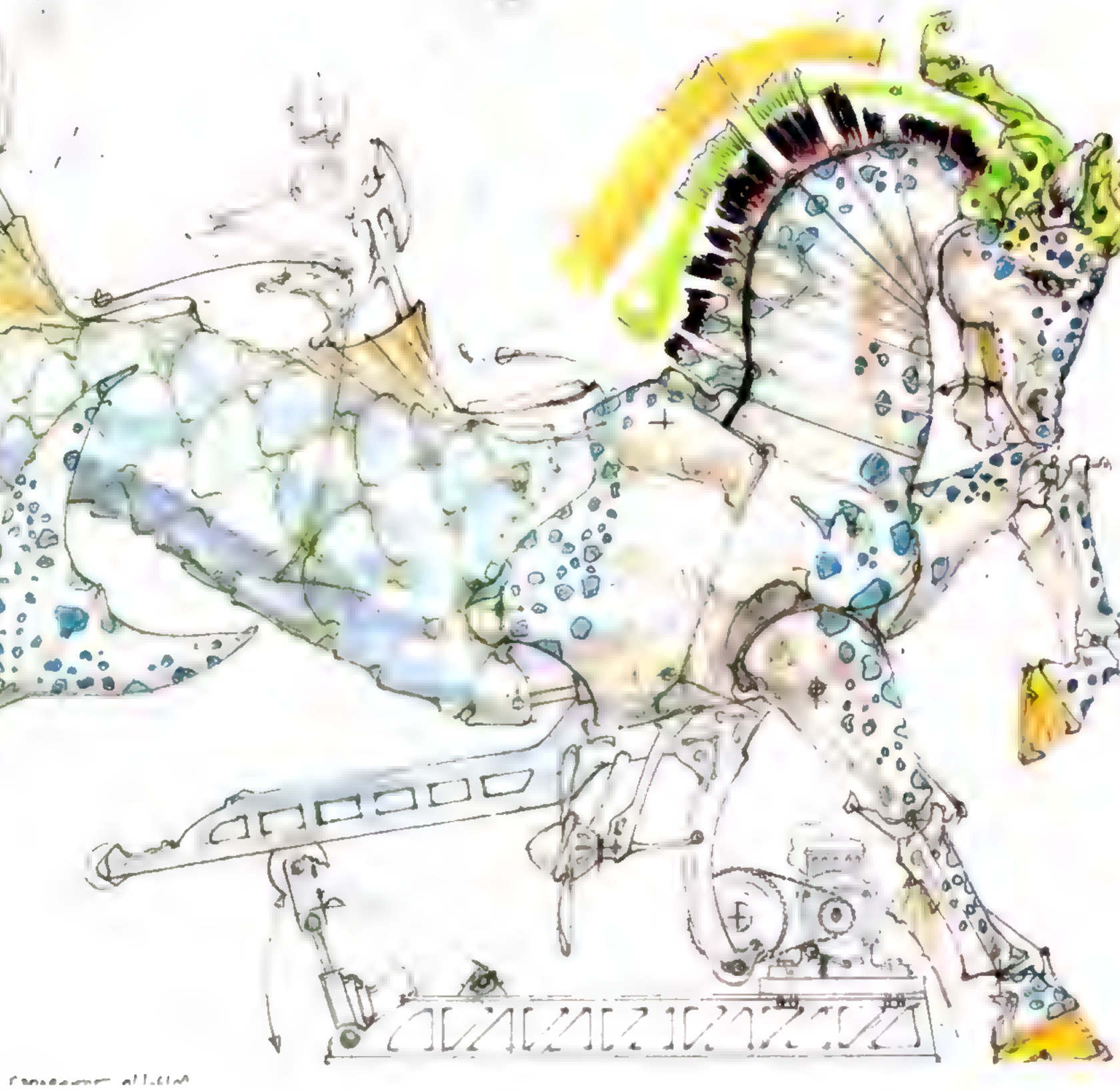
CIE LA MACHINE, FRANÇOIS DELAROZIERE
JUSQU'AU 26 MAI

Maison de la BD
3, rue des Jacobins – 41 006 Blois

Heures et jours d'ouverture :
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 12 heures
et de 14 heures à 17 h 30

Plus d'informations :
Tél. : 02 54 42 49 22
www.maisondelabd.com

C'est la passion du dessin qui a amené, ou plutôt ramené, François Delaroziere à l'art après des études agricoles. Pour autant, quand il rentre à dix-sept ans à l'École des beaux-arts de Marseille (section Arts), ses professeurs lui font vite comprendre que l'apprentissage du dessin ne se fait plus depuis que les installations et l'art minimal ont envahi les galeries… Même s'il en profite alors pour explorer d'autres modes d'expression, comme la vidéo et la performance, le jeune Marseillais ne renoncera pas à son amour du dessin. D'ailleurs, il vivra comme une bouffée d'oxygène ses cours de modèles vivants durant ses deux dernières années d'études. *« J'ai toujours aimé les dessins d'anatomie artistique »*, indique-t-il en évoquant son admiration pour les travaux de Léonard de Vinci, dont il suivra les traces en imaginant lui aussi des machines fabuleuses.



Une fois diplômé de l'école, le monde du travail l'invite à « exp oiter » son talent de dessinateur : *« J'avais besoin du dessin pour formuler mes idées et mes intentions. »* Ses commandes de vitrines de magasin, de décors et modelages pour créer des mannequins passent par des croquis, avant de devenir des objets. Plus tard, pour scénariser des pièces de théâtre et des spectac es vivants en milieu urbain, il proposera des planches de bandes dessinées à ses commanditaires avant de les soumettre à ses collaborateurs, une fois son projet accepté. *« Le dessin est un fil rouge. Le point de départ de toutes les étapes de fabrication qui vont suivre ensuite »*, nous raconte-t-il.

Une rencontre déterminante

C'est sa rencontre, en 1983, avec la compagnie Royal de Luxe à A.x-en-Provence qui le fait devenir artiste de rue. Sans cette compagnie de théâtre de rue, François Delaroziere pense que son parcours aurait été moins collectif. *« Je serais sûrement allé vers du land art, car j'ai toujours aimé me confronter aux éléments extérieurs »*, reconnaît l'artiste qui passe des journées entières à peindre en pleine nature. D'ailleurs, ce rapport avec l'espace naturel et vaste, il s'en servira ensu te pour occuper l'espace public avec cette troupe déjantée, installée à Nantes.

Durant ce compagnonnage avec Royal de Luxe, il réalisera la conception et la direction de la construction du Géant, du Rhinocéros, du Petit Géant, des Girafes et de la Petite Géante. Bref, tout un bestiaire qui fera décoller sa carrière.

Si cette collaboration se révèle fructueuse, François Delaroziere tient à nous préciser qu'il n'était pas membre à part entière de Royal de Luxe. *« En parallèle, je dirigeais mon propre atelier et ma compagnie, La Machine, fondée en 1999. Et, auparavant encore, l'association Images et Publiques*, souligne le créateur. *Je ne consacrais que 30 % de mon temps à cette compagnie, et ne participais que très rarement à ses tournées. »* À bon entendeur...

Le Grand Élephant, esquisse réhaussee à l'aquare le
© Delaroziere / La Machine

La naissance des machines géantes

Histoire de rendre à César ce qui appartient à César, sachez, cher lecteur, que le gigantisme caractéristique de la compagnie Royal de Luxe, c'est lui. Et personne d'autre ! En effet, quand Jean-Luc Courcoult, fondateur de cette troupe, lui parle de construire une marionnette géante, il évoque un personnage de cinq mètres de haut. François Delaroziere accepte ce projet, mais propose d'en créer un d'au moins neuf mètres.
« C'est la taille d'un petit immeuble, indispensable pour qu'il soit vu de loin. Pour lutter contre le paysage urbain, il faut réaliser quelque chose de grand ! » estime-t-il, à juste titre. Et d'ajouter : *« Le théâtre que nous pratiquions alors, et que je continue à faire, est un théâtre d'action dans la rue. Les scènes se jouent dans les lieux utilisés quotidiennement et pratiqués par les citoyens de la ville. Nous intervenons dans des endroits où on ne nous attend pas : nous revendiquons la surprise, le bouleversement du spectateur au coin d'une rue ! Cet art de la rue, cet art dans la rue, nous permet d'envisager un imaginaire collectif et fédérateur de rêve. »*

Un travail minutieux en amont

Il est amusant de constater que sur ses projets dessinés de machine l'auteur représente toujours des êtres humains de la tête aux pieds, histoire de pouvoir immédiatement bien définir les échelles. À souligner aussi la précision de ce travail : la description de l'intérieur de la machine, de son architecture, de son mécanisme avec ses rouages et poulies... À cinquante-cinq ans, l'artiste semble avoir toujours besoin de tout détailler, de manière extrêmement précise, pour bien comprendre comment la machine sera réalisée et s'articulera.

Chaque fois, François Delaroziere essaie de bien déterminer les besoins en amont. Les enjeux ? Rester réaliste sur la faisabilité de chacune des machines, bien analyser la nature du sol où elles évolueront, penser à la prise au vent potentiel et aux personnes qui vont éventuellement animer l'engin, s'il n'est pas complètement automatisé

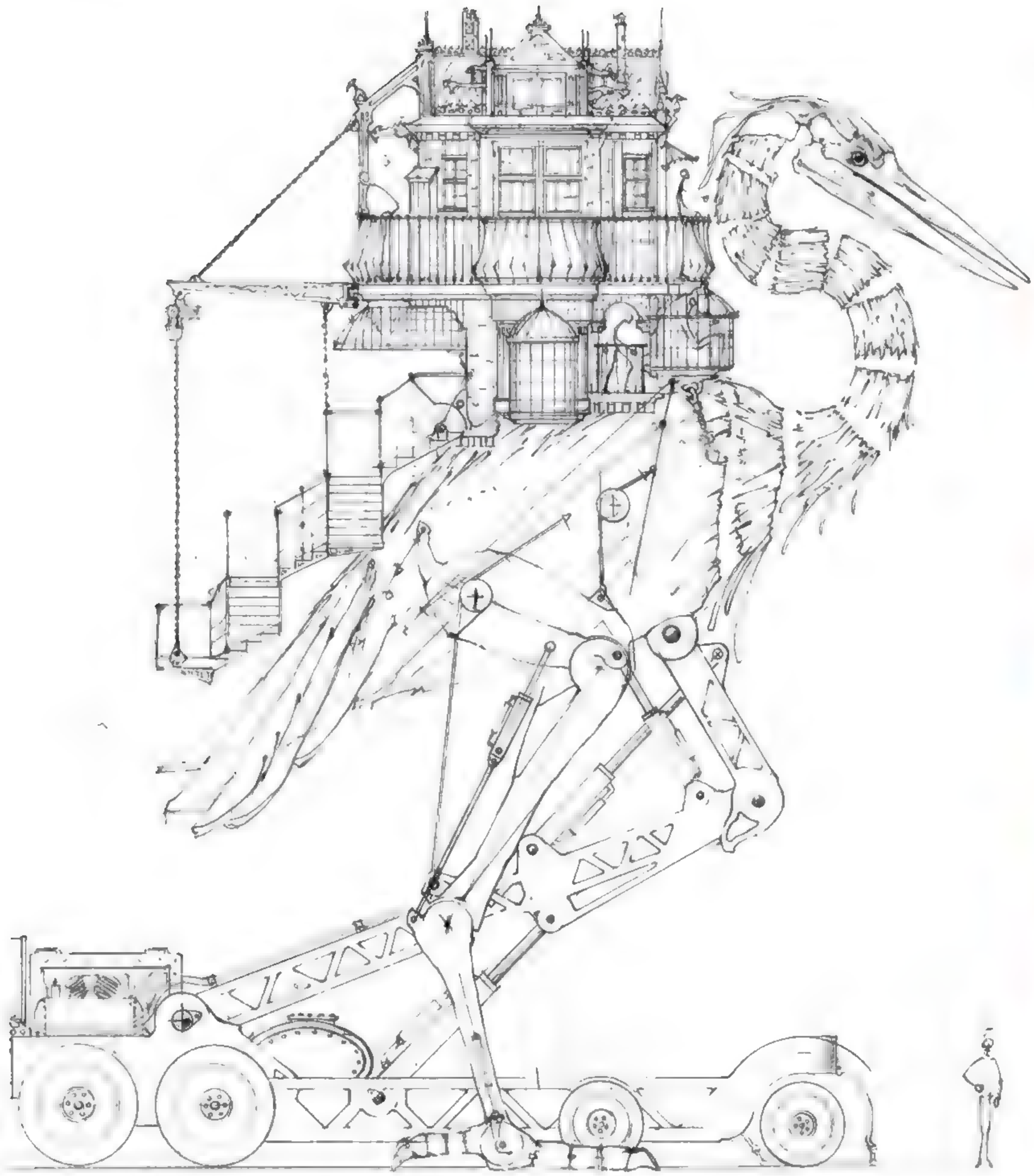
Avant chaque projet, François Delaroziere réfléchit donc longuement aux données techniques et aux mécanismes adéquats, ce qui lui permet de chiffrer une machine. Reste ensuite à les fabriquer et à les mettre en mouvement, dans le respect du budget défini. Un facteur qui peut expliquer de possibles modifications entre le dessin initial et le résultat final. *« Je ne suis pas borné. S'il faut changer un moteur hydraulique par un moteur électrique, je le fais sans souci. »*

TRANSMETTRE
LE GOÛT DES ARTS DE LA RUE

François Delaroziere a enseigné au département Scénographie de l'École d'architecture de Nantes. Il a participé à la création de la Formation avancée itinérante des arts de rue (FAIAR). Il donne des conférences à la Sorbonne et à la Bartlett School of London, ainsi qu'au Japon, au Mexique, en Chine et aux États-Unis.

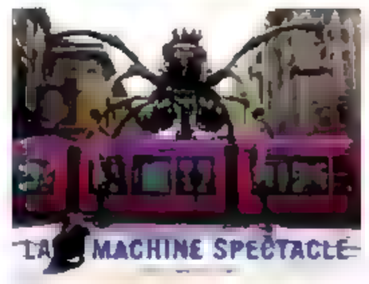
La plupart de ses aventures artistiques ont donné naissance à des ouvrages (Actes Sud) tels *Le Grand Répertoire de la machine de spectacle*, *Carnets de voyages et réalisations*, *Bestiaire fantastique* et, plus récemment, *La Machine spectaculaire*. François Delaroziere édite également le croquis sous forme de cartes : *Les Machines de rue*, *Machines aériennes*, *Mécaniques savantes*, *Le Carrousel des mondes réels*, *Les Animaux de la place* (édités par la Machine).

Le Héron-Château
esqu sse preparatoire
© Delaroz ere / La Machine



OUVRAGES

Aux éditions
ACTES SUD
- LA MACHINE



Poser les éléments de matière

« Dans mon dessin, au-delà de la dimension artistique, je pose toujours les premiers éléments de matériaux et de matière », explique l'architecte du gigantesque. Très souvent, il réalise une vue de face, de côté et de dessus. Ses dessins, il les réalise toujours en noir et blanc aux formats 50 x 65 cm ou 38 x 42 cm, plus lisibles. Il lui arrive aussi de faire des tentatives de couleurs sur des tirages papier. *« La couleur, je m'en sers quand il s'agit de raconter quelque chose »*, précise-t-il.

Parfois, il ajoute aussi des détails sur ses croquis, en fonction de ses discussions avec les techniciens. *« Le dessin est à la fois un plan et une partition. Libre à chacun ensuite de l'interpréter. »* Telle est sa manière de travailler. Et quand on demande à François Delaroziere s'il est arrivé que son dessin ne soit pas compris par ses collaborateurs, il nous répond, sans prétention aucune, par la négative. Avant de nous glisser une anecdote : le jour où un constructeur a voulu réinterpréter son croquis et qu'au final, rien ne fonctionna't...

Toutes les machines qu'imagine François Delaroziere sont fabriquées en interne, dans l'atelier de sa compagnie de théâtre de rue, ce qui rend sa démarche unique. *« En fait, j'apprécie toutes les étapes ! »* Une approche qui s'apparente à celle d'un Léonard de Vinci qui aimait concevoir et réaliser des machines incroyables. Pour autant, le créateur avoue aussi se reconnaître dans la démarche de l'Espagnol Gaudí, qui cherchait son inspiration dans les éléments de la nature. L'exposition des dessins de François Delaroziere à la Maison de la BD devrait vous permettre de découvrir ce travail singulier et de grande ampleur.

EN SAVOIR PLUS

La Machine, compagnie de théâtre de rue, spécialisée dans la construction de décors de théâtre, de manèges d'enfants et de machines de spectacle.
www.lamachine.fr

Zaï zaï zaï zaï, par Fabcaro
(éditions Les Requins Marteaux)

Du 6 au 8 avril 2018, la 5e édition du PULP Festival poursuit son exploration du 9e art et ses rencontres fertiles avec d'autres disciplines artistiques. Parmi les différents événements proposés, l'adaptation pour la radio de la bande dessinée ***Zaï zaï zaï zaï*** de Fabcaro a retenu notre attention. La première a eu lieu au centre culturel Arc-en-Ciel-Théâtre de Rungis l'année dernière. Retour sur une drôle d'aventure que les auteurs ont résumée dans un roman-photo.

Par **Frédéric Bosser**

Les comédiens s'en donnent à cœur joie en déclamant les textes de la bande dessinée de Fabcaro
© Photos Françoise Goze

PULP FESTIVAL
DU 6 AU 8 AVRIL 2018

ZAÏ ZAÏ ZAÏ ZAÏ
D'après Fabcaro
Compagnie L'Argument

Deux séances, le samedi à 15 heures et 18 heures
et le dimanche, à 14 h 45 et 19 heures.

PULP Festival propose aussi
Une autre adaptation sur scène de *Trois ombres* d'après Cyril Pedrosa
Une grande rétrospective consacrée à Philippe Druillet
L'exposition *Sumos* de David Prudhomme, *100 % plaisir, les dessous de BD Cul*, *Beirut Strip Extended*...
Expositions ouvertes jusqu'au 21 avril. Soirée d'ouverture et vernissage des expositions le 6 avril

LA FERME DU BUISSON,
Scène nationale, Noisiel
Tél. : 01 64 62 77 77.
Du lundi au samedi de 14 heures à 19 heures et lors des spectacles

Plus d'informations :
www.lafermedubuisson.com

ZAÏ ZAÏ ZAÏ ZAÏ

LA BD PREND **CORPS ET VOIX**

Quand les comédiens **Paul Moulin** et **Maïa Sandoz** ont eu l'idée de monter une pièce radiophonique, ils ont immédiatement pensé à adapter le *Zaï zaï zaï zaï* de Fabcaro. *« C'est un livre qu'on se passait entre nous... »*, se souviennent-ils. Restait à convaincre l'auteur de cet album multirécompensé (prix ACBD, Polar SNCF, Ouest-France/Quai des Bulles, Landerneau, etc.). Sur la base de la note d'intention qui lui est envoyée, ce dernier accepte. Fabcaro sera régulièrement tenu informé de l'avancée du projet.

Le gros du travail consistera ensuite à décider du nombre d'acteurs nécessaires pour jouer les cinquante-deux rôles de l'album, le tout sur quarante minutes, la durée imposée par le commanditaire. Il sera finalement de huit, contre dix au départ. *« Grâce au son, il nous a été possible d'adapter une telle histoire avec un budget d'environ 10 000 €, tout en conservant l'intégralité des textes de Fabcaro »*, précise Paul Moulin. De son côté, Maïa Sandoz s'est concentrée sur le rythme, en indiquant les endroits du scénario où des improvisations étaient possibles.

Pour **Blanche Gardin**, son rôle est du pain bénit, d'autant qu'elle connaissait très bien l'album : *« Le choix d'un feuilleton radiophonique nous a permis de jouer sur les voix sans nous engager physiquement. Cela permet d'aller encore plus loin dans le jeu. »* Avant de nous quitter, la bande nous annonce que c'est une version allongée par rapport à celle de Rungis qui sera proposée à PULP Festival, à La Ferme du Buisson. Pari tenu ?

UN JOUR SOMBRE COMME UN HÉRISSON ACCIDENTÉ SUR LA DÉPARTEMENTALE DE L'EXISTENCE DANS LE 19E ARRONDISSEMENT DE PARIS...

...BLANCHE, MAÏA ET PAUL ONT RENDEZ-VOUS AVEC FRÉDÉRIC POUR UNE INTERVIEW...

PAPIERS D'IDENTITÉ! C'EST POUR UNE INTERVIEW !

Y A UN PHOTOGRAPHE ?

JE RÊVE! IL SAIT PAS QUI JE SUIS!? C'EST VRAIMENT DES BOUSEUX LES MECS DANS LA BD...JE SUIS SÛRE QU'IL HABITE MÊME PAS À PARIS...

...JE SUIS DÉSOLÉ, JE CROIS QUE J'AI LAISSÉ MON PASSEPORT DANS MON AUTRE PANTALON...

PUTAIN JE SUIS AFFREUSE!

NON T'AS JUSTE UN PHYSIQUE UN PEU BANAL, MAIS T'AS PLEIN D'AUTRES QUALITÉS.

NON, MAIS C'EST UNE EXPRESSION... JE VOULAIS JUSTE DIRE QUE JE SUIS PAS MAQUILLÉE...

ATTENDEZ! JE SAIS! JE VAIS FAIRE UNE BONNE BLAGUE POUR ATTÉNUER CETTE SENSATION DE MALAISE DUE AU FAIT QU'ON SE CONNAIT PAS TRÈS BIEN...

....ET LÀ, ELLE SE RETOURNE ET ELLE DIT "AH, OUAIS ? BEN DIS DONC ! MOI JE L'AVAIS JAMAIS FAIT AVEC UN ÉCUREUIL" !!

HAHAHAAAAAHAAAHHAAAHAAAH !!

PREMIÈRE QUESTION : EST-CE QUE C'EST PARCE QUE TU DOUTES DE TOI ET DE TON PROJET D'ADAPTATION DE ZAIZAIZAIZAI AU THÉÂTRE QUE TU TE METS LES DOIGTS DANS LA BOUCHE ?

NAN...C'EST PARCE QUE MA MAMAN ME MANQUE ET QUE JE LA VOIS QUE DANS 4 DODOS !

EN FAIT, ADAPTER ZAIZAI AU THÉÂTRE RÉTROSPECTIVEMENT, C'EST UN PEU COMME SI ON PISSAIT

ATTENDS MAÏA ! MOI JE PROPOSE QUE POUR MONTRER NOTRE ESPRIT CONTESTATAIRE ET TOTALEMENT AVANT-GARDISTE, ON FASSE UN "POMME DE RAINETTE ET POMME D'API"! OK?

POMME DE RAINETTE ET POMME D'API, TAPIS TAPIS RO

NONON, LES GARS ! FAITES PAS ÇA ! "POMME DE RAINETTE" C'EST TROP PROVOC'...JE POURRAI JAMAIS LE PUBLIER!

OUF! JE CONNAISSAIS PAS LES PAROLES ET TOUT LE MONDE AURAIT PENSÉ QUE JE SUIS QU'UNE SALE BOURGEOISE RÉACTIONNAIRE DE GAUCHE QUI PISSE TROP DE THÉ VERT ! TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN DES FOIS...

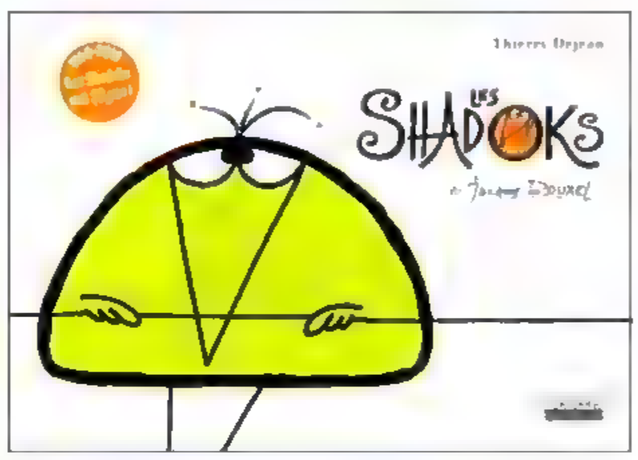
FIN

Quand B anche Gardin Ma a Sandoz
et Paul Mou n rencontrent Frederic Bosser

© Compagnie L'argument / Photos Jojo Kaplan

Et ils pompaient le shodokophobe...

Parallèlement à une série d'expositions au musée château d'Annecy et au musée de l'Illustration Tomi-Ungerer de Strasbourg, les éditions Hoëbeke ont la très riche idée de sortir le livre de Thierry Dejean consacré au créateur des *Shadoks*, certainement la série la plus déjantée jamais créée pour le petit écran. Le premier épisode est diffusé le 29 avril 1968, juste avant les informations nationales de la première chaîne de télévision. À l'époque, vu qu'il n'y avait que deux chaînes, peu de gens ont pu éviter le phénomène. En très peu de temps, cette série d'animation tellement iconoclaste se contente de diviser le pays en deux : les pour et les contre. Quatre jours après la diffusion du premier épisode, la Sorbonne est occupée. Coïncidence ? Seule une lecture approfondie de l'ouvrage apportera une réponse fiable à la question... **GV**



LES SHADOKS *DE JACQUES ROUXEL 1968-2018*
Par THIERRY DEJEAN, éditions Hoëbeke
Livre broché, 224 pages couleurs, 25 €, disponible

Le dessin de presse à l'honneur

La 5e Biennale du dessin de presse ouvre ses portes pour quatre jours, le jeudi 22 mars, dès 9 h 30, avec une journée d'étude « Image satirique et bande dessinée » suivie de la remise du 5e Trophée Presse Citron/BnF. Il y sera question de la frontière poreuse entre ces deux écritures, analysées par les spécialistes et commentées par les dessinateurs. S'en suivront de nombreux débats où la parole sera donnée à des acteurs éprouvés de la scène médiatique, observateurs attentifs, amusés, effrayés, effarés par les événements nationaux et mondiaux. Le samedi 24 mars, de 14 h 30 à 18 h 30, c'est une carte blanche offerte à **Plantu**, le dessinateur du journal *Le Monde* depuis plus de quarante ans et fondateur en 2006 de l'association Cartooning for Peace, qui dans le même temps se voit offrir une exposition rétrospective dans cette illustre institution (20 mars-20 mai). **FB**

5E BIENNALE DU DESSIN DE PRESSE
Du 22 au 25 mars
BNF Paris / www.bnf.fr

Ouvrage personnalisable

Forts d'une première édition vendue à près de 14 000 exemplaires, les auteurs remettent le couvert avec une nouvelle version encore plus attractive. La formule est efficace : accompagner les ados dans leur envie de dessiner en leur proposant de dépasser la simple reproduction d'un objet ou d'un visage. À l'aide d'une citation, les initiateurs du projet incitent l'enfant à utiliser toutes les ressources de son imagination pour créer quelque chose de plus personnel qu'une simple reproduction suivant le manuel. Tout au long de ces trois cents pages qui vont occuper longuement les dessinateurs en devenir, les parents responsables auront tout loisir de constater à quel point la méthode proposée est intelligemment faite. Du très bon travail qui mérite encore plus de succès que sa précédente édition. **GV**

CARNET DE L'APPRENTI DESSINATEUR
Par LAPOINTE & GUINDOLET, éditions La Martinière Jeunesse
Livre broché de 9 à 12 ans, 300 pages couleurs, 14,90 €, disponible

Chienlit hebdo

En 1968, un groupe de dessinateurs – regroupant Siné, Wolinski, Bosc, Reiser, Cabu, Willem, Topor, Bovarini et bien d'autres artistes français ou étrangers – réussit le tour de force d'être le premier journal interactif de l'histoire de la presse engagée, avec deux décennies d'avance sur les premiers ordinateurs personnels ! En seulement douze numéros, ***L'Enragé*** va accompagner et, bien souvent, provoquer moult situations agitées, liées aux événements qui ont conduit de Gaulle à toujours refuser de s'abonner au seul journal digne de foi dans cette époque troublée. Réunie pour la première fois en une belle succession de fac-similés superbement reproduits, toute cette littérature combative devrait inciter les jeunes à lâcher leurs consoles, car il va falloir être en forme pour commémorer le cinquantenaire qui pointe à l'horizon. **GV**

L'ENRAGÉ*, LES 12 NUMÉROS ENFIN RÉUNIS !*
Anthologie du journal, éditions Hoëbeke
Livre broché, 122 pages couleurs, 19,90 €, le 29 mars

Artiste tout-terrain

Depuis sa retraite sportive, **Éric Cantona** n'en finit plus de surprendre son monde tant il est capable de toucher à tout avec plus ou moins de succès. Universellement reconnu comme l'homme qui a su imposer le kung-fu dans les stades tout en le débarrassant de ses futilités transcendantales, notre footballeur volant national a maintenant décidé de noter la moindre de ses pensées dans un petit carnet qui tient dans la poche révolver du short. Dans ce fac-similé plutôt craquant, le lecteur amateur de pensées sardinesques découvrira quatre-vingt-dix dessins pleine page au style en devenir. Pour ce qui est de la pensée en elle-même, il s'agit de citations très personnelles telles que « les trains sont renversés la maison est ouverte » ou « et toi le ciel si elle est étoilée ». Complètement conoclaste, ce carnet risque d'en interloquer plus d'un. Affaire à suivre. **GV**

MON CARNET
Par ÉRIC CANTONA, éditions Flammarion
Livre cartonné, 192 pages N&B, 14,90 €, disponible

Le petit livre de la révélation graphique

Autre méthode pour apprendre à dessiner et conserver à jamais cette fraîcheur et spontanéité propres au dessin. Ainsi, en une série de fiches, comme autant d'exercices, l'auteur aborde délicatement le passage à l'acte et ouvre à jamais des pistes de réflexion. Même si tout le monde sait ce qu'est un crayon, apprendre à en tenir un et à s'en servir pour dessiner, ce n'est pas si facile. Et si on s'amusait à créer des compositions à partir de formes simples puis à les transformer ? Apprendre à dessiner, c'est aussi apprendre à regarder. Et si on apprenait à regarder comme un artiste ? Autant de pistes à explorer, de questions à se poser et de réponses à trouver pour mieux comprendre le monde qui nous entoure et, pourquoi pas, le réinventer. Un petit livre qui ouvre de grandes perspectives. **GV**

TOUT LE MONDE PEUT DESSINER
Par BARBER BARRINGTON, éditions Dessain et Tolra
Livre broché, 128 pages N&B, 10,90 €, disponible

Krav-maga au féminin

En lisant ce fort poilant ouvrage, de nombreux lecteurs risquent de se dire que les inégalités entre hommes et femmes ne sont pas près de disparaître, vu qu'elles remontent à Mathusalem. Cet historique implacable, placé sous la haute autorité du déchaînement zygomatique, se révèle tout de même bien accablant pour l'homme tant il recense, précisément et chronologiquement, tous les moyens imaginés par les porteurs de boules pour ne pas partager le pouvoir. Présentée de manière absolument trognonne grâce au style de **Soledad Bravi** qui tire un peu vers Sempé, cette œuvre picturale combative constitue un véritable cheval de Troie, qui va faire des ravages partout où il sera offert. À parcourir sans modération. **GV**

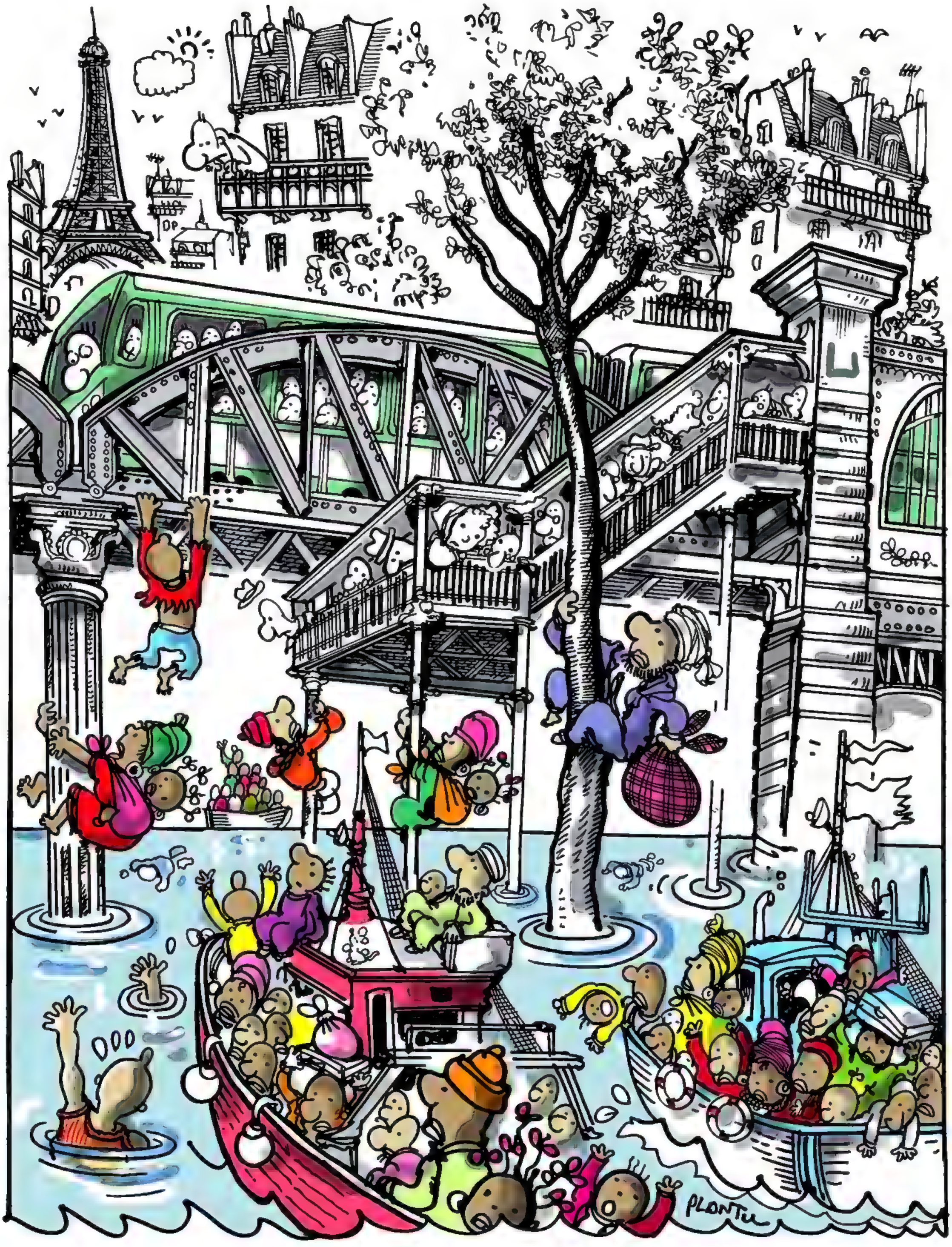
5 pour le Vatican, la droite catho et les communistes c'est un scandale
6 Brigitte Bardot*, quant à elle, devient un sex-symbol dans "Et Dieu... créa la femme" en 1952
mega chouette
7 en 1960, le planning familial est créé pour aider les femmes à contrôler les naissances (la contraception est interdite depuis 1920)
la pilule qui vient de l'Amérique
8 ce n'est que depuis 1965 que les femmes peuvent ouvrir un compte en banque
SEULE ! sans l'autorisation de mon mari
* actrice (née en 1934)

POURQUOI Y A-T-IL DES INÉGALITÉS ENTRES LES HOMMES ET LES FEMMES ?
Par BRAVIS & WERNER, éditions Rue de Sèvres
Livre broché, 80 pages couleurs, 10,50 €, disponible

Guide du créateur en devenir

Depuis une quarantaine d'années, **Étienne Appert** vit en compagnie du dessin qu'il a abordé sous toutes les formes possibles et imaginables, autant sur le plan professionnel que ludique. Un tant manager le jour et dessinateur la nuit, il décide de faire partager sa double casquette avec ce livre dans lequel il devient le Huggy les bons tuyaux de toutes les personnes qui n'arrivent plus à retrouver leur chemin dans une jungle où il n'est plus question que de *visual mapping*, de *scribbing*, de facilitation graphique ou de modalités innovantes d'accompagnement par le dessin. Grâce à ce livre, nombreuses vont être les personnes qui vont enfin comprendre de quoi on leur parle grâce à tout un tas d'explications aussi claires qu'humoristiques. **GV**

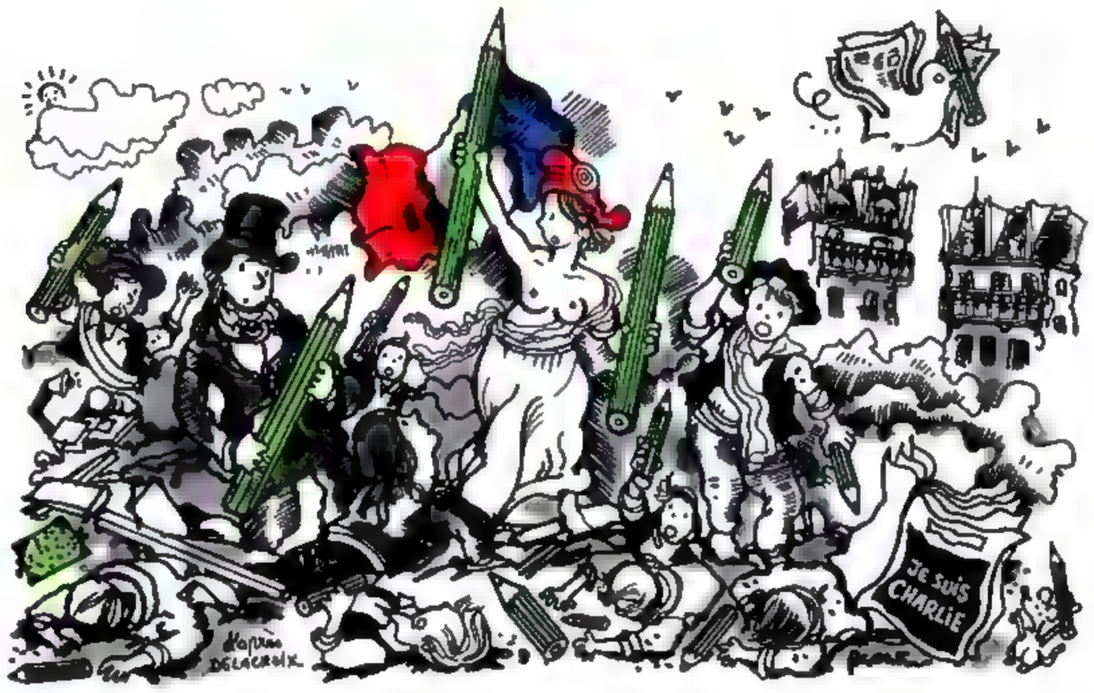
PENSER... DESSINER... RÉVÉLER !
Par ÉTIENNE APPERT, éditions Eyrolles
Livre broché, 246 pages bichromie, 25 € disponible



Les Migrants de Paris feutre noir et couleur numérique
L'Express, 10 juin 2015
© Plantu *L'Express*

C'est par la porte de service, plan Vigipirate oblige, que nous avons accédé à l'accueil du *Monde*. Notre identité déclarée, nous voilà quittes pour cinq minutes dans les courants d'air à attendre la collaboratrice de **Plantu** avant d'accéder à un hall désert, sans activité ni passage. Cinq étages plus haut, c'est dans un bureau chaleureux que le dessinateur de presse nous reçoit. L'homme est accueillant et pas avare de son temps alors que nous le savons sursollicité. Le caricaturiste nous avait accordé une heure d'entretien. Nous avons échangé avec lui pendant près de deux heures, avec comme point d'orgue son exposition à la bibliothèque François-Mitterrand, à Paris, suite à son don de cinq cents de ses dessins à la BnF.

Un entretien avec **Frédéric Bosser**



La Liberté guidant le peuple, d'après Delacroix, feutre noir sur papier et couleur numérique
Le Monde
10 janvier 2015
© Plantu / *Le Monde*

PLANTU

CITOYEN-ACTEUR, LEVEZ-VOUS !

Beaucoup de personnes **estiment encore trop souvent** qu'il est facile de faire du dessin de presse.

Autoportrait, feutre noir sur papier et couleur numérique *Le Monde* 14 juin 2013
© Plantu / *Le Monde*

Cinquante ans de dessins de presse, ça donne le vertige ?
J'ai réglé ce problème en considérant que, lorsqu'on m'évoque cela, on s'adresse à une autre personne que moi ! C'était déjà le cas quand Yasser Arafat avait demandé à me parler, en 1991 *(voir encadré)*. Et je vous assure, ça marche très, très bien ! *(Rires)* Dès que je me dis : *« Je suis déguisé en… »*, tout va pour le mieux. Ce matin, par exemple, j'ai longuement pensé que mes deux dessins quotidiens proposés au *Monde (il en soumet toujours deux)* n'étaient pas réussis. Puis, j'ai fini par considérer que je suis le préposé à la une du journal, et que j'avais rempli ma mission en temps et en heure. Cela m'a permis de passer à autre chose sans plus y penser. Si je n'adoptais pas cette attitude, je me jetterais tous les jours par la fenêtre…

Pourquoi ce don, aujourd'hui, à la BnF ?
Cette proposition ne date pas d'aujourd'hui. Bruno Racine l'avait déjà faite du temps de sa présidence. Laurence Engel l'a reformulée. J'ai décidé de faire don de cinq cents de mes dessins et de laisser en dépôt, à la BnF, le reste de mes archives. C'est un boulot de dingue ! Tout doit être scanné avant de quitter le bureau…

Panda, feutre noir sur papier et couleur numérique. *Le Monde* 26 décembre 2008
© Plantu / *Le Monde*

Comment avez-vous effectué le choix de ces cinq cents dessins ?
C'est simple : j'ai fait don de tous les dessins que l'équipe de la BnF souhaitait conserver. Ils ne correspondaient pas forcément à ceux que j'aurais choisis, mais j'ai suivi son choix. Au jour le jour, je ne suis pas du genre à m'interroger sur mon travail.

Intervenez-vous sur le montage de cette exposition ?
Pas du tout ! Je découvrirai tout cela le jour du vernissage. De toutes les façons, je n'aurai pas le temps de m'en occuper. J'ai déjà du mal à répondre aux questions que la BnF me pose sur certains documents que je leur ai fournis.

Que contiennent vos archives ?
Elles sont constituées des dessins publiés comme des brouillons, recherches préparatoires et notes. De mon point de vue, mes brouillons sont, parfois, plus intéressants que les travaux finis. En fait, j'essaie toujours de faire au mieux entre le souffle spontané du premier jet et le dessin terminé. Il m'arrive souvent de superposer plusieurs dessins jusqu'à obtenir ce que je veux. Parfois, je les retouche à l'ordinateur. Avec l'outil informatique, je peux ajouter de la trame. En fait, j'ai scanné les vieux Letraset que j'utilisais, à mes débuts, ce qui me permet de leur donner des nuances de gris. Ça les ringardise, ce qui ne me déplaît pas ! *(Rires)*

Ah ! J'hésite ! feutre noir sur papier et couleur numérique. *L'Express*, 21 septembre 2011
© Plantu / *L'Express*

LA *CARTOON DIPLOMACY* ENTRE ISRAËL ET LA PALESTINE

En 1991, Plantu a rencontré le leader palestinien, Yasser Arafat, puis le leader israélien, Shimon Peres, en 1992. Le dessinateur leur a fait signer successivement un même dessin. Pour la première fois, les signatures des deux parties étaient apposées sur un même document dessiné, un an avant les accords d'Oslo. Cette rencontre exceptionnelle a été filmée. La vidéo a reçu le prix du « document rare » au Festival du scoop d'Angers. L'agence Reuters qualifie cette rencontre de « *cartoon diplomacy* ».

Pensiez-vous durer aussi longtemps dans ce métier ?
Très franchement, je n'ai jamais pensé faire carrière dans ce métier. D'ailleurs, le jour où l'on m'a donné de l'argent pour un dessin publié, même si la somme était modeste, je n'en revenais pas ! À cette époque, je dessinais le soir, après avoir passé une journée aux Galeries Lafayette à vendre des meubles... Plus tard, quand j'ai débuté au *Monde diplomatique*, en 1974, une rédactrice en chef m'a demandé si je comptais dessiner toute ma vie, comme si ce n'était pas un vrai métier. J'ai été quelque peu déstabilisé mais, après une semaine de doutes, j'ai oublié ses propos.

En 1973, outre *Le Pèlerin*, hebdomadaire chrétien, vous publiez aussi au *Canard enchaîné*...
Oui, entouré de Cardon, Moisan, Lap et Kerleroux. Ce dernier était, il faut bien l'avouer, le plus sympa de la bande. Là-bas, j'avais l'impression d'être une « chose » et de ne recevoir aucune attention.

C'est pour cela que vous n'y êtes resté qu'un an ?
(Long silence) Ils n'étaient vraiment pas accueillants. Cabu me disait qu'à la mort de Lap, il avait voulu utiliser son casier et qu'on lui avait interdit. Comme si on devait le sanctuariser. Même Cabu, ils l'ont bizuté... Incroyable non ?

Idem chez *Charlie* et *La Grosse Bertha* ?
Chez *Charlie*, quand j'ai voulu faire un dessin sur l'école privée, on m'a expliqué que cela ne se faisait pas : ça ne correspondait pas à leur lectorat. Au *Monde*, la direction ne m'a jamais fait ce type de remarques. C'est pour cela que j'aime travailler ici. Ce titre s'adresse aux gens de droite comme de gauche, ce qui me fait penser que je ne ferai jamais l'unanimité. Je ne pense pas avoir d'étiquette, car je ne travaille jamais pour flatter le lecteur.

Pourtant, on pourrait penser qu'un dessinateur jouit de plus de libertés chez *Charlie* qu'au *Monde*...
Ma propre expérience me fait dire que non ! L'ouverture d'esprit est plus grande au *Monde* qu'ailleurs, où il peut y avoir des sujets fermés ou interdits. Je bénéficie des mêmes conditions à *L'Express*.

Comment êtes-vous arrivé au *Monde* ?
J'y ai d'abord été pigiste pendant treize ans, avant qu'un CDI ne me soit proposé. À l'époque, André Fontaine, son directeur, m'a convoqué pour m'annoncer ce changement de statut et que mon dessin serait désormais à la une du journal. C'était arrivé auparavant, mais de façon très irrégulière.

Les trois religieux, d'après Séneque.
feutre noir sur papier et couleur numerique
L'Express, 21 janvier 2015
© Plantu / *L'Express*

Et, à votre avis, qu'est-ce qui l'a motivé dans sa décision ?
André Fontaine participait à beaucoup de conférences et avait constaté que mes dessins étaient très souvent cités. Du coup, il a décidé de les mettre encore plus en avant. Au début, ce n'était pas simple car tout le monde n'était pas d'accord avec lui. Un dessinateur reste, pour beaucoup, un gars qui fait des petits miquets.

EXPOSITION

PLANTU, 50 ANS DE DESSIN DE PRESSE

DU 20 MARS AU 20 MAI 2018

Galerie des donateurs
BnF | François-Mitterrand

Un album-catalogue est édité à cette occasion : *Plantu, 50 ans de dessin*. Texte d'Éric Fottorino. Livre broché, 160 pages, 200 visuels, 18 €. Coédition BNF - CALMANN-LEVY

Même dans ce type d'institution, on doute encore de la force d'un dessin ?
Il y a souvent un malentendu, dans cette rédaction ou ailleurs : beaucoup de personnes estiment encore trop souvent qu'il est facile de faire du dessin de presse. Elles oublient que c'est un vrai travail, où l'on signe ses dessins. On s'engage, on ne se cache pas. Dans les établissements scolaires où je me rends, j'insiste toujours sur ce point.

Vous êtes allé à l'École supérieure des arts de Saint-Luc, à Bruxelles, pour apprendre à réaliser des bandes dessinées. Pourtant, vous n'avez pas persévéré dans cette voie…
Tout simplement parce que la politique m'a happé ! Et puis, faire vivre un personnage sur quarante-huit pages, c'est dur !

(Rires) J'avais bien réalisé une bande dessinée sur un épisode peu connu d'*Alice au pays des merveilles*. Mais le rédacteur en chef de *Spirou*, après s'être extasié sur le scénario, m'a expliqué que le dessin était très mauvais. Avouez qu'il y a mieux pour se motiver à continuer dans cette voie… On aimait un scénario que je n'avais pas écrit et on détestait mon dessin. Fort heureusement pour moi, à cette même époque, j'ai commencé à travailler comme dessinateur politique pour *Bonne Soirée*, *Pariscope*, etc.

Vous aviez reçu une éducation politique au sein de votre famille ?
Ma mère s'y intéressait beaucoup. Très jeune, j'ai commencé à lire des journaux politiques. Traduire en dessin ce que je lisais dans la presse, entendais à la radio ou voyais à la télévision me plaisait déjà beaucoup. Puis, un jour, on m'a payé pour dessiner. Que demander de mieux ?

Comment vous organisez-vous pour réaliser vos dessins quotidiens ?
À 10 heures, je dois rendre mon dessin, car le journal part à l'impression à 10 h 30. Mais mon dessin, je le réalise toujours à la maison, au calme, pas au *Monde*, où mes collègues venaient souvent me saluer et discuter quand ils me voyaient attablé à mon bureau. Du coup, j'avais du mal à me concentrer.

Alors pourquoi venez-vous au « bureau » ?
Pour remettre les originaux à la rédaction, pour préparer des expositions, mes prochains livres, répondre au courrier, trier les demandes d'interventions dans les écoles, etc. J'essaie toujours d'être à la hauteur des demandes et des attentes des lecteurs.

Tout à l'heure, vous évoquiez vos interventions en milieu scolaire. Vous aimez vous rendre dans les écoles ?
Oui, car je trouve important d'expliquer son travail, de dire les raisons de tel ou tel dessin, d'évoquer l'autocensure que l'on peut s'imposer, car aucun dessinateur n'est capable de tout dessiner. Et puis, il est très important de lutter contre l'ignorance, alors qu'il y a de nombreuses polémiques autour des caricatures. Il m'arrive de traiter de sujets qui demandent une connaissance que tout le monde n'a pas.

Qu'est-ce qui vous motive dans vos rencontres avec le jeune public ?
Je me considère d'abord comme un citoyen avant d'être un dessinateur ! Il faut toujours savoir dialoguer, partager et échanger sur certains sujets. J'ai vu, lentement mais sûrement, la montée des théories du complot, l'arrivée de l'islamophobie, le racisme, l'antisémitisme, l'homophobie, le repli sur soi... Aujourd'hui, quand j'amène un dessinateur israélien dans une école, je sens bien que cela peut engendrer un malaise. C'est suspect ! Fort heureusement, je rencontre des professeurs qui ont fait un travail admirable en amont pour préparer mes interventions. Il ne faut jamais rien lâcher et continuer, sans cesse, à lutter contre l'incompréhension et l'intolérance, surtout en ce moment.

C'est aussi le travail que mène Cartooning for Peace. Commet est née cette association ?
L'idée est venue de Kofi Annan, alors secrétaire général des Nations unies. Suite à la fatwa sur les caricaturistes danois, lancée en septembre 2005, il m'a demandé de dresser une liste de caricaturistes qui pourraient venir à l'ONU l'année suivante. Il voulait organiser un colloque sur le thème « Désapprendre l'intolérance – dessiner pour la paix ». Je l'ai fait avec plaisir, sans réfléchir à l'ampleur de la tâche ! Après le succès de cette manifestation, Kofi Annan m'a conseillé de continuer en créant cette association. Très vite, la démarche s'est étendue à l'échelle internationale.

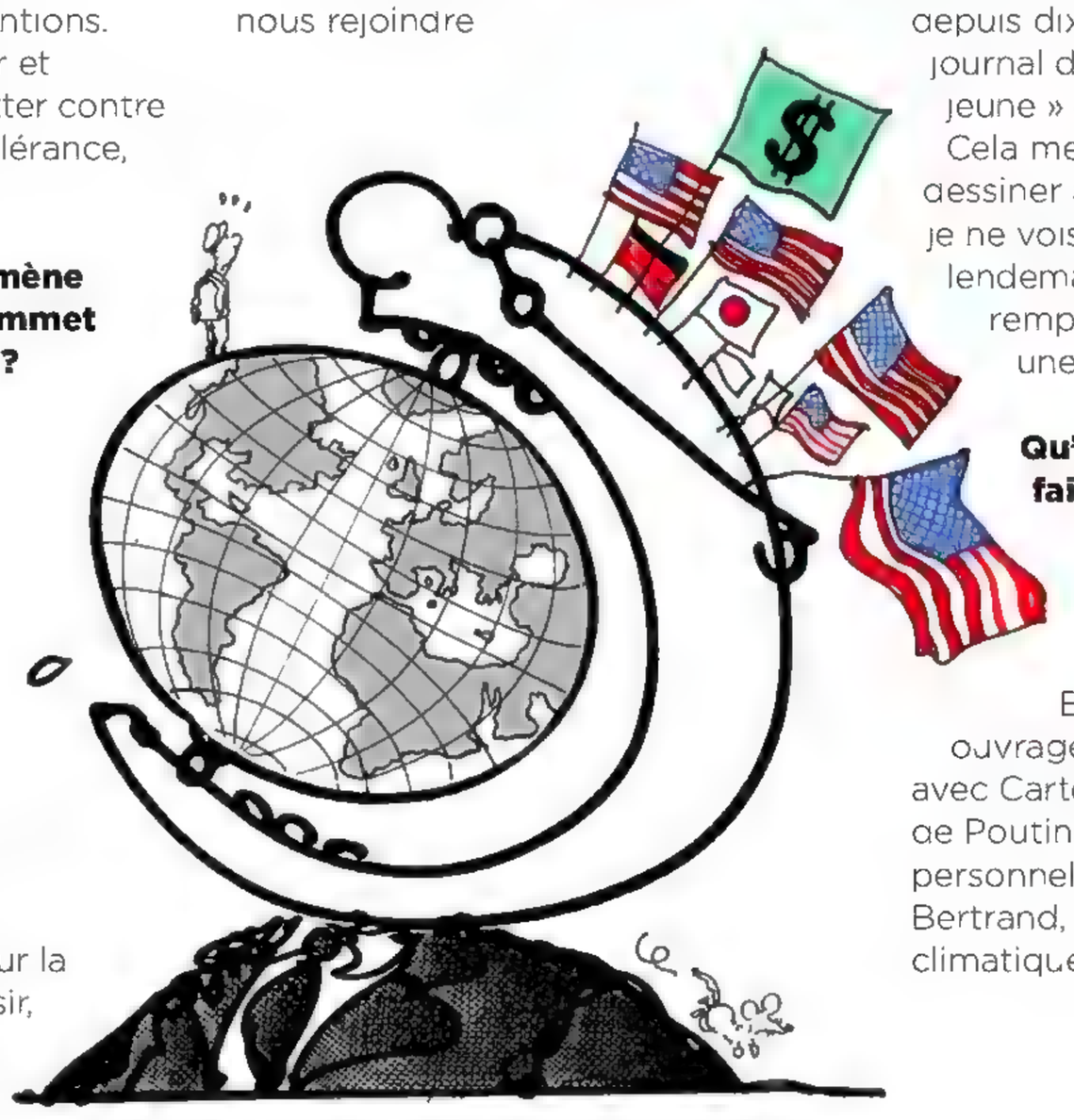
DES DESSINS POUR LA PAIX

Créé en 2006, **Cartooning for Peace - Dessins pour la paix** est un réseau de dessinateurs de presse engagés, à travers le monde, pour le respect des cultures, des valeurs démocratiques et des libertés. L'association mène notamment des actions pédagogiques.

Pour candidater, envoyer une biographie (spécifiant les journaux de publication et l'adresse du site web ou blog), un autoportrait et une sélection de dix dessins à contact@cartooningforpeace.org
www.cartooningforpeace.org

Colombe au crayon, feutre noir sur papier et couleur numérique, 2004, logotype de Cartooning for Peace
© Plantu

Quels dessinateurs en font partie ?
Cette association soutient des dessinateurs auteurs de travaux qui ont du sens dans le contexte actuel *(voir encadré)*. On ne juge pas toujours les dessins, mais plutôt leur capacité à décrire le monde. Nous ne sommes pas un club de dessinateurs, mais un ensemble de citoyens qui essaient d'investir le débat démocratique. Actuellement, Cartooning for Peace se compose de cent soixante-deux membres issus de cinquante-huit pays de tous les continents. Une trentaine de nouveaux membres vont bientôt nous rejoindre



Mondialisation feutres noirs et de couleur sur papier. *Le Monde*, 30 novembre 1999
© Plantu / *Le Monde*

Aujourd'hui, comment jugez-vous votre propre dessin ? En déclin ou en évolution permanente ?
Votre regard est sûrement le plus proche de la réalité. Moi, je ne me pose pas ce genre de question. À partir de faits politiques, des images me viennent à l'esprit, et je dessine avec les moyens du moment. Cette « opinion graphique », j'ai la chance de pouvoir la partager avec des lecteurs, au quotidien. Cela dit, depuis dix ans, je propose au journal de trouver un « petit jeune » qui prendrait ma place... Cela me permettrait peut-être de dessiner autre chose. Mais, comme je ne vois rien venir, je me dis qu'au lendemain de ma retraite, je serais remplacé par une photo ou une publicité...

Qu'aimeriez-vous faire d'autre ?
De la peinture, des sculptures... Cela fait dix ans que je n'en ai pas fait, faute de temps. Bientôt, je vais publier un ouvrage collectif chez Gallimard, avec Cartooning for Peace, autour de Poutine, et un autre plus personnel, avec Yann Arthus-Bertrand, sur le réchauffement climatique. ■

C'est une interview à deux voix, publiée dans le *dBD* n° 91 de mars 2015, que nous vous proposons de redécouvrir dans ce numéro. Les raisons de la présence de ces deux acolytes sont évidentes : d'abord, elle concerne le dessin, via un livre illustré qu'ils ont publié ensemble chez Wombat ; ensuite, elle réunit deux immenses auteurs qui ont la particularité d'être tous deux oscarisés ; enfin, cette « rediffusion » nous permet de rendre hommage à l'inoubliable **Pierre Étaix**, décédé le 14 octobre 2016. Avec eux, c'est une époque que l'on revisite, à travers une complicité sans failles et une œuvre littéraire.

J'avais eu la chance de les réunir au domicile de **Jean-Claude Carrière**, dans le 9e arrondissement de Paris, et ce souvenir reste inoubliable. Cette publication nous a aussi donné l'occasion de demander à monsieur Carrière un texte sur son ami disparu.

Propos recueillis par **Frédéric Bosser**

ÉTAIX & CARRIÈRE

ÉTERNELS COMPLICES

PIERRE **ÉTAIX** et JEAN-CLAUDE **CARRIÈRE**
photographiés par Christophe Lebedinsky en 2015
© Photo Christophe Lebédisnky

D'après ce que nous avons pu lire ici et là, c'est Jacques Tati qui vous présente... J.-C. Carrière : Tati avait signé un contrat avec les éditions Robert Laffont pour publier deux livres d'après deux de ses films, *Les Vacances de monsieur Hulot* et *Mon oncle*, ce dernier étant alors encore en tournage. Venant tout juste de publier un livre chez eux [*Lézard*, 1967], on m'a proposé de faire un essai d'adaptation sur *Les Vacances de monsieur Hulot*. Ce que j'ai fait. Libre à Tati de choisir ensuite s'il prenait ma proposition (parmi d'autres) ou pas. Au final, c'est Pierre Étaix qui a choisi puisque c'est lui qui lisait pour Tati.

Pierre Étaix : Tout ce que j'avais lu avant lui, c'était des propositions où les auteurs essayaient d'être drôles. Ce qui est la pire chose au monde ! En imaginant le journal du promeneur, Jean-Claude a proposé une idée qui correspondait exactement à l'esprit du film.

J.-C. C. : Tati m'a pris sous son aile et c'est dans sa salle de montage que j'ai fait la connaissance de Pierre qui travaillait depuis quatre ans sur *Mon oncle*. Je crois me souvenir que nous avons été amis dès cette première rencontre. Pierre a alors été la première personne à me parler de technique cinématographique.

P. É. : En fait, la première fois que nous nous sommes parlé, je croyais que nous nous connaissions déjà, mais que j'avais perdu la mémoire...

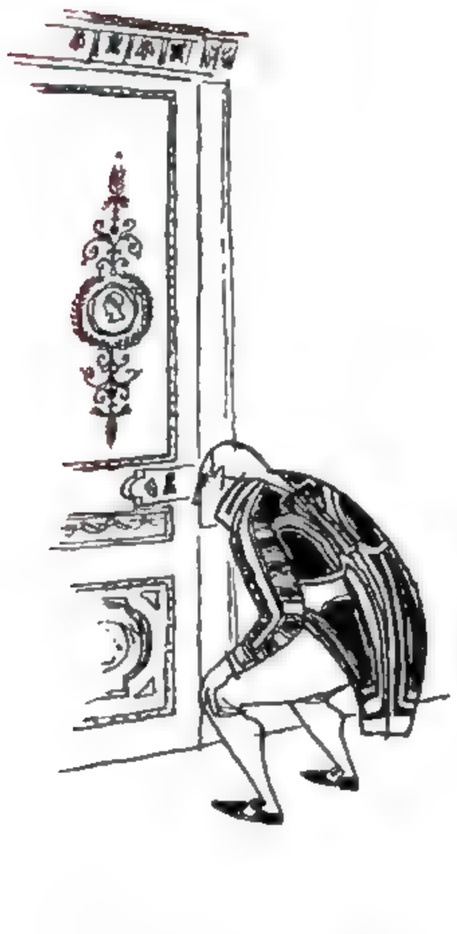
Comment ça ?

P. É. : Quand la réceptionniste m'a vu arriver au bureau, elle m'a dit « Monsieur Carrière vous attend », comme si j'avais rendez-vous avec lui. Du coup, quand je suis entré dans la pièce, j'ai fait comme si on se connaissait déjà. Depuis, nous sommes devenus amis pour notre plus grand bonheur...

J.-C. C. : Très rapidement, nous avons imaginé tourner des courts-métrages ensemble. Puis nous avons été séparés du fait de mon service militaire en Algérie qui durait à cette époque vingt-neuf mois. Malgré la distance et la situation (c'était en pleine guerre d'Algérie), on a continué à échanger et s'envoyer des idées de gags. J'ai conservé quelques lettres où tu m'appelais « Sergent Claude ». À mon retour en 1961, un producteur nommé Paul Claudon a demandé à Pierre s'il n'était pas possible d'imaginer un court-métrage d'après le numéro qu'il faisait dans le spectacle *Jour de fête* à l'Olympia, monté par Jacques Tati.

P. É. : Ce qui est amusant, c'est que ce même producteur m'avait au préalable refusé plusieurs projets ! On en avait contacté d'autres entre-temps.

J.-C. C. : Sur les quatre projets que nous avions, on en a réalisé deux cet été-là, *Rupture* (1961) et *Heureux anniversaire* (1962), ce dernier recevant un Oscar l'année suivante.



Pierre Etaix : extrait du *Petit Napoléon illustré*
© Carrère & Étaix - Wombat

Pierre Etaix et Jean-Claude Carrière grimés en Laurel & Hardy
© Photo DR

Pierre Étaix et Jean-Claude Carrière
à Paris en 2015
© C. Lebedinsky

Pierre, Jean-Claude vient de nous dire que cela faisait quatre ans que vous travailliez sur *Mon oncle*.
P. É. : Ce fut long en effet, pour la simple et bonne raison qu'au départ, Jacques Tati avait seulement l'argument et que tout s'est construit à partir des gags que nous imaginions. Il voulait raconter l'histoire d'un enfant qui vivait dans une famille bourgeoise, dans une villa moderne que Tati appelait « l'usine à gaz », et qui n'était heureux que quand son oncle venait lui rendre visite car il était en quelque sorte le cirque Medrano à lui tout seul. Jour après jour, mon rôle était de trouver des situations à partir des gags.

Pourquoi avait-il fait appel à vous à l'époque ?
P. É. : Il avait découvert mes dessins d'humour dans *Le Rire*. Comme il les aimait bien, il m'a proposé d'être son « gagman ». C'est la première fois qu'il faisait appel à un dessinateur. Quand je lui ai annoncé que je le quittais, il était un peu surpris. Je ne pouvais pas passer ma vie dans son ombre. J'avais envie de faire autre chose et plus particulièrement une entrée de clown.

Un mot sur l'affiche de *Mon oncle*. Sur un site, nous avons vu qu'il y avait plusieurs versions...
P. É. : Celles de *Jour de fête* et des *Vacances de monsieur Hulot* devaient être dessinées par un affichiste qui faisait partie des équipes de distribution. De mémoire, il s'appelait Péron (*Les Enfants du paradis*). Mais elles ne lui plaisaient pas pour tout un tas de raisons...

En fait, la première fois que nous nous sommes parlé, **je croyais que nous nous connaissions déjà**, mais que j'avais perdu la mémoire...

PIERRE **ÉTAIX**

Comme ?
P. É. : Jacques avait une idée très précise de l'image qu'il voulait donner de lui. Sur l'affiche des *Vacances de monsieur Hulot*, il trouvait par exemple que l'on voyait trop son visage. Je ne vous dis pas le nombre de propositions que j'ai dû lui soumettre… pour finalement revenir à la première !

Aimait-il le dessin ?
P. É. : Pas spécialement ! Quand je lui ai fait découvrir Saul Steinberg, il me disait aimer, mais sans véritable conviction. Pourtant, son travail était remarquable. Plus le temps passe, plus cela dure. Mais n'oublions pas de citer André François. Ce qui m'émeut le plus chez lui, c'est sa sensibilité. Elle n'existe pas chez Steinberg. Lui nous éblouit par son savoir, son génie et ses trouvailles, mais il lui manque cette dimension.

Ce même André François, vous lui avez demandé de vous faire des affiches, notamment celle du *Soupirant*…
P. É. : Quand nous l'avons rencontré en 1962 à son domicile pour lui en parler, il venait tout juste de trouver un carton de tir à la carabine, avec des trous à l'intérieur. Du coup, il avait décidé de faire toute une série autour de cette idée. L'affiche du *Soupirant* est partie de là. La cible à la place du cœur est une idée formidable…
J.-C. C. : On était sur notre petit nuage quand il nous l'a montrée.
P. É. : En voyant ses affiches pour les plumes Sergent-Major dans le métro, j'ai tout de suite eu envie de le rencontrer… Mais comment faire ? J'ai tout bêtement trouvé son nom dans le bottin. Il habitait dans le 15e arrondissement. J'ai composé le numéro, je suis tombé sur un de ses enfants qui m'a redirigé vers lui. Il avait déménagé entre-temps à Grisy-les-Plâtres. Dès ce jour, c'est devenu un ami
J.-C. C. : Sa fin de vie a été dramatique, avec l'incendie de son atelier.
P. É. : Je possède quelques dessins de lui dont il m'a fait cadeau, un pour Le Cirque d'hiver, un autour de Yoyo, etc. Sinon, il m'a offert beaucoup de sérigraphies…

André François : affiche du film ***Le Soupirant*** scénarisé par Pierre Etaix et Jean-Claude Carrière, réalisé par Pierre Etaix (1962)
© André François / DR

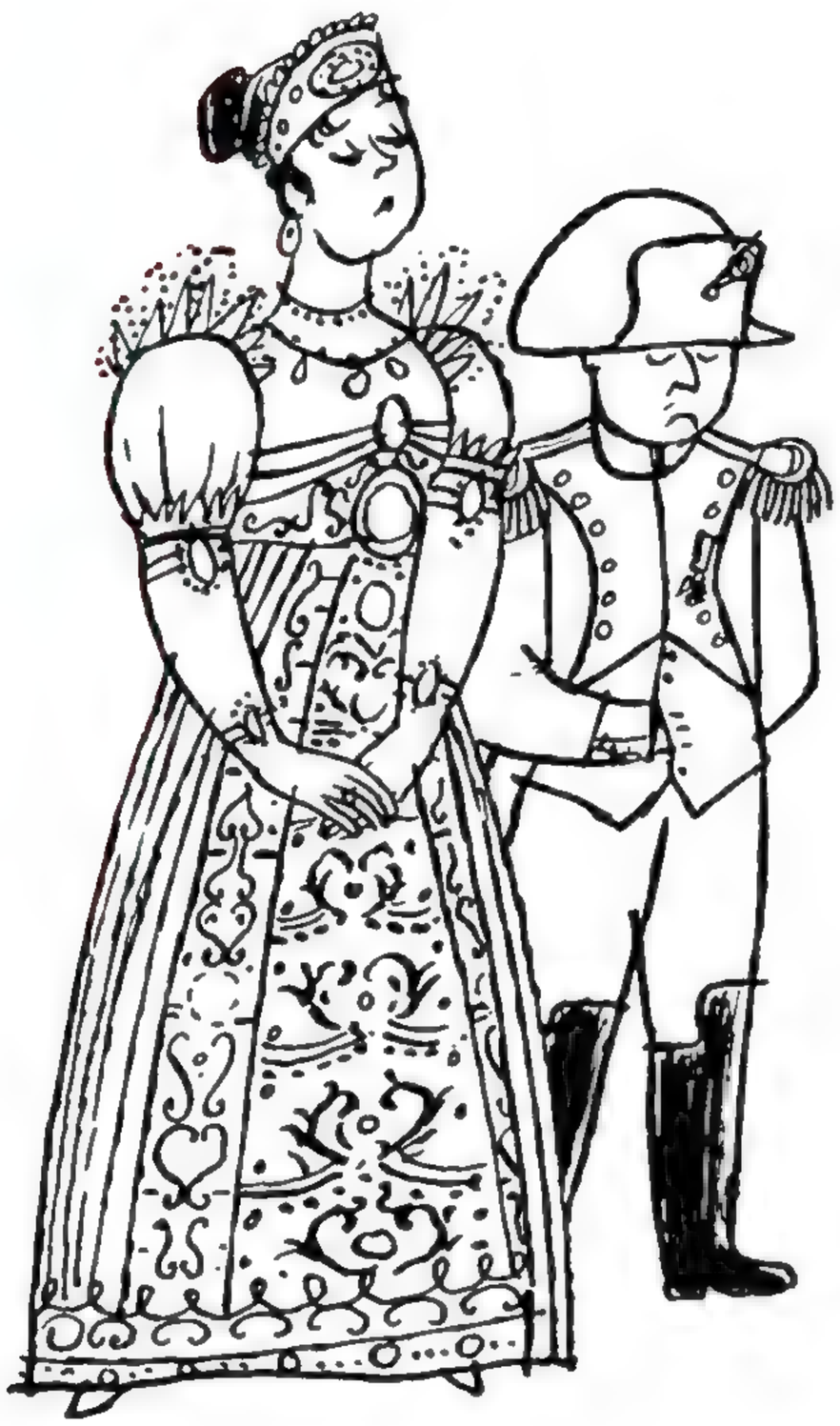
Pierre Étaix est un homme **qui s'inventerait s'il n'existait pas !** Il est incroyablement doué pour tout, y compris la réparation d'un piano.

JEAN-CLAUDE **CARRIÈRE**

Quand vous le rencontrez, c'est pour lui demander de faire l'affiche du *Soupirant* ?
P. É. : Absolument ! Je ne vous dis pas combien je tremblais ce jour-là. Il m'a répondu : « Je vous répondrai quand j'aurai vu le film ! » À peine la projection finie, je suis allé le voir, il m'a dit que quoi qu'il se passe, il faisait l'affiche. Trois jours après, nous sommes allés chez lui pour la découvrir. Il l'avait dessinée sur un paquet de Gitanes.
J.-C. C. : Quel merveilleux souvenir. C'était un homme d'une grande douceur, plein de charme…
P. É. : Et d'une grande culture !

Et vous deux, pour quelles raisons avez-vous eu envie de travailler ensemble ?
P. É. : Lui comme moi étions des grands amateurs des films de Buster Keaton. À cette époque, pour des questions de distribution, il était très difficile de les voir. On a pu les revoir des années plus tard rue d'Ulm à la Cinémathèque, lors d'une rétrospective où il avait été invité.
J.-C. C. : C'est d'ailleurs nous qui avions été chargés de nous en occuper pendant les deux jours de son séjour à Paris. Je m'en souviens bien : il portait un grand manteau et un chapeau en cuir blanc.
P. É. : Quand il a découvert l'accueil réservé à la Cinémathèque, il en a pleuré.

Napoléon à la manière de Dubout
extrait du *Petit Napoléon illustré*
© Carrère & Étaix - Wombat



Joséphine et Napoleon
extrait du ***Petit Napoléon illustré***
© Carrière & Étaix / Wombat

J.-C. C. : Puis nous l'avons vu se raser avec le micro qu'on lui tendait. *(Rires.)*
P. É. : Et quand on lui a offert une bouteille de whisky, il a gentiment refusé en montrant son cœur et en disant : *« My heart! »* (Pierre Étaix joint à ce moment-là le geste à la parole.)
J.-C. C. : J'adorais les caméras invisibles qu'il tournait aux États-Unis. Pour en revenir à votre question, c'est agréable de pouvoir écrire avec un interprète en face de soi. On voit tout de suite ce que cela peut donner. Sinon, il nous arrive très souvent de jouer les scènes. Cela nous permet de trouver le bon rythme. La partie écriture est quelque part la première version du film.
P. É. : Un film comique ne peut se faire autrement que par un découpage écrit et parfois dessiné. À titre personnel, j'ai horreur des story-boards car c'est pour moi une contrainte. Je préfère arriver dans un décor en sachant ce que je veux faire, mais en laissant place aux surprises. Il ne faut jamais négliger cet aspect quand on est sur un tournage…
J.-C. C. : Je n'ai travaillé avec un story-board que sur une seule séquence. C'était avec Buñuel pour *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Comme on voulait superposer plusieurs images d'époques différentes, c'était indispensable
P. É. : Le film de Jean-Jacques Annaud, *Le Nom de la rose*, a été entièrement réalisé d'après un story-board et je trouve que cela se sent. On a aussi reproché à juste titre à Hitchcock de suivre de trop près son story-board sur *Les Oiseaux*.

Sur ce, Jean-Claude Carrière reçoit un appel important de son ami peintre Julian Schnabel.

… je déteste Napoléon ! **Pour moi, il est une des plus grandes impostures de l'histoire de France.**

JEAN-CLAUDE **CARRIÈRE**

Pierre, comment vous venaient vos idées ?
P. É. : J'allais dans la rue observer les gens. Quand je donnais une idée à Tati, il voyait tout de suite si ça allait fonctionner ou non. À chaque fois, il me disait « Travaillez, travaillez ! », mais je ne pouvais pas plus ! Un jour, un de ses complices, Henri Marquet, m'a dit que je lui proposais trop d'idées. Il valait mieux n'en prendre qu'une et voir le potentiel que je pouvais en tirer. À partir de là, j'ai toujours agi de cette manière.

Le dessin vous aidait-il ?
P. É. : Le dessin me servait surtout à formaliser mes idées.

Quelle formation en dessin avez vous suivie ?
P. É. : Mon père connaissait un peintre très proche d'André Lhote. Ce dernier m'a enseigné les premières notions de dessin : anatomie, modèle vivant, perspective, ombres et lumières, composition… Mon père, sachant qu'il était de l'école cubiste, lui avait demandé de ne pas me bloquer dans une seule direction. Puis j'ai rencontré le maître-verrier Théodore-Gérard Hanssen. J'ai travaillé avec lui pendant plusieurs années.

Napoléon à la manière de Chagall, extrait du *Petit Napoléon illustré*
© Carrière & Etaix / Wombat

Qui regardiez-vous à ce moment-là ?
P. É. : Dürer, Picasso... Quand je suis sorti de son exposition *L'Homme aux moutons*, j'ai bazardé tous mes crayons. Quand on rencontre un maître, votre première réaction est le découragement. Mais trois jours après, on se reprend et on cherche à progresser pour en devenir un à son tour.

Pourquoi avez-vous choisi le dessin d'humour pour vous exprimer ?
P. É. : J'ai toujours été attiré par le comique. Dans *Le Rire*, mes dessins côtoyaient ceux de Dubout, Effel, Peynet, André François... Le meilleur côtoyait le pire !

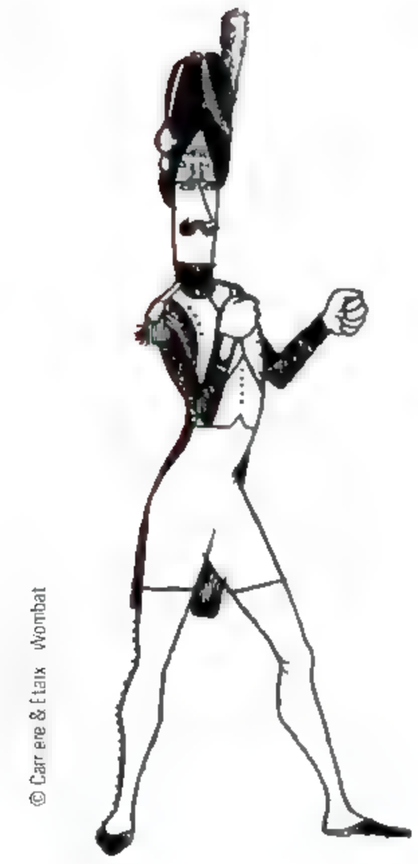
Le dessin d'humour connaît un basculement à ce moment-là, passant de « Ciel, mon mari ! » à des dessins plus élaborés. Avez-vous une explication à cela ?
P. É. : Honnêtement, non ! À titre personnel, j'ai toujours fait ce que je voulais. Si dans ma vie, j'ai eu la chance de pouvoir toucher à tout un tas de domaines – le dessin, le cinéma, le cirque... –, la musique reste pour moi le plus important. J'ai fait du violon pour commencer, du saxophone, de l'accordéon, etc.

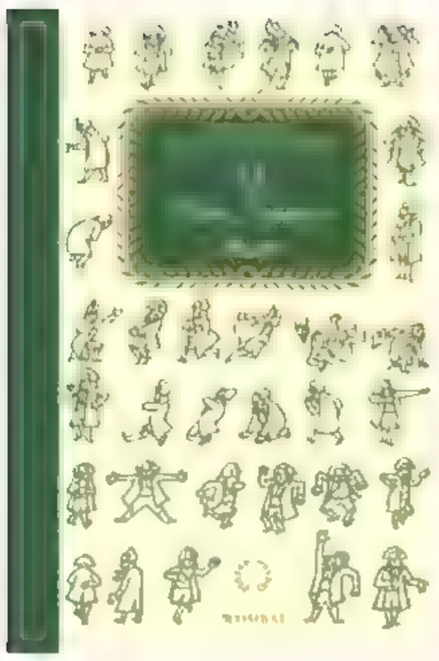
Comment définiriez-vous votre style ?
P. É. : Je ne me suis jamais dit : « Tiens, je vais faire que que chose qui va ressembler à ceci ou à cela ! » Aujourd'hui encore, j'agis de cette manière. En fonction du sujet que l'on a, on trouve une forme. C'est une chose que j'ai apprise d'André François. Il m'a toujours dit : « Il y a le fond et la forme. » C'est vrai aussi dans les techniques qu'il a utilisées... C'est pour cela que j'ai adopté des techniques très diverses.
J.-C. C. : (après avoir raccroché) Moi, je reconnais tout de suite un dessin de Pierre.
P. É. : Il faut savoir rester libre. Un dessinateur comme Jean-Michel Folon, quand on avait vu un de ses dessins, on les avait tous vus
J.-C. C. : C'était devenu très monotone !

Le fait d'avoir connu le muet et le noir et blanc vous a-t-il donné des outils qui vous ont servi ensuite ?
P. É. : Je suis incapable de répondre à votre question. La seule chose que je puisse vous dire, c'est qu'enfant, j'ai vu beaucoup de films d'Harold Lloyd, Charlie Chaplin, Laurel et Hardy, Harry Langdon, Max Linder, etc. Pour moi, le cinéma comique, c'était eux... pas ce qui se faisait en France.

Même pas Louis de Funès ?
J.-C. C. : Lui, c'est plus une suite de numéros que du cinéma.
P. É. : C'est un personnage hyperdoué...
J.-C. C. : Pour répondre à votre précédente question, pas plus tard qu'hier soir, j'ai vu à la télé une nouvelle version de *Nosferatu le vampire*. C'est un chef-d'œuvre. Je l'ai revu et apprécié comme si c'était la première fois.

Napoléon et Joséphine, extrait du *Petit Napoléon illustré*
© Carrière & Etaix / Wombat





LE PETIT NAPOLÉON ILLUSTRÉ
PAR **JEAN-CLAUDE CARRIÈRE & PIERRE ÉTAIX**
Éditions WOMBAT
Cartonné, 128 pages N&B
Disponible

Revenons-en à cette réédition chez Wombat, *Le Petit Napoléon illustré*...
P. É. : Un jour, Jean-Claude est venu me voir avec des dessins représentant Napoléon. Tout est parti de là...
J.-C. C. : Je me souviens très bien de ce dessin où tu as gravé un « N » sur le tronc d'un arbre. Il était très chiadé ! Ce livre, on l'a pris d'abord comme une distraction. Mais on l'a travaillé pour qu'il y ait un début, un milieu et une fin.

Pourquoi Napoléon ?
J.-C. C. : Je ne m'en souviens plus ! Peut-être parce que je le déteste. Pour moi, il est une des plus grandes impostures de l'histoire de France. N'oublions pas que c'est un homme qui laisse une France plus petite qu'elle l'était avant, avec un million d'hommes en moins, qu'il a perdu plus de batailles qu'il n'en a gagné, qu'il n'a laissé aucune œuvre littéraire ou artistique derrière lui. Et de cela, vous voulez que j'en fasse un grand homme...
P. É. : Et pourtant, il reste admiré.
J.-C. C. : Je pense que les gens sont admiratifs de son « J'ai réussi ! » C'est un gangster familial... et il n'y a rien d'admirable chez lui. N'oublions pas qu'il a tué des hommes pour rien, uniquement pour assouvir son esprit de conquête.

Sur ce, c'est Pierre Étaix qui doit nous quitter pour un autre rendez-vous, et on continue l'interview avec Jean-Claude Carrière.

Jean-Claude, c'est pour cela que vous vous en moquez ?
Franchement, cinquante ans après, je ne saurais me rappeler dans quel état d'esprit on a réalisé ce bouquin. Ce serait vous mentir que de vous dire exactement comment cela s'est passé à l'époque. Je me souviens juste que des extraits ont paru dans *Paris-Match*. Ce personnage est tellement universellement connu qu'il était intéressant de parler de lui de cette manière.

Comment ce livre a-t-il été reçu ?
Plutôt bien dans la presse libertaire. Par contre, je ne me souviens plus du tout de ses ventes.

Son rythme est très réussi...
Et pourtant, je ne saurais là non plus vous dire comment il a été décidé, si ce n'est pour les trois ou quatre dernières images. Il n'y a pas de secret particulier dans la création, si ce n'est le travail. Vous n'allez pas demander à un peintre pourquoi il met du rouge dans un de ses tableaux. Chaque projet nécessite une approche différente.

Ou placez-vous Pierre Étaix dans le panthéon des auteurs que vous admirez ?
C'est un homme qui s'inventerait s'il n'existait pas ! Il est incroyablement doué pour tout, y compris la réparation d'un piano. Le rapport physique qu'il a avec les choses, je ne l'ai connu chez personne d'autre. C'est pour cela que ses films sont si admirables. Je dirais presque que l'on a l'impression qu'il connaît les choses sans les avoir apprises. S'il a appris le dessin, il va toujours au-delà de sa connaissance. Quand il m'a apporté les premiers dessins de *Stars Système* [éditions G. Salachas, 1986] pour que j'y ajoute des textes, j'étais épaté. Je ne savais pas du tout qu'il savait faire cela.

Et qu'est-ce qui vous rapproche ?
Tous les deux, nous sommes difficiles à définir ! Pierre a été un grand cinéaste dont l'œuvre s'est faite sur huit ans. Il a été un grand clown sous le nom de Yoyo. Il a été graphiste et illustrateur, cascadeur, gagman pour Tati, musicien, etc. Moi aussi, j'ai fait plein de choses diverses et variées.

Des quelques dessins de lui que vous possédez, lequel préférez-vous ?
J'aime beaucoup cet autoportrait de lui en Yoyo. Il me regarde depuis cinquante ans. Le regard de Pierre est toujours d'une grande tendresse, d'un grand amour et d'une sévérité implacable. C'est un homme très exigeant dans son travail. Dès qu'il sent la moindre once de facilité ou de convention, il fait tout de suite marche arrière. ■

Pierre Étaix à la sortie de l'entretien en 2015, à Paris
© Photo C. Lebedinsky

ÉTAIX DANS L'ESPACE

Par **Jean-Claude Carrière** (février 2018)

Il était lui-même un graphisme. Chacune de ses positions semblait être étudiée, jusqu'à la courbure d'une phalange, jusqu'à la flexion d'un sourcil. Il se trouve qu'il avait, de bonne heure, discipliné son corps fluet. Il avait même travaillé comme cascadeur, et il fut, toute sa vie, un excellent prestidigitateur. Il lui arrivait de se déguiser en Chinois, avec natte et fausses dents, pour aller présenter un numéro ici ou là. Il le fit à plusieurs reprises chez Claude Lelouch, au Club 13. Il y présentait le numéro (difficile) qui s'appelle « les gobelets de la princesse ». Et personne ne le reconnut.

En sa qualité de clown, il tomba, en piste, pour la bonne cause, des centaines de fois. Vers la fin de sa vie, il lui arrivait de se plaindre de douleurs, ici ou là, dans son corps. Il disait : « Je suis trop tombé. » Mais il tombait encore, sans se plaindre.

Par-dessus tout, **il était un très remarquable dessinateur.** Il avait débuté chez un maître verrier et connaissait à peu près toutes les techniques possibles. Je l'ai même vu travailler la matière plastique. Il a laissé une œuvre immense, que l'on découvrira un de ces jours. Nombreux sont les dessins qui intéressent le cinéma : il composa même tout un livre sur Jerry Lewis, son ami.

Or, le dessin est l'ami du scénariste. Comme le scénario est la première forme à donner à un film – sans caméra, sans projecteurs, sans aucun décor –, le dessin est la première arme dont nous disposons. Nous voulons décrire un personnage, un lieu, quelquefois même un mouvement, il est facile, et rapide, de faire passer à l'autre un croquis. « C'est comme ça que je le verrais », dit-on, en se méfiant des pièges possibles, car pour celui qui est en face de moi, sa gauche est ma droite, et vice versa. Nous nous tenons dans deux espaces distincts, et même opposés, alors que nous devons absolument parvenir au troisième espace, qui nous sera commun, et qui sera l'espace du film.

Enfin, et surtout, il est extrêmement précieux d'avoir en face de soi celui qui sera l'interprète principal, de voir son visage, ses attitudes, tout le langage de son corps, au moment même où nous cherchons ensemble ce que nous allons montrer. Par moments, la situation devenait presque troublante : je ne savais plus exactement quand il jouait, ou s'il cherchait encore son jeu. Ou plutôt : j'avais l'impression de travailler avec un dessin animé, grandeur nature, qui ressemblait étrangement à Pierre.

L'écriture d'un scénario s'accompagne aussi de longs moments de silence, où chacun cherche dans son coin avant d'oser proposer quelque chose à l'autre. Par moments, quelqu'un commence une phrase et s'arrête brusquement, sentant que ce n'est pas la peine d'aller plus loin, que c'est foutu d'avance. Mais quand l'œil de l'autre s'allume, quand il commence à sourire, puis à rire, puis à participer à l'improvisation qui commence, alors l'affaire est bien engagée. Nous avons l'un et l'autre l'envie d'aller plus loin. Et le vrai travail – de précision – peut commencer.

Il me semble, en écrivant ces quelques lignes, que je suis encore en face de lui. Avons-nous trouvé une bonne idée ? Nous n'en sommes jamais vraiment sûrs. Mais l'heure est venue d'aller déjeuner. Nous ne perdrons rien – regards en biais – de ce que feront nos voisins de table. Peut-être nous apporteront-ils une bonne idée, un point de départ, un rire précieux, car inattendu.

Et nous reviendrons nous mettre au travail. En avançant pas à pas, c'est-à-dire image par image. Et en essayant de faire rire l'autre. Car si l'autre ne rit pas, ou rit par complaisance (ce qui se sent très vite), inutile de chercher plus loin.

Pour ce deuxième numéro des *Arts dessinés* nous avons invité **Pierre Mornet** à se laisser inspirer par les quatre saisons et à donner libre cours à son talent dans nos pages.

© Photo F. Bosser

PIERRE **MORNET**

ILLUSTRATEUR
Dernier ouvrage paru : ***L'Anniversaire***
Éditions AUTREMENT

LES saisons

Pierre Mornet a étudié les arts graphiques à Penninghen.
Collaborateur régulier de grands titres de la presse internationale (*The New Yorker*, *The New York Times*, *The Washington Post*, *Libération*, *Le Monde*, *Vogue Japan*), ses dessins apparaissent en couverture de nombreux romans en Europe, aux États-Unis et au Japon.
À l'actif de ses quatre albums jeunesse notamment *L'Anniversaire* dont il est également l'auteur.
En 2006, il crée une parfure pour une édition limitée du parfum Footer by Kenzo.
Il expose récemment son travail au Japon, à Paris et à Lausanne.

Le **Printemps**

© Pierre Mornet pour *Les Arts dessinés*

L'Été

© Pierre Mornet pour *Les Arts dessinés*

L'Automne

© Pierre Mornet pour *Les Arts dessinés*

L'**Hiver**

© Pierre Mornet pour *Les Arts dessinés*

dBD

L'ACTUALITÉ DE TOUTE LA BANDE DESSINÉE

LE MAGAZINE **INDISPENSABLE**

POUR LES **PASSIONNÉS** DE LA BANDE DESSINÉE

Naoki URASAWA
VOUS AVEZ DIT MAITRE ?
SON HISTOIRE COURTE, RETURN, EST TOUT D'ABORD REFUSÉE. MAIS ELLE LUI OFFRE QUELQUES MOIS PLUS TARD LE PRIX DU MEILLEUR JEUNE MANGAKA DÉCERNÉ PAR LA CÉLÈBRE MAISON D'ÉDITION [SHOGAKUKAN]

MENSUEL
100 pages couleurs
8,90€

CHAQUE MOIS EN KIOSQUE, **L'ACTUALITÉ DE TOUTE LA BANDE DESSINÉE** DÉCORTIQUÉE PAR NOS SPÉCIALISTES :
INTERVIEWS, ARTICLES DE FOND,
REPORTAGES, ACTUALITÉS, PORTFOLIOS,
CRITIQUES, ALBUMS JEUNESSE…

Également en ligne sur : www.dbdmag.fr

LES ARTS DESSINÉS

#03 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE **JUILLET 2018**

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir… dans le troisième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en juillet 2018 :

Kazuo Kamimura
Dominique Corbasson
Georges Wolinski
Tom Tirabosco
Roman Cieslewicz
Hilton McConnico
Daniel Cacouault
Lucien De Roeck
Nicolas Delort
Jean-Charles de Castelbajac
Parabellum
Léo Kouper
Alex Vizorek
Herr Seele
Exem

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
WWW.DBDMAG.FR/ARTSDESSINES

Visuel non contractuel